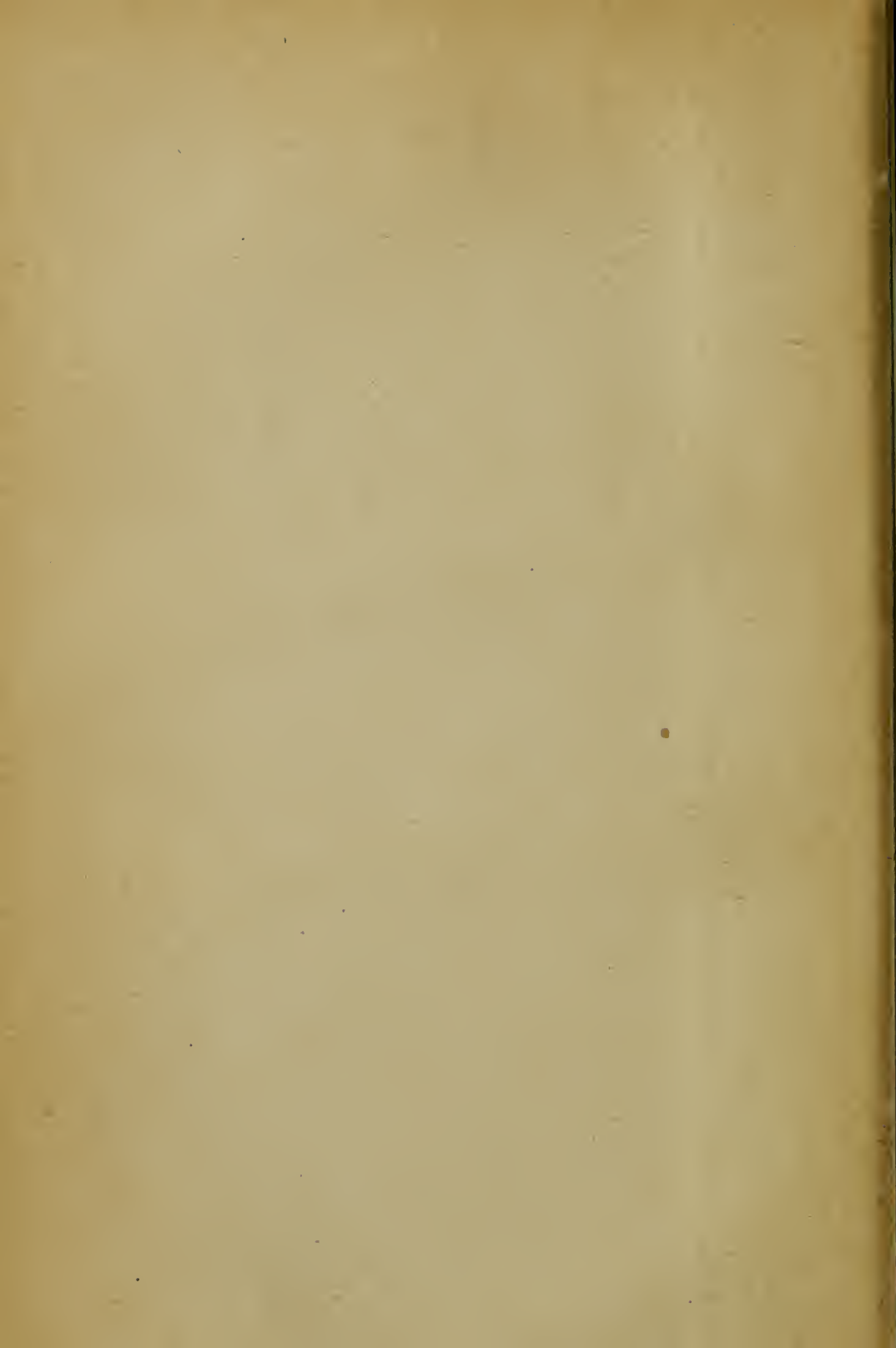


THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH









“ LES SAINTS ”

Le Bienheureux
Urbain V

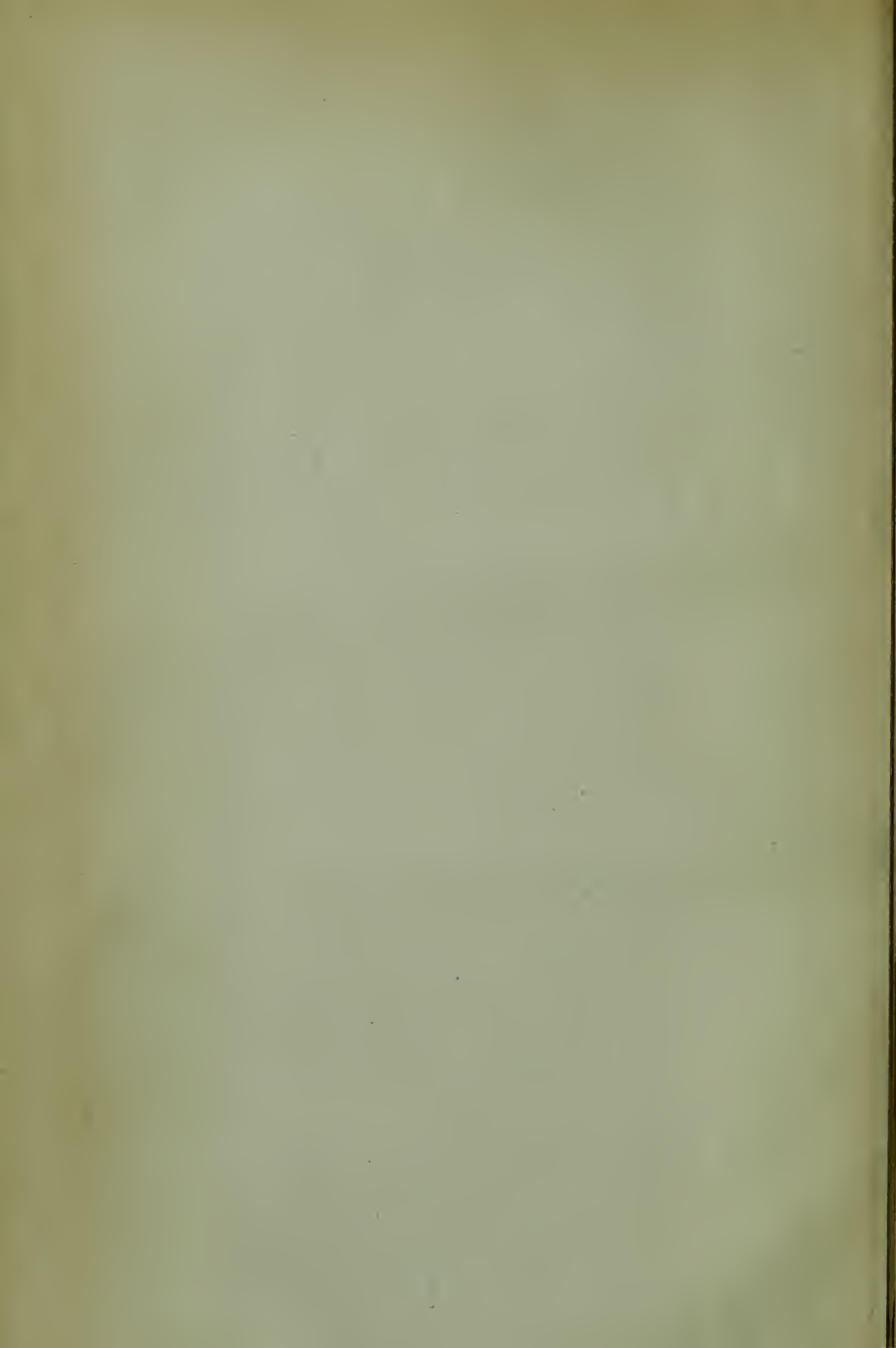
(1310-1370)

PAR

L'ABBÉ M. CHAILLAN

DEUXIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre



Le Bienheureux

Urbain V

“ LES SAINTS ”

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET.
La Vénération Louise de Marillac, M^{lle} Le Gras, par EMMANUEL DE BROGLIE.
La Vénération Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. 4^e édition.
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER.
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK.
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE.
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La B^e Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Cinquième édit.*
La Vénération Anne-Marie Javouhey, par M. l'abbé V. CAILLARD. *Deuxième édition.*
Saint Thomas Becket, par M^{sr} DEMIMUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoît Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Deuxième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART.
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Damien, par DOM RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Deuxième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Troisième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Troisième édition.*
Madame Louise de France, la Vénération Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Quatrième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Deuxième édition.*
Le B^e Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. 4^e édition.
Saint Théodore, par l'abbé E. MARIN. *Deuxième édition.*
Saint Pierre, par L.-CL. FILLION. *Deuxième édition.*
Saint François de Borgia, par PIERRE SUAU. *Troisième édition.*
Saint Coloman, par l'abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par DOM DU BOURG. *Deuxième édition.*
Le B^e Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Vingt et unième édition.*
La Sainte Vierge, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Cinquième édition.*
Les B^{es} Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. 5^e édition.
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFURCO. *Deuxième édition.*
La B^e Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. COUZARD. 2^e édition.
Saint Léon IX, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par DOM BESSE. *Deuxième édition.*
Le B^e Thomas More, par HENRI BREMOND. *Troisième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLOT. *Quatrième édition.*
La B^e Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, par EMMANUEL DE BROGLIE. *Troisième édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Sainte Victrice, par l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. 3^e édition.
Le B^e Grignon de Montfort, par ERNEST JAC. *Troisième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Troisième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Neuvième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Quatrième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'abbé A. LÉPITRE. *Cinquième édition.*
La Bienheureuse Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. 11^e édit.

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.

Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

“ LES SAINTS ”

922.22

Sa 28

V. 15

Le Bienheureux

Urbain V

(1310-1370)

par

L'ABBE M. CHAILLAN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}.

RUE BONAPARTE, 90

—
1911

NIHIL OBSTAT.

Parisiis, die 10^a februarii 1911.

F. MONIER,
P. S. S.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 10^a februarii 1911.

P. FAGES,
v. g.

THE UNIVERSITY
OF UTAH, YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

LE BIENHEUREUX URBAIN V

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES D'URBAIN V. — SON ENTRÉE AU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE CHIRAC, EN LOZÈRE, ET A SAINT-VICTOR DE MARSEILLE. — SES ÉTUDES DE DROIT CANON. — IL REÇOIT LE DOCTORAT A MONTPELLIER.

C'est un enchantement de venir, à la belle saison, visiter les bords verdoyants et fleuris du Tarn supérieur. D'origine lozérienne, le Tarn est fameux par ses gorges ouvertes entre de gigantesques murailles et des causses inaccessibles. A Sauveterre, notamment, et à Méjean, sur les lèvres de deux causses, cette rivière devient une des merveilles naturelles de la France. Grâce à ses nombreux détours, à leurs « bouts du monde » succédant çà et là aux puissantes parois des roches fauves, son aspect varie avec infiniment de charme et la lumière y circule sur les falaises, comme sur les flancs diaphanes de l'Infernet de Provence.

Mais, si les « détroits » des gorges du Tarn sont

majestueux et fantastiques, alors que les eaux disparaissent sous un immense chaos de blocs détachés des montagnes de la Sourde, la vallée de Florac est souverainement apaisante avec ses eaux vertes et sa végétation vigoureuse. Nous avons suivi la rivière qui baigne le délicieux Bédouès et la paroisse de Cocurès. La vue de ces eaux qui se précipitent en cascades écumantes, l'éclat des bruyères roses, l'odeur des lavandes et des genêts, les verdure sombres des châtaigniers luisants, toute une flore parfumée et souriante, tout un horizon de riche culture et de bois sauvages forment un paysage qu'on ne quitte pas sans regret. A mesure qu'on s'élève sur les hauteurs du Gévaudan, la nature devient sévère, et sur les rochers de Grisac elle se fait âpre et mélancolique comme les crêtes de son granit.

Au-devant de l'humble hameau de Grisac, diocèse de Mende, se profilait, autrefois, un fier château féodal dominant la partie des Cévennes du Pont-de-Montvert. Ce château est aujourd'hui partiellement démoli; des murs épais, noircis par la patine des siècles, soutiennent seulement une vaste terrasse et une cuisine de paysans.

Le rez-de-chaussée; tout en pierres de granit, forme encore trois ou quatre vastes salles voûtées, que surmonte un étage où est aménagée une pauvre salle d'école communale. Tout cet immeuble est la propriété d'un protestant.

Grisac comprend dix-huit foyers; pas un seul n'est catholique. Il y a même un temple de la Réforme, désert, aux portes presque toujours closes, où un ministre vient du Pont-de-Montvert faire quelques cérémonies deux ou trois fois par an!

Eh bien, là ont vécu des familles très pieuses ; là est venu saint Elzéar ; là est le foyer patrial du Bienheureux Urbain V. Dans ces sentiers fleuris, le futur Pape a couru ; sous ces ombrages de chênes, il s'est reposé ; dans ces appartements, il a réjoui tous les siens !... Mais, deux siècles plus tard, Merle, ce barbare chef des huguénots, a passé, et, comme un torrent dévastateur, a ruiné ce lieu saint, ainsi que tant d'autres places des Cévennes, centre du protestantisme dans le Midi.

Le Bienheureux Urbain V naquit en 1310. Son père était un ardent chevalier, qui suivit les rois de France à la guerre, et se fit distinguer par sa vaillance et sa fidélité¹. Amphélise de Montferrand, sa mère, d'une très noble famille, avait une grande réputation de piété. Les deux époux, remarquables par leurs vertus chrétiennes, étaient donc bien dignes d'avoir un tel fils.

Sa naissance fut signalée par un prodige que nous racontent les historiens de saint Eléazar de Sabran². Venu au monde tout contrefait et mal bâti, cet enfant, nommé Guillaume comme son père, fut miraculeusement redressé. Témoin, en effet, de la désolation où un événement si inattendu avait plongé toute la famille, saint Elzéar fit porter dans sa chambre le petit Guillaume, et, s'adressant avec confiance au Seigneur, il « pria Dieu de donner à cette pauvre créature sa figure et sa forme naturelles,

1. Ce Grimoard — miles — né vers 1266, était seigneur de Grisac, Bédouès, Bellegarde, Montbel et Grasvillar. Son épouse, Amphélise, était de la famille de G. Sénaret, comtor de Montferrand.

2. *Les saints de Provence au XIV^e siècle*, par la marquise de Forbin d'Oppède. — Chronique du xv^e siècle.

afin que ses parents puissent rendre grâces de ce nouveau bienfait ».

La prière d'Elzéar, accouru à Grisac pour être le parrain de Guillaume, fut immédiatement exaucée; l'erreur de la nature fut réparée par la grâce, et le bel enfant, plein de vie, fut salué avec joie par tout le château en fête. Aussitôt on lui fit administrer le sacrement de baptême. Saint Elzéar, tout fier et heureux, tint l'enfant sur les fonts sacrés, et dit ensuite aux parents : « Prenez bien soin de ce petit, élevez-le dans la pratique des bonnes mœurs et faites-le appliquer aux études; un jour viendra où il sera le premier et le plus grand des chrétiens ».

La recommandation que fit le parrain de veiller sur l'éducation du filleul, n'était pas nécessaire. Amphélise de Montferrand, nous le savons par des actes les plus formels, était une femme douée de toutes les vertus qui font les saints. Sobre de paroles, modeste de tenue, pieuse de conversation, exemplaire de conduite, elle possédait le don de la crainte de Dieu. La sainte messe, les sermons, les offices divins, elle en était passionnée. Pleine de charité envers les pauvres, elle les exhortait à la confession et recevait elle-même fréquemment la sainte Eucharistie. Sa vie fut tellement remplie de vertus et sa mort si édifiante que les populations du Gévaudan la regardèrent comme une Sainte, et demandèrent des miracles à sa tombe de l'église de Bédouès. Correspondant admirablement aux sentiments élevés de son épouse, Guillaume de Grimoard alliait aux qualités d'un homme de guerre celles qui font les plus robustes chrétiens de l'Église. Il se montrait doux et humble envers les tenanciers

de ses terres, affable à tous ses subordonnés, pieux et dévot dans l'accomplissement de ses devoirs religieux.

De tels parents élevèrent bien leurs enfants : Étienne, Anglic, Delphine, Maurice, Isabelle. Guillaume fut peut-être leur préféré. Une mère a des intuitions qui ne trompent pas son cœur. Et, quand Amphélise, admirant en silence son cher Guillaume, qui croissait rapidement en âge et en sagesse, disait : « Mon fils, je ne vous comprends pas, mais Dieu vous comprend », n'était-ce pas reconnaître un mystère de destinée tout extraordinaire, toute sainte ?

Surveillant avec soin le développement de sa jeune âme, le seigneur de Grisac et Amphélise firent instruire leur fils auprès d'eux, bien résolus à ne s'en séparer que lorsque la nécessité l'exigerait absolument.

Dès qu'il eut appris les éléments de la foi chrétienne, Guillaume reçut le sacrement de confirmation et s'enrôla dans la milice cléricale.

Il avait douze ans environ. Le moment était venu de quitter les bois de Grisac, de laisser la maison paternelle, si chaude d'amitié, de douceur, de piété ; de dire adieu à cet horizon austère et tendre du château bien-aimé. Il descend de la montagne, côtoie les rives du Tarn fleuri et arrive à Montpellier. C'était déjà la ville célèbre par les bonnes études de littérature et de droit, comme nous le dit Pétrarque, le paresseux étudiant montpelliérain de cette époque.

Guillaume se fit remarquer parmi tous ses disciples. Il semblait, disent ses contemporains, que l'esprit de sagesse fût descendu sur lui. En peu de temps il eut achevé ses cours et passa de Montpellier à Toulouse.

Tous les témoignages s'accordent à dire qu'il montra dans cette dernière ville un esprit des plus distingués, une capacité hors ligne et surtout une conduite exemplaire. Au milieu de nombreux étudiants accourus à la catholique Toulouse de tous les points de la France, d'Italie et d'Espagne, la vie pure et chaste était difficile. Mais tel il avait été dans le château de Grisac, sous les yeux de sa vertueuse mère, tel il fut, à Toulouse, au milieu de ses compagnons débauchés.

La science du droit civil menait aux honneurs. Les juristes étaient élevés aux premières dignités de l'État. Les succès que Guillaume de Grimoard remporta à Toulouse pendant ses quatre ans d'études juridiques lui ouvraient le plus brillant avenir. Il n'écouta pas ses maîtres, qui lui faisaient entrevoir une chaire de droit ; il suivit encore moins ses camarades, qui l'excitaient à passer agréablement sa vie. Rompant tout à coup avec le monde, il retourna dans son cher Gévaudan, consulta sa famille et alla embrasser la vie monastique dans le prieuré de Chirac, de l'Ordre de saint Benoît.

A quelques lieues de Mende, vers le couchant, s'ouvre une vallée gracieuse formée par la Colagne. Pour y arriver, on traverse le Lot, au village de Moriès. Terrifiés par la crainte du soir du monde, qu'ils croyaient proche, de nombreux grands seigneurs de la fin du x^e siècle, plus ou moins probes, avaient couvert nos régions d'une blanche robe d'églises.

Des communications faciles avec Mende et Marvéjols, un climat tempéré, des terres fertiles, une rivière et des sources à proximité, des biens en abondance, tout contribua à faire de Chirac un centre

important de vie chrétienne. Là, au Monastier distant d'environ mille mètres de Chirac, les moines bénédictins mirent leur activité matérielle, intellectuelle et religieuse au service des populations. De toutes parts on accourait à eux pour l'agriculture et les sciences. Parmi les prieurs de Chirac, nous comptons les membres des plus nobles familles du Gévaudan et du Rouergue.

Le jeune Guillaume de Grimoard, connaissait le couvent de Chirac, tout voisin de Montferrand, le pays de sa mère. Il y était venu rendre visite à son oncle Anglic, prieur de ce lieu. L'attrait, la vocation, la grâce lui firent donc prendre l'habit bénédictin et l'attachèrent, quelque temps, dans ce « monastère », aujourd'hui presque entièrement disparu, sauf son église.

De son obéissance, de ses joies naïves de saint religieux, de son amour de la règle, il n'est qu'une louange unanime parmi les douze moines de Chirac.

Quand il dut abandonner les bords du Lot et venir à Marseille, au berceau de son ordre, Guillaume ressentit un grand bonheur.

L'abbaye de Saint-Victor avait été fondée, au ^v^e siècle, par saint Cassien. De la croyance à nos origines apostoliques, propagée par ses moines, sa célébrité fut accrue. Cassien, l'ami de Chrysostôme, avait, en effet, bâti son monastère, qui fut plus tard peuplé de milliers de religieux, sur des établissements romains. Dans le roc de ses cryptes, s'assemblèrent les premiers chrétiens de Marseille, et autour de ses galeries s'alignèrent d'illustres tombeaux.

La régularité monacale y avait été si parfaitement rétablie par saint Isarn, au ^xⁱ^e siècle, que, depuis

lors, s'étaient affiliés à l'abbaye de Saint-Victor d'innombrables monastères de France et de l'étranger. Et ces monastères, dispersés dans tant de diocèses, dirigeaient vers Marseille les jeunes religieux qui se consacraient à la vie bénédictine. Les maîtres éminents de l'abbaye-mère les formaient à la discipline régulière, et les préparaient aux vœux solennels.

C'est donc dans cette atmosphère de vertus, de science, de travail, de sainteté que notre Bienheureux vint s'initier à la vie religieuse et puiser cette affection inaltérable pour son Ordre qu'il a constamment manifestée.

Une bulle du 2 janvier 1363 nous informe que Guillaume fit profession à Saint-Victor. D'autre part, nous savons que du premier au dernier moment de son passage à l'abbaye il ne cessa d'être un parfait religieux ; il fut exemplaire dans toutes les prescriptions de la règle. Tout, dans son extérieur, annonçait la régularité, et il prit un tel attachement pour l'habit de pénitence de son Ordre qu'il ne le quitta plus, même étant Pape.

Rentré dans son prieuré de Chirac, il fut appelé aux Ordres mineurs et au sacerdoce. Si l'on se souvient avec émotion de la dalle où l'on s'est étendu au moment de recevoir la prêtrise ; si l'on aime à revoir l'église qui abrita la douceur des premières messes, on comprend que le Bienheureux voua un attachement indéracinable à son bien-aimé Monastier de Chirac. Tout lui parlait au cœur dans ce prieuré, de la patrie, de son père et de sa mère. Plus tard, sur le candélabre de la Papauté, il le comblera de ses dons.

En attendant, les supérieurs pensèrent à tirer

profit des talents que Dieu avait donnés au jeune bénédictin. Il avait montré beaucoup d'aptitude pour l'étude du droit canonique. Avec l'approbation de son père et la bénédiction de son prieur, il partit de nouveau et se rendit aux « Universités de Toulouse, Montpellier, Paris, Avignon ». Il devint très habile dans la science de la théologie et du droit ecclésiastique, et, après quelques années, reçut aux applaudissements de tous le titre de docteur. C'était le 31 octobre 1342 : il avait environ trente-deux ans.

II

URBAIN V PROFESSEUR DE DROIT CANON, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE CLUNY, NONCE EN ITALIE, ABBÉ DE SAINT-GERMAIN D'AUXERRE ET DE SAINT-VICTOR DE MARSEILLE.

Maître en science canonique et capable plus que d'autres d'enseigner avec succès, Guillaume de Gri-moard monta aussitôt dans la chaire de droit de Montpellier. Il passa également dans les Universités de Toulouse, Paris et Avignon¹. Partout, durant vingt ans, il se révéla un des plus forts canonistes du monde. Autour de sa chaire, se précipitaient des milliers d'auditeurs, témoignant de leur admiration pour la profondeur de sa doctrine. Il eut, à lui seul, dans chaque ville où il parut, autant d'élèves que tous les docteurs qui lui faisaient concurrence. Plus sa renommée devenait éclatante, plus il croissait en humilité et en dévotion. Il était tellement pénétré du sentiment de la justice, qu'on venait le consulter pour les causes les plus fameuses de l'époque. Les riches le cherchaient pour arbitre dans leurs diffé-rends, et les pauvres lui demandaient ses conseils pour leurs petites affaires de famille. Ce qui amenait

1. *Ad studia Tholosam, Montispessulanum, Parisiensem et Avenionem rescissus fuit et... doctor per viginti annos vel circa in prædictis statibus et studiis legit...* Bibl. Vatic., Ms. n° 4026.

les petites gens à recourir à ses lumières, c'étaient les exhortations que le pieux professeur ne manquait pas d'aller faire dans les églises après ses cours professionnels. Sa parole était si chaude et si persuasive, si affectueuse et si condescendante que le peuple se sentait subjugué et attiré.

Tant de vertus et tant d'influence firent rechercher notre Bienheureux pour des postes de confiance. L'évêque de Clermont le nomma son vicaire-général et il gouverna ainsi quelque temps ce grand diocèse, où il se fit aimer comme un père et révérer comme un homme de Dieu. Il s'appliquait sans relâche à l'accomplissement de ses devoirs et il produisit des fruits abondants de salut, spécialement auprès des prêtres, qu'il faisait avancer dans les voies du sacrifice et de la discipline.

Plus tard il remplit les mêmes fonctions, et avec les mêmes résultats, dans le diocèse d'Uzès, qui avait pour évêque un de ses amis, Pierre d'Aigrefeuille, transféré de Clermont¹.

De longtemps il appartenait à l'Ordre clunisien, sans que, d'ailleurs, nous soyons à même de préciser la date et les circonstances d'une affiliation, qui pourrait surprendre au souvenir de sa profession à Saint-Victor de Marseille. Mais le témoignage d'Étienne de Conty, bénédictin de Corbie², et, mieux encore, celui de Guillaume de Grimoard lui-même, lors de sa réception au doctorat en 1342³, et d'une de ses

1. Pierre d'Aigrefeuille, moine bénédictin, fut successivement évêque de Tulle, Vabres, Clermont, Uzès, Mende et Avignon.

2. *Vita Urbani V.*

3. L. Guiraud, *Les Fondations du Pape Urbain V à Montpellier*, III, p. 1.

consultations juridiques en 1347¹, sont catégoriques à cet égard. Dans l'intervalle il avait été nommé prieur de Notre-Dame du Pré (de Prato), au diocèse d'Auxerre². La collation de ce bénéfice, qui le rapprochait de l'abbaye-mère, servait aussi les desseins de ses supérieurs. Car c'était gloire pour l'Ordre de revendiquer ce professeur déjà célèbre, et qui retrouvait ses succès de Montpellier dans cette fameuse Université de Paris, le centre intellectuel le plus apprécié du monde. Et c'était également profit et joie pour les Clunisiens de Paris, qui le virent se mêler aux entretiens et aux exercices de leur vie régulière. Enfin, lorsque les événements le conduisirent à occuper dans la cité des Papes une chaire de droit canonique, il servit encore les intérêts de l'Ordre en devenant son procureur général près la Cour romaine³.

L'enseignement du droit fut certainement son occupation de prédilection, et il y revenait dès qu'il le pouvait. N'en soyons pas étonnés, dit le docte Albanès. Les esprits élevés ont un amour naturel pour l'ordre et pour la règle, qui mettent chacun et chaque chose à leur place; et dans l'Église surtout, où il n'est pas question d'intérêts temporels, mais du salut des âmes, la connaissance et l'observation de la loi ont une importance extraordinaire. Les lois ecclésiastiques n'ont qu'un but : diriger les chrétiens dans le service de Dieu et l'accomplissement des lois divines; par conséquent l'enseignement de ces

1. D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier*, I, p. 132.

2. Bulle de Clément VI, d'après une obligeante communication de M. le chanoine Ulysse Chevalier.

3. Oraison funèbre d'Urbain V, par Guy de Boulogne, le 22 décembre 1370.

lois est une prédication qui n'est pas moins utile ni moins nécessaire que la prédication du dogme et de la morale.

Guillaume de Grimoard s'y dévoua toute sa vie, et, s'il dut abandonner sa chaire par intervalles, c'est que ceux qui avaient le droit de lui commander l'appelaient ailleurs.

Ici se place la première légation que le Souverain Pontife lui confia pour les intérêts de l'Église romaine.

Clément VI, qui l'avait nommé, le 13 février 1352, à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre¹, le fit venir à Avignon et le chargea d'une mission difficile en Lombardie.

La famille des Visconti régnait depuis longtemps dans cette province. Giovanni Visconti, archevêque de Milan, cherchait à faire de cette ville la capitale de l'Italie du Nord. Prélat d'une belle prestance, d'humeur joyeuse, généreux envers les malheureux, pieux à l'office divin, zélé pour réparer les églises et les châteaux, il avait une cour d'une magnificence, d'un luxe et d'une ambition effrénés. Grand seigneur, épris éperdument de la chasse et des belles-lettres, il aimait également les fauconniers et Pétrarque, devenu son conseiller.

Cet évêque séduisant gagnait l'entourage du Pape par son astuce, et se faisait en même temps son adversaire le plus dangereux pour son pouvoir temporel. Visconti, ennemi du Pape en Italie, se montrait son vassal en Avignon.

C'est pour élucider cette situation que des lettres

1. Une bulle de Clément VI donne pour successeur à Guillaume de Grimoard au prieuré de Notre-Dame du Pré Odon de Taulayo.

datées du 26 juillet 1352 accréditèrent Guillaume de Grimoard comme légat, avec une indemnité journalière de 8 florins d'or.

Le prélat, que Pétrarque appelle le plus grand homme de l'Italie, reçut bien l'envoyé de Clément VI, restitua la ville d'Orvieto, qu'il détenait injustement, et s'estima heureux d'être investi du vicariat de Bologne pour douze années, à condition de payer 12.000 florins d'or chaque année. Guillaume n'eut donc pas besoin de recourir aux foudres de l'Église. Ses efforts furent couronnés d'un succès complet et son retour en France fêté par les religieux de l'abbaye de Saint-Germain¹.

Auxerre, avant d'avoir Germain pour évêque, l'avait possédé comme gouverneur. Ainsi que Sidoine à Clermont, ce prélat jouit d'une influence très grande dans son pays. Les clercs et les moines vinrent en foule aux écoles de cette célèbre abbaye, particulièrement florissante sous les Carolingiens. Les rois, les empereurs, les papes l'enrichirent comme à l'envi de privilèges et soumirent à sa juridiction un grand nombre de prieurés.

Quand Guillaume de Grimoard devint abbé d'Auxerre, le monastère, comme celui de Cluny, d'ailleurs, avait perdu de son ancienne splendeur. L'esprit féodal avait chassé l'esprit de piété, et les luttes âpres pour l'accroissement des privilèges marchaient de pair avec les subtilités de l'enseignement scolastique. On aurait dit que l'éducation n'était plus, alors, une source de rénovation générale pour les âmes flétries du siècle.

1. Cf. P. Lecacheux, *Première légation de G. Grimoard en Italie, juillet-novembre 1352.*

Les rapports des abbés de Saint-Germain avec l'évêque, le clergé, la population d'Auxerre étaient aussi complètement changés, et l'invasion de l'esprit du monde avait porté une sérieuse atteinte aux intimes relations des serfs, des religieux, des prêtres. Révolte des paysans soumis au servage, difficultés au sujet de certains prisonniers, tiédeur spirituelle des religieux, partie de cloître en ruines, tout cela ne fit pas, aux débuts du nouvel abbé de Saint-Germain, une retraite douce et opulente.

Informé par son couvent de la situation exacte de toutes les affaires, l'abbé se mit à l'œuvre. Bientôt l'ordre refleurit dans la règle et dans les finances. Il conciliait si bien la sévérité avec la douceur, que l'on ne se souvenait point qu'aucun abbé eût été entouré d'autant de confiance et de respect¹.

L'élévation au cardinalat d'Audoïn Aubert, évêque d'Auxerre, amena sur ce siège Jean d'Auxois. Gentilhomme d'humeur altière, il s'entendit avec son parent, le métropolitain de Sens, pour troubler l'accomplissement des réformes de l'abbaye. Devant des exigences intolérables de taxes d'hospitalité, de juridiction, l'abbé de Grimoard protesta et ne voulut point soumettre son monastère à des impôts nouveaux. Guillaume de Melun le fit appeler et, le voyant ferme dans son opposition, ne put contenir sa colère. Il le frappa au visage et lui arracha les poils de la barbe avec fureur, en lui criant qu'il prélèverait le cens malgré lui². Au milieu de ces outrages, l'abbé, conservant son sang-froid, se borna à lui faire honte d'un tel oubli de sa dignité et du caractère archiépiscop-

1. Voyez Dom Viole, *Abbaye de Saint-Germain d'Auxerre*.

2. D. Viole, *ibidem*.

copal. « Va, lui dit le métropolitain, en sortant¹, tu te vengeras de moi lorsque tu seras pape ! »...

Guillaume devint pape, mais Urbain V ne songea pas à se venger de l'irascible archevêque. Après lui avoir fait signer un acte de renonciation à toute juridiction sur les prieurés en contestation d'impôt, il lui dit avec ironie qu'il voulait l'élever en dignité et le nommer patriarche de Jérusalem. Soit qu'Urbain V se laissât fléchir par la sollicitation du roi Jean, soit qu'il ait désiré seulement donner une leçon à son ancien ennemi, l'archevêque de Sens fut réintégré dans son diocèse.

Après l'odieux procédé qu'il avait subi, Guillaume, étant parti de Saint-Germain, avait traversé la Bourgogne et était venu implorer la justice du Saint-Siège.

L'affaire devait nécessairement traîner en longueur, et pendant ce temps le Pape, songeant à utiliser dans des questions plus dignes d'elles les hautes facultés de Guillaume de Grimoard, l'employa de nouveau aux affaires de l'Église.

Innocent VI, sachant quel agent actif et habile de la domination pontificale il trouvait en ce moine vertueux, savant et énergique, l'envoya plusieurs fois en Italie. Nous le voyons à Rome en 1354, réglant diverses affaires de la Chambre apostolique et mettant fin à certains désordres qui régnaient dans la basilique de Saint-Pierre.

Il revint en Italie en 1360, en un moment où une résolution de grande conséquence devait être exécutée. L'anarchie était, en effet, dans tous les États pontificaux. Les villes, ne connaissant plus de maître, se révoltaient comme à l'envi, et les chefs des

1. Bibl. nat., fonds latin, n° 1170.

grandes familles se formaient des États particuliers aux dépens de l'Église. Il n'y avait pas de maison plus dangereuse que celle des Visconti, sous le rapport de la puissance et de l'audace. Guillaume de Grimoard l'avait vue à l'œuvre dans sa première mission diplomatique de 1352.

Albornoz l'étudiait aussi, depuis quelque temps, au milieu même des provinces rebelles. Le grand cardinal Albornoz naquit à Cuença, petite ville de Castille. Ses ancêtres, des hommes de guerre, lui infusèrent, avec l'honneur des vieilles races, l'ardeur indomptable des combats. Il montra des talents précoces, et son père l'envoya étudier le droit à Toulouse. Dédaignant les appels du monde, il se consacra au service des autels. Alphonse, roi de Castille, l'admit dans ses conseils et le fit nommer archevêque de Tolède. Rien ne se faisait dans le royaume qu'il n'eût donné son avis. Ses conseils sauvèrent la Castille et le Portugal en 1340, dans une descente formidable des Maures. Mais Pierre le Cruel n'imita pas la digne conduite de son père Alphonse. Il se souilla de débauches et épia l'occasion de se venger d'Albornoz, qui lui reprochait ses crimes. L'archevêque de Tolède s'échappa, partit pour Avignon et mit au service du Pape ses talents et son courage. Clément VI vit en lui un secours inespéré, le fit cardinal en 1350, après l'avoir destiné à rétablir l'autorité du Saint-Siège en Italie. Innocent VI le nomma évêque de Sabine, et l'autorisa à composer une armée de Français, d'Allemands, de Romains, dévoués à l'Église.

Ce fut une des plus belles entreprises du xiv^e siècle que celle de ce cardinal détruisant avec de petites troupes les armées les plus puissantes, et ré-

constituant avec persévérance le domaine temporel des Papes à peu près perdu.

Tel était l'homme de génie qui se rencontra, par l'ordre d'Innocent VI, avec l'énergique et savant abbé de Saint-Germain.

Bernabo Visconti, qui avait succédé à l'archevêque de Milan, sentit une profonde irritation en apprenant que l'Église récupérait Bologne. Il en voulut au légat, qui transmit de vive voix au grand cardinal les dernières décisions du Pape concernant la prise de possession de ladite cité, enlevée par trahison.

Guillaume de Grimoard alla jusqu'à Milan donner connaissance à Visconti des ordres pontificaux, et le menaça de l'excommunication, s'il ne retirait à l'instant ses troupes.

Bernabo ne tint compte ni des menaces ni des prières. Il fit construire des redoutes, qui coupèrent les communications de Bologne avec le dehors. Albornoz sortit de la ville pour n'être pas enveloppé dans sa ruine et travailla à sa délivrance. La fortune lui sourit encore : la Cour romaine lui resta fidèle, et Guillaume de Grimoard reprit de nouveau le chemin de Milan.

Il fallait du courage pour aller dire à ce Bernabo Visconti gonflé de colère que, malgré toutes ses instances et ses menaces, le Pape entendait garder définitivement Bologne, qui lui appartenait ! Il fallait aussi, pour accomplir une mission si périlleuse, un ardent amour des droits de l'Église ! Les violences de Bernabo et sa cruauté étaient bien connues : personne ne mettait en doute qu'il ne fût capable de tout, quand il était au bout de ses ruses.

Admis devant le tyran, l'abbé de Saint-Germain parla avec tant de force, que Bernabo s'emporta con-

tre le légat, et oublia ce qu'il devait à la personne d'un ambassadeur dont il avait lui-même sollicité la venue.

Celui-ci se hâta de revenir à Avignon raconter au Pape la perfidie de son ennemi et les dangers auxquels se trouvait toujours exposée Bologne, qu'il voulait garder à tout prix.

Aussitôt, il fut décidé que Guillaume repartirait incontinent pour l'Italie, emportant les pouvoirs les plus étendus, afin de subvenir à tous les besoins de la guerre. Il devait aller jusqu'à Venise pour se procurer les ressources nécessaires et sauver l'œuvre d'Albornoz.

Un événement providentiel vint rendre inutiles les préparatifs d'ambassadeur et de troupes.

L'armée que Bernabo avait envoyée pour s'emparer de Bologne fut écrasée par les soldats du cardinal Albornoz. Le voyage de l'abbé de Saint-Germain fut contremandé, comme n'ayant plus de but.

Tandis que la nouvelle de cette victoire réjouissait la vieillesse d'Innocent VI et toute la Cour d'Avignon, l'abbaye de Saint-Victor de Marseille devenait vacante par la mort d'Étienne de Clapiers. Le Pape y nomma Guillaume de Grimoard, dont les récents services méritaient toute sa reconnaissance. C'était le 2 août 1361.

Comment décrire le bonheur qu'éprouva le Bienheureux en prenant le chemin de l'abbaye qui avait abrité sa jeunesse, qui était le nid, ainsi qu'il aimait à le dire, où il avait pris naissance à la vie religieuse, à ses règles vénérables, à sa discipline féconde?

Il savait qu'il aurait beaucoup à œuvrer auprès de ses frères et dans les murs de son abbaye!

« Les antiques constructions, autrefois si remarquables, dit un Chapitre général de cette époque, offraient un aspect affligeant. Consumées par les vents, les eaux de la mer et leur propre vétusté, elles étaient un danger pour ceux qui les habitaient, et menaçaient de tomber sur eux. Une partie déjà était par terre, et ces brèches rendaient la clôture impossible. Le clocher était dans un tel délabrement que la plupart des cloches gisaient muettes sur le sol; le chœur était insuffisant et hors de service; les dortoirs inhabitables l'été aussi bien que l'hiver ».

Bientôt, afin de mûrir, loin du tumulte, les projets qu'il méditait pour la rénovation de son monastère, il se retira dans son château d'Auriol. Il s'y trouvait le 10 juin de la même année, et, quelques jours après, fut mandé à Avignon par le Souverain Pontife.

Le roi Louis venait de mourir à Naples. Innocent VI, comprenant les graves conséquences de cet événement dans un pays où la reine Jeanne, belle, enjouée, légère, pouvait manquer d'énergie en face des populations remuantes, envoya immédiatement son ancien nonce en Italie. Pour maintenir les droits de l'Église, maîtriser les factions toujours en train de se réveiller, conseiller la princesse dans son veuvage, pouvait-on trouver un diplomate plus habile et plus courageux?

Le second mari de la reine Jeanne était mort le 25 mai 1362, et, déjà le 27 juin, l'abbé de Saint-Victor était de retour d'Avignon. Après avoir reçu les instructions du Pape, il avait traversé rapidement le diocèse de Marseille, où il ne s'arrêta que deux jours, et s'était mis en marche. Une lettre du Livre Vert, de l'évêché de Marseille, nous informe qu'il fit

une halte pressée à Artacelle, couvent de Bénédictines et de Bénédictins, près de Brignoles¹. Continuant son voyage rapide, il passa à Florence, nous dit Villani, et arriva au lieu de sa destination.

Nous ne savons pas exactement l'endroit où se trouvait Guillaume de Grimoard quand il apprit son élection au Souverain Pontificat, mais une bulle nous assure qu'il vit et consola la reine Jeanne, lors de sa mission à Naples².

La proximité du Mont-Cassin lui fournit l'occasion d'aller se retremper auprès du berceau de son Ordre. Il y rencontra des ruines morales et matérielles, et se promit bien de les réparer, si jamais il avait quelque pouvoir dans l'Église.

Quant aux moines de Saint-Victor, qui l'avaient vu partir précipitamment de l'abbaye où il croyait trouver un refuge définitif contre les naufrages de ce monde, auraient-ils jamais pensé à un retour si glorieux?

Guillaume de Grimoard était parti humble moine, et il revint en toute hâte sur ses pas pour s'asseoir sur le trône de saint Pierre! La Providence, qui l'avait choisi pour être le chef de son Église, l'envoyait dans une contrée lointaine, au moment précis où sa volonté allait s'accomplir, afin qu'il fût bien constaté qu'il n'était pour rien dans une élection si extraordinaire.

1. Dans le Chapitre tenu le 10 mai, il avait été question de réformer le couvent des Bénédictines d'Artacelle. Le nombre des religieuses y fut fixé à quarante.

2. Bulle, du 22 avril 1363, à la reine Jeanne.

CHAPITRE III

ÉLECTION D'URBAIN V. — COMMENCEMENTS DE SON PONTIFICAT.

Innocent VI mourut à Avignon le 12 septembre 1362. Sur vingt et un cardinaux formant alors le Sacré-Collège, dix-huit étaient Français, comme nous le lisons dans la liste de Ciaconius. Albornoz était en Italie, et Androin de la Roche, le négociateur de la paix de Brétigny, créé cardinal à la requête des rois de France et d'Angleterre, n'avait pas encore été introduit dans le Consistoire. Il n'avait reçu aucune assignation de titre, et était arrivé à la Cour pontificale quand le Pape expirait. Certains de ses collègues faisaient difficulté pour l'admettre dans le Conclave. La question fut soumise à l'examen de deux cardinaux, qui votèrent pour l'affirmative.

D'autres dissensions plus graves s'élevèrent au sein de l'assemblée. D'après Ciaconius et Raynaldi, six des cardinaux, qui étaient du diocèse de Limoges, voulaient élire un limousin; d'autres s'y opposaient, parce que le Limousin avait été annexé à la couronne d'Angleterre.

De leur côté, les cardinaux de Boulogne et de Périgord prétendaient à la tiare.

On résolut de s'en remettre à leur décision pour le choix d'un Pontife. Ni l'un ni l'autre ne voulant

renoncer à ses prétentions, les cardinaux finirent par porter leurs suffrages sur un personnage étranger au Sacré-Collège. A la vérité, en élisant Guillaume de Grimoard, nonce à Naples, ils ne furent pas les instruments inconscients de la Providence, comme dit Pétrarque. Ils présumaient que l'abbé de Saint-Victor montrerait un caractère très énergique, une âme plus fortement trempée que son prédécesseur. Il se recommandait au choix des électeurs par ses vertus monacales qui lui vaudront l'honneur de la béatification, par sa science profonde du droit, par le maniement des affaires, le gouvernement des hommes et l'habileté dans les négociations les plus délicates. Distingué par deux Papes, aimé de ses moines, vénéré par le peuple, Guillaume était un homme dont l'autorité s'imposait.

Dans la crainte que les Italiens ne voulussent retenir de force le nouveau Pape, qui était chez eux, et ramener ainsi à Rome le Saint-Siège depuis si longtemps en France, les cardinaux eurent soin de tenir l'élection secrète. Ils envoyèrent l'ordre au Nonce pontifical de retourner sans retard auprès d'eux. Les messagers du Sacré-Collège, incertains de l'endroit où ils pourraient le rencontrer, durent suivre ses traces dans tous les pays qu'il avait traversés.

En le rejoignant, ils s'ouvrent à lui et lui apprennent la nouvelle. Tremblant à la vue du fardeau qui allait lui être imposé, il voulut d'abord répondre par un refus ; mais ses amis lui montrent les malheurs effrayants de l'Église, si le Saint-Siège vaquait plus longtemps.

A la vue des dangers que pouvait courir la Papauté, il consent à sa nomination.

Étant arrivé à Marseille le 28 octobre, il fit aussitôt savoir au Sacré-Collège sa résolution et ajouta qu'il se mettait en route pour Avignon. Le voyage fut rendu pénible par suite du débordement du Rhône et de la Durance. La ville des Papes était cernée de tous côtés par les eaux.

Des barquiers intrépides lui firent traverser la Durance furieuse, au port de Noves, et il entra à Avignon le 31 octobre ¹.

Il se rendit au Palais apostolique, où on le félicita. Il répondit aux compliments des cardinaux par ces paroles : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*. Après l'intronisation et les cérémonies accoutumées, il fit connaître le nom qu'il avait choisi. Il voulait être appelé Urbain, parce que, répéta-t-il à plusieurs reprises, « tous les autres Papes qui ont porté ce nom ont été des saints ».

Urbain V fut donc sacré et couronné dans la chapelle papale, le dimanche 6 novembre, au milieu d'un grand concours de peuple. L'usage voulait que les Papes, au jour de leur couronnement, parcourussent en grande solennité la ville d'Avignon, suivis de tous les cardinaux, des princes et des évêques montés sur des chevaux aux harnais d'or. Tout avait été préparé pour qu'Urbain pût aller, comme ses prédécesseurs, se montrer à la foule, recueillir ses applaudissements, admirer les rues pleines de banderoles et de verdure. Il ne sortit pas du Palais et la brillante cavalcade n'eut pas lieu ; son humilité ne voulait point de cet éclat ni de ces vanités ! Muratori rapporte que le cardinal de Périgord parla ainsi du nouveau Pape : « Nous avons maintenant un

Souverain Pontife. Nous honorions les autres par devoir, mais celui-ci nous devons le craindre et le vénérer, car il est puissant en œuvres et en paroles ».

Dès le 7 novembre, Urbain V informait les évêques, les souverains catholiques et son cher Albornoz de sa promotion au Pontificat. Il demandait des prières à tous. On remarque dans ces lettres, fortement exprimés, les sentiments d'humilité de son âme, qui le faisaient se défier de ses forces. Après avoir raconté son élection, pour faire connaître précisément l'effet que cette nouvelle produisit en lui, il ajoute : « Nous qui ne sommes que cendre et poussière, nous fûmes justement épouvanté à cette nomination, parce que nos yeux voyaient avec évidence notre faiblesse, et nous comprenions bien que nous n'avions ni les forces corporelles, ni le mérite des vertus, ni la science suffisante pour monter au faite de la puissance apostolique et soutenir sur nos indignes épaules le fardeau de l'univers entier ». Néanmoins s'il a plié la tête sous le joug, c'est qu'il compte sur la protection divine et sur les prières qu'il réclame avec empressement pour obtenir cette assistance.

Dans sa lettre au roi de France, Urbain lui rappelle brièvement ses devoirs et la protection que l'Église attendait de son dévouement. Il l'assure de son amour pour la maison de France, pour le royaume où il est né et où il a été initié aux belles-lettres. Enfin il lui fait part de l'impatience avec laquelle il attend son arrivée à Avignon.

Le Pape pouvait être triste et accablé de la charge apostolique, mais la joie était universelle dans le monde chrétien. Pétrarque, le plus grand écrivain de l'époque, se fit l'écho de cette joie générale.

« C'est Dieu seul qui vous a élu, écrivait-il au bienheureux Pontife, et non les hommes. Il s'est servi de leur bouche, il a fait ce qu'Il a voulu par le ministère de ceux qui avaient, chose étonnante! d'autres desseins. Dieu voulait que vous fussiez Pape; il cacha son dessein à ces hommes. Tandis qu'ils allaient au scrutin, il mit, à leur insu, votre nom, et lorsque, parmi tous ces noms illustres que la pourpre romaine décore, le nom de l'abbé de Marseille retentit, les méchants furent saisis de crainte, les bons se réjouirent et espérèrent, tous restèrent comme frappés de stupeur. Cependant leurs bouches s'ouvrirent, et chacun avec des sentiments différents célébra les louanges de Celui qui fait seul des choses admirables. Je vous dirai qu'à mon avis le Christ commence à prendre pitié de ceux qu'il aime. Il veut guérir tous nos maux, faire revivre l'âge d'or et ramener à son antique siège l'Église qu'il a laissée errer si longtemps pour châtier les crimes des hommes ».

Le ciel sembla vouloir intervenir lui-même, avec la terre, pour annoncer ce que serait ce cher pontificat.

Durant plusieurs jours, disent les auteurs des Informations sur les miracles d'Urbain V, une rosée céleste, d'une blancheur éclatante, descendit sur Avignon et sur ses alentours, avant le lever du soleil. C'était comme une gelée, à peine prise, ressemblant à la manne, délicieuse au goût. Les feuilles des arbres et des plantes en étaient couvertes. Avec avidité les habitants recueillirent cette substance inconnue, la conservèrent précieusement, s'en servirent pour guérir des maladies.

Les premières félicitations et visites arrivèrent de

la France au nouvel élu. Jean II, venant voir le Pape, s'installa à Villeneuve-lès-Avignon, dès le 16 novembre 1362. Quatre jours après, il faisait son entrée à la Cour pontificale. Les cardinaux allèrent le prendre à Villeneuve, et l'escortèrent jusqu'au palais d'Avignon, où le Saint-Père l'attendait.

Urbain V le reçut à la porte de sa demeure et lui fit cet honneur singulier comme au plus noble des rois chrétiens, dit la Chronique des Quatre premiers Valois. Il offrit des présents à lui et à sa suite. Au roi, il donna une vaisselle d'or; à ses jongleurs, il fit distribuer une somme de cent florins¹. Le 22 novembre, le souverain assista à la translation du corps d'Innocent VI, de l'église de Notre-Dame des Doms, où il avait été provisoirement déposé, à la Chartreuse de Villeneuve, que ce Pape avait fondée.

Les motifs qui avaient déterminé le roi à se rendre à Avignon sont diversement exposés par les historiens. M. Prou, de l'Institut, les a supérieurement indiqués à l'aide de documents formels². « Le roi, dit-il, après s'être réjoui du couronnement du Pape, lui adressa quatre requêtes. Il lui demanda la création de quatre cardinaux, une décime sur les revenus de l'Église de France, le droit de négocier pour la paix avec Bernabo et l'Église romaine, et la main de Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, pour son fils, le duc de Touraine ». Cette dernière affaire était une de celles que Jean II avait le plus à cœur. Mais, pour la faire réussir, il

1. Archives du Vatican. *Introitus et Exitus*, reg. 298, f^{os} 76, 82 etc.

2. *Relations politiques du Pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V.*

arrivait bien tard. Le contrat de mariage de Jeanne avec le roi de Majorque fut signé le 14 décembre suivant. En épousant Jacques, roi sans royaume, la reine pouvait lui dicter ses conditions et garder pour elle toute l'autorité dans ses États. S'allier à un fils de France, c'était se donner un maître. Il était mieux aussi, pour le Pape, que la Provence ne fût pas entre les mains d'un prince français, car il pouvait aisément sortir du Comtat et retourner en Italie sans aveu. Urbain V refusa à Jean la création de quatre cardinaux de son choix, l'octroi d'une décime et tout accommodement avec Bernabo Visconti, s'il ne restituait les places usurpées.

Celui-ci, après l'avènement du Pape, avait envoyé à Avignon une ambassade solennelle, mais Urbain V, qui connaissait son ennemi, fut inflexible.

Bernabo fut cité à comparaître dans trois mois devant le tribunal apostolique pour y rendre compte des crimes de tout genre dont il était coupable. Quand le jour fut arrivé, le Pape procéda solennellement au jugement de la cause. Docteur en droit, il observa scrupuleusement toutes les formes du droit. Les chefs d'accusation furent nettement articulés, et une longue série de sacrilèges, de profanations, de cruautés, d'usurpations fut catégoriquement démontrée à la charge de l'accusé.

Sans se soucier de l'intervention et du mécontentement du roi de France, qui voulait sauver son allié, Urbain V prononça la sentence, déclarant le Duc de Milan hérétique et excommunié. La cérémonie accomplie à cette occasion jeta la terreur dans tous les esprits.

Le Pape prit la parole, prouva qu'il était nécessaire de retrancher de l'Église un membre qui la

déshonorait, maudit le père, déclara les enfants inhabiles à lui succéder et accorda des indulgences à ceux qui prendraient les armes contre lui. Puis, pour ajouter quelque chose à l'effroi dont les assistants étaient saisis, « il tombe à genoux et, levant les mains en haut, il invoque Jésus-Christ, les saints Apôtres et toute la Cour céleste dans les termes les plus émouvants. Il supplie le Seigneur de lier du trône du ciel le tyran infidèle que son Vicaire condamnait sur la terre et d'envoyer à son Église un secours efficace ».

Dieu exauça les prières de son Pontife. La malédiction divine tomba sur l'excommunié et toute sa race. Bernabo essuya une sanglante défaite, au mois d'avril suivant, autour de cette même Bologne qu'il brûlait de posséder, et l'Église, affranchie de ses craintes, se livra à l'allégresse.

Tandis que se déroulaient ces événements, le roi de France songeait à regagner Paris; mais, ayant appris « que messire Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, devait venir en Avignon et avait passé mer, si dit le roi de France qu'il attendroit sa venue, car moult grand desir avoit de lui voir, pour les biens qu'il en avoit ouï recorder et la guerre qu'il avoit faite aux Sarruzins, car voirement avoit le roi de Chypre pris nouvellement la forte cité de Satalie¹ ».

Ce désir de voir le roi de Chypre n'a rien de surprenant, si l'on songe à la réputation de vaillance chevaleresque que s'était acquise Pierre par ses combats contre les Turcs.

Depuis de longues années, Pierre avait résolu de

1. Froissart, *Chroniques*.

délivrer la Terre Sainte. Jeune encore, il avait créé, dans ce but, un ordre de chevalerie et fait vœu de se croiser. Devenu roi, il n'eut plus qu'une pensée, détruire les ennemis de la foi. Mais les ressources dont il disposait ne pouvaient suffire à combattre les Turcs avec succès. C'est alors qu'il se décida à gagner l'Europe pour convier les princes d'Occident à se joindre à lui, et obtenir, avant tout, l'adhésion de la Papauté.

Pierre de Lusignan arriva à Avignon le 29 mars 1363. Son entrée fut un vrai triomphe. Aussitôt, il entretint Urbain V et le roi de France de ses projets. Deux jours après une croisade était décidée.

Le 31 mars, jour du vendredi-saint, le Souverain Pontife célébra la messe et prêcha solennellement la croisade, donnant de ses propres mains la croix au roi de France, au roi de Chypre et au roi de Danemark¹.

Avec eux se croisèrent les membres de la noblesse qui accompagnaient les souverains. Le cardinal Talleyrand de Périgord fut créé légat, et Jean II général de la croisade. Malgré ses défaites, le royaume français était encore le premier de tous.

Car on tient que le rois de France
Ha plus qu'autres roys de puissance.

La Chronique des Valois conte qu'après avoir donné la croix aux souverains de France et de Chypre, le Saint-Père leur offrit à dîner. A son côté, il plaça le roi Jean. Comme celui-ci priait le roi de Chypre de s'asseoir près de lui, Pierre lui dit :

1. *Prima Vita*. — *Grandes Chroniques*. — Froissart.

« Très cher Sire, il ne m'appartient pas de seoir jouxte vous, qui estes le plus noble roy des crestiens, car, au regart de vous, je ne suis qu'ung vostre chevalier ».

Le Pape et le roi de France approuvaient d'autant plus cette expédition qu'elle permettait de se débarasser des grandes compagnies qui ravageaient toutes les provinces.

Deux ans de préparatifs furent jugés nécessaires avant de traverser la mer. Pendant ce temps, le roi de Chypre, muni des lettres du Pape les plus pressantes, alla visiter l'empereur et les autres souverains de l'Europe pour gagner à la sainte entreprise les peuples et les princes.

Tout sembla réussir au gré du zélé Pontife, lorsque Jean II mourut à Londres, le 8 avril 1364. Lui disparu, il était peu probable que la France prît part à l'expédition. Pierre de Chypre le remplaça naturellement, comme chef des troupes. La mort du cardinal de Périgord suivit de près celle du roi Jean.

Les hommes du xiv^e siècle n'étaient plus animés de cette foi ardente qui avait lancé leurs ancêtres du xii^e contre les infidèles.

Une partie des croisés abandonnèrent leurs projets : les grandes compagnies refusèrent d'entreprendre le voyage d'outre-mer, la croisade n'intéressait plus la France, il fallut renoncer aux conquêtes déjà faites.

CHAPITRE IV

VIE INTIME D'URBAIN V.

Avant de continuer le programme public qu'Urbain V exécuta dans la catholicité, nous avons à dire ses vertus intimes et à lever légèrement le voile qui couvre sa vie privée.

Les réformes sont impossibles, le commandement est énervé, lorsque l'exemple ne vient pas d'en haut. Mais, quand celui qui ordonne et corrige se trouve le modèle de toutes les vertus, on lui obéit, on l'admire, on l'imité, et le bien s'opère partout fermement.

Le mérite d'Urbain V était déjà reconnu à l'heure où il fut appelé à ceindre la tiare. Dans toutes les charges qu'il avait remplies, chez tous les hommes qu'il gouverna, il n'était qu'un cri de louange et d'attachement. On racontait ses belles actions en Bourgogne aussi bien qu'en Provence; et ce qui est touchant, c'est de voir les vieux religieux de Saint-Germain d'Auxerre ou de Saint-Victor de Marseille l'appeler constamment leur père et le pleurer comme leur bienfaiteur.

Il n'omettait pas de dire la messe ou de l'entendre tous les jours. Très exact dans la récitation des heures canoniales; dans son particulier comme en public, il était attentif et appliqué aux choses

saintes. Il faisait avec joie et distinction les offices publics, mettant du bonheur à semer la parole de Dieu dans le champ des âmes. Sa mère selon la nature, son père, il les a beaucoup aimés; mais l'Église de Dieu, il l'aimait davantage encore. Depuis son enfance, il l'avait servie, il avait désiré sa gloire. S'étant donné à Dieu et livré à la grâce, il était si jaloux de l'honneur de sa parole, qu'après l'avoir une fois donnée, rien au monde n'eût été capable de le faire retourner en arrière. Ce beau nom de « fidèle », il l'a senti, il l'a gardé, il l'a mérité dans toute sa sainte et magnifique expression.

Austère jusqu'à l'excès, il redouta le faste et l'éclat. De toutes les pompes dont le Pontife romain est environné, il retint seulement ce qui pouvait porter quelque édification dans l'esprit des chrétiens, et il rejeta tout le reste.

Humble jusqu'à l'oubli de son caractère et de sa dignité, il recevait les rois et les princes qui venaient nombreux le visiter, avec une modestie qui touchait infiniment les cœurs! On le vit, dans un entretien particulier qu'il eut avec un prince du sang royal, lui céder la première place, se tenir respectueusement devant lui.

Devenu Pape, il ne voulut point quitter sa pauvre robe de moine et paraissait ainsi vêtu, même dans les fêtes publiques. Sur son lit de mort, quand on le transporta du Palais apostolique à la maison de son frère, il l'avait encore. Son règlement de vie était celui des religieux les plus fervents. Voici ce que nous racontent ses confesseurs et ses commensaux.

Il avait une telle délicatesse de conscience qu'il n'eût pas voulu monter à l'autel sans s'être, dans le sacrement de Pénitence, accusé des moindres

fautes. Agenouillé longtemps à l'endroit même où il s'était confessé, il restait immobile, récitant dévotement plusieurs psaumes, se plongeant de tout cœur dans l'oraison mystique, et insistant auprès de Dieu pour obtenir le pardon de ses péchés.

Les petites heures récitées, le Bienheureux donnait ses audiences, et traitait toute la matinée les affaires de l'Église. Il se mettait ensuite à table. Sa nourriture était composée de mets ordinaires. Quand il voyait des friandises, il les faisait porter aux pauvres. Ah ! les pauvres et les infirmes, il en parlait toujours, à sa table. Pendant qu'il mangeait, il interrogeait ses domestiques sur les malades de la Cour romaine, ordonnant que les médecins les visitent, et chargeant ses camériers de leur porter les meilleurs remèdes.

Aux malades de la ville qu'on lui indiquait, il envoyait tantôt de l'argent, tantôt des provisions exquises, des gâteries vraiment royales.

Après le dîner, le Pape se retirait dans sa chambre et prenait un repos d'une demi-heure. Il se levait ensuite, signait des suppliques, expédiait les courriers et s'adonnait à l'étude durant quelques heures. La prière, la récitation des vêpres des morts et celles du jour le reprenaient, avec ses chapelains, pendant quelque temps.

C'était maintenant le tour des audiences accordées aux cardinaux, aux princes, aux grands et aux petits qui voulaient l'entretenir. Quand cette besogne était terminée, le Bienheureux croyait avoir droit à un peu d'agrément et d'exercice. Il sortait donc avec ses familiers et se promenait soit dans les corridors du Palais, soit dans les allées de ces jardins qu'il avait prolongés et embellis. C'était là sa récréation

préférée. Souvent, plusieurs cardinaux, des évêques en visite à Avignon, d'autres personnalités ecclésiastiques ou séculières étaient invités à se joindre à la famille papale. Durant une heure on devisait autour des arbres et des fleurs, ou bien on visitait les paons blancs ¹, quelques animaux exotiques, on allait voir le griffon adapté au grand puits...

Au signal donné, on se séparait. Rentré dans son appartement, le Pape bénissait la table et prenait une très légère réfection. Pour laisser à ses camériers le temps d'en faire de même après lui, il demandait un livre et lisait en méditant. Lorsqu'ils venaient le retrouver, il leur disait ce qu'il avait lu, et causait familièrement avec eux des consolations du ministère apostolique, des actions des saints et plus souvent des misères du monde.

Enfin il récitait Matines avec son confesseur, les prélats et les camériers de sa maison, faisant en sorte de mettre toute son intelligence et son cœur dans ce dernier acte de la journée.

Le Bienheureux se contentait d'un lit très dur, et il dormait tout habillé, à la manière des moines. Ceux qui couchaient près de lui, ne manquent pas de dire qu'on l'entendait, la nuit, pousser des soupirs, confier à Dieu ses peines intérieures, le prier pour l'immense troupeau confié à sa garde, et lui demander les grâces nécessaires pour le bien gouverner.

Urbain V était si attaché à ses devoirs que rien ne pouvait l'en distraire. Quand la maladie le retenait au lit, il demandait pardon à Dieu d'employer si mal son temps et le suppliait de lui permettre de

1. Inventaire de 1369. Ehrle. « *In viridario sunt XVII pavones, tam antiqui quam juvenes, quorum sex sunt albi* » etc...

remplir tous les devoirs de Pasteur. On a observé qu'il choisissait, pour prendre ses remèdes, les heures qu'il pouvait plus facilement distraire des offices ou des labeurs pontificaux.

Il aimait la justice d'un amour inexprimable; il voulut qu'elle régnât en souveraine parmi les siens, et il établit partout un ordre admirable. Toute injustice le révoltait. Quand il apprenait qu'un évêque ou un prince n'était pas équitable envers ses sujets et les traitait durement, il le reprenait avec bonté, s'il avait l'occasion de l'entretenir; sinon, fût-il un roi puissant, il lui adressait des reproches soit par lettres soit par des envoyés spéciaux, et l'exhortait à devenir plus juste. Il en résulta que tous le craignirent comme un intrépide défenseur de la vérité.

Ses panégyristes affirment qu'il fut « vérace, même très vérace, en paroles et en actes ». Il avait horreur du mensonge et de la fiction. Les délateurs pour lui étaient comme une peste. Les hypocrites, les pharisiens, arrière, disait-il.

Ce qui était suave, c'était la facilité qu'on avait de l'aborder. Les indigents, les humbles étaient mieux reçus que les autres. Quand il s'agissait des réceptions des pauvres, des affaires des pauvres, elles avaient ses préférences. On le vit parfois, dans des audiences publiques, appeler à lui des gens de basse condition, les interroger sur ce qui les amenait, écouter avec bienveillance leurs raisons et résoudre immédiatement les questions soulevées. Les cardinaux, par un excès de prudence, éloignaient-ils telles demandes de modestes curés, de vulgaires serfs, le Pape avec douceur les accueillait dès qu'elles arrivaient à lui par un autre chemin. Il suffisait que

les demandes fussent justes. Quand on lui faisait de beaux cadeaux et qu'on lui donnait de la soie ou de l'or, il les faisait distribuer sur-le-champ aux églises et aux monastères. Il ne gardait que les objets de peu de valeur, les fleurs, les fruits que sa bonté bien connue permettait aux pauvres gens de lui offrir. Dans sa simplicité toute patriarcale, il acceptait d'eux, sûrement pour leur faire plaisir, un pigeon, quelques poules, une amphore pleine de vin du Comtat...

Sur l'article des mœurs et des relations mondaines, il était d'une sévérité évangélique, préférant tout souffrir en public et en secret, plutôt que de s'exposer à l'ombre d'une tentation. D'ailleurs, il savait réduire son corps en servitude. Il jeûnait tout l'Avent, tout le Carême, et, le reste de l'année, deux fois et même trois fois la semaine.

Il ne parvint pas à obéir aux médecins qui lui ordonnaient une meilleure et plus abondante nourriture, plus de repos et moins d'assiduité au labeur. L'argent, les vêtements de prix, les vases d'or, les ornements chargés de pierres précieuses qu'il trouva dans le palais d'Avignon, il n'en voulut pas à son usage. Ce trésor ecclésiastique étant inutile et comme mort à ses yeux, il le fit distribuer aux monastères et aux églises indigentes.

Il fit de même pour le trésor papal, qui avait été apporté à Assise du temps de Boniface VIII. Ce qui en restait, il le donna aux diocèses qui étaient dans le besoin, sans oublier de bien placer les reliques les plus saintes.

De la liberté de l'Église, il était éperdument amoureux, comme l'est un époux de la liberté entière de son épouse. Il avertissait avec sévérité ceux

qui attaquaient ou violaient les franchises ecclésiastiques, et, quand il voyait que ses paroles n'avaient rien avancé, il entamait des procédures contre les coupables et les condamnait, si grands qu'ils fussent. Sur la question de la liberté, il se montra toujours plein de courage et de fermeté, bien qu'il fût doux envers tout le monde. Nous verrons dans le chapitre de l'instruction quelle largeur d'idées il avait en fait de beaux-arts et d'études médicales.

Ce saint Pape ne songea pas à grandir sa famille. Aucun des siens ne fut promu aux prélatures, si ce n'est son frère Anglic, et un de ses cousins, Bernard de Châteauneuf, qu'il fit évêque de Saint-Papoul. L'un et l'autre méritaient ce qu'il fit pour eux. Quant aux laïques, il voulut qu'ils restassent dans le rang où ils vivaient avant son Pontificat. Il se refusa à les faire monter plus haut et ne souffrit pas que d'autres le fissent.

Son père ne reçut de lui que des marques de vénération et de respect, des grâces spirituelles. Il vint à Avignon, et y vécut simplement. Urbain V l'empêcha même d'accepter la pension de 600 livres dont le roi de France l'avait gratifié.

Il n'avait qu'un neveu, qui devait recueillir l'héritage de ses pères. Il ne voulut pas qu'il s'unît à une personne d'une condition plus élevée que la sienne, et lui fit épouser la fille d'un simple marchand, comme nous le verrons plus loin. Tout ce que nous savons au sujet des siens, c'est qu'il en employa quelques-uns à la Cour, leur donna de menus présents et des gages courants.

Après de telles dispositions, on comprend que ce Pape, élu à cinquante-deux ans, dans la maturité

du savoir, de l'expérience, de la vigueur, voulut aborder les réformes nécessaires.

En lui-même, dans la région supérieure de son être, aucune affliction n'avait pu l'abattre. Il avait souffert de la mort de sa mère bien-aimée, et il avait senti qu'en la perdant, c'était un gros morceau de sa vie qui partait. Lorsque, le 16 octobre 1366, son père vénérable mourut près de lui, âgé d'environ cent ans, son cœur tendre en fut rudement secoué, mais il répétait alors ces paroles : « Nous sommes tous faits pour mourir, et nous en ignorons le jour et l'heure ; tenons-nous donc toujours prêts ».

Il eut à endurer des mépris et des outrages dont il ne voulut jamais se venger. Ce qu'il chercha, ce qui fut une de ses passions, c'est l'abolition des abus partout où ils se trouvaient.

Le droit d'asile des maisons cardinalices, source de crimes, il le supprima, aux applaudissements de Pétrarque ; les évêques indisciplinés, il les rappela au devoir ; les couvents en désordre, il les redressa ; les clercs mondains, il les rendit édifiants.

Mais il nous semble, après un très long et très minutieux examen de la vie intime d'Urbain V, qu'aucun sentiment, hormis celui de la sainteté, ne fut plus accentué en lui que l'amour de la science.

Il eut, dit le texte du xiv^e siècle, « la dilection la plus intense de la lecture et de l'étude. Il lisait et étudiait spécialement les actes des saints Pontifes de Rome, et cherchait aussi à connaître tout ce qui pouvait être utile à l'Église ».

Cet amour dominant des études, nous allons le voir sortir à effet, pour l'honneur ecclésiastique et la culture générale de l'esprit humain, dans les pages qui suivent.

CHAPITRE V

LE BIENHEUREUX URBAIN V FAVORISE LES ÉTUDES. — IL
FONDE PLUSIEURS COLLÈGES ET UNIVERSITÉS.

Le trône pontifical était, au moyen âge, le centre, le foyer de la pensée universelle. Or c'est la pensée qui mène le monde. Il est donc évident qu'en étant maître de la science et de l'école, on est maître des hommes.

Urbain V était de la famille de ces grands génies qui ont sauvé l'idée de l'esprit pur, l'idée de l'amour pur, l'idée des connaissances toujours élargies, toujours plus rapprochées du vrai, du bon, du beau.

Nous avons suivi le saint Pontife dans sa vie religieuse, développant les merveilles de la grâce ; il est juste de s'arrêter un moment pour contempler de près le parti que son intelligence tira de ses dons naturels.

Notre Bienheureux savait que, quand les évêques négligent les études, qu'aucun docteur ne paraît pour instruire, que les chefs de la société civile déclarent ne savoir écrire parce qu'ils ont à s'occuper de la guerre, on voit le débordement des mœurs, les cruautés, la luxure, le triste siècle de fer.

Aussi voulant ranimer dans l'Eglise la vie spirituelle qui s'affaiblissait, inspira-t-il autour de lui le goût de

la science, il l'encouragea par des récompenses, il le développa par ses attentions tout affectueuses.

Dans sa Cour il voulait avoir un cercle d'hommes de valeur. Pétrarque l'estimait. Il ne consentit pas à le rejoindre, mais il en reçut des bienfaits.

Philippe de Cabassole, Bruni, Pierre Amélius, Amaury Augier, Collucio Salutato, Déodat Jordan, Arnaud Alberti, Pierre d'Aigrefeuille, Gui de Chauillac, évêques, sacristes, moines, secrétaires, médecins, tous amis des belles-lettres, étaient tous aussi familiers d'Urbain V. Or celui-ci, sitôt qu'il gouverna l'Église, montra, surtout par des actes, l'estime qu'il avait pour les études.

Nous avons découvert, aux Archives du Vatican, un manuscrit qui mérite ici même une place toute spéciale. Léopold Delisle, analysant notre publication¹ dans le *Journal des savants*, dit, avec son autorité hors de pair : « Le document qu'a mis en lumière M. l'abbé Chaillan est une mine inépuisable de renseignements. J'y trouve la description merveilleusement précise de la vie des maîtres et des écoliers en leurs moindres détails, le nombre de pensionnaires inscrits, s'élevant à 180; les argumentations ou exercices publics auxquels étaient invités les notables de la ville d'Aix, l'embauchage des répétiteurs, la copie des tableaux servant à l'enseignement de la grammaire... Aucune publication de cette époque ne nous initie avec plus de précision à la vie matérielle des écoliers et de leurs maîtres... C'est une fort utile contribution à l'histoire économique du xiv^e siècle ».

C'est donc à Trets, bourg de quelques milliers

1. *Studium du bienheureux Pape Urbain V à Trets*, par l'abbé Chaillan.

d'âmes, célèbre par le souvenir de l'écrasement des Cimbri-Teutons et le passage de la célèbre voie Aurélienne, que fut fondé ce collège, sorte de faculté ou de séminaire. Trets, le *Tritis* des chartes bénédictines, possédait un prieuré de l'abbaye de Saint-Victor. Dans sa plaine immense, traversée par la rivière de l'Arc, toutes les cultures se donnaient rendez-vous. Vingt-cinq *cellæ* avec couvents s'étagaient sur le flanc des coteaux, ou sur les ruines des villas gallo-romaines. Tous ces monastères ruraux appartenaient à Saint-Victor. Le Pape le savait bien, lui qui était venu à Trets depuis peu. Il connaissait cette vallée essentiellement monacale et très fertile. A 40 kilomètres de Marseille, à 25 kilomètres d'Aix, c'était la solitude, mais avec des communications faciles et de belles routes du côté du Rhône et du côté de l'Italie.

Le « Rationnaire » de Trets de 1364-1365 nous apprend que le Bienheureux Urbain dirigea vers son *Studium* des élèves de plus de vingt comtés. Arles, Marseille, Avignon, Embrun, Aix en fournirent un grand nombre; mais, parmi les 180 inscrits, nous en voyons des églises de Rodez, de Mende, de Nîmes, de Vabres, d'Uzès, de Viviers, de Riez, d'Agde, de Chartres...

Les fils de la noblesse des villes et des campagnes sont confondus, dans ces listes d'étudiants, avec les fils de la classe des tenanciers et des serfs. Les uns payaient quelques florins, et les autres jouissaient de la gratuité absolue. Tous ces clercs écoliers n'étaient pas destinés à la vie sacerdotale ou monastique.

Urbain V en envoya plusieurs étudier la médecine ou le droit, et il en mit d'autres en leur place,

comme on le lit en plusieurs passages de notre document.

L'Université de Bologne était la plus renommée de l'époque. Le Pape fit rechercher, à Trets, les étudiants qui, étant peu fortunés, avaient le plus de talent et de dispositions pour le doctorat, les dirigea sur cette ville fameuse, fournit à leurs besoins, et leur envoya des livres¹.

Ces faits confirment que le Bienheureux Pape était généreux et prodigue envers les jeunes gens voués aux sciences. Ces actes démontrent aussi que les maîtres du collège de Trets professaient avec le plus grand succès le haut enseignement littéraire et philosophique.

Ces maîtres et serviteurs, au nombre de dix-sept, soignaient avec une grande attention tout ce monde scolaire. On avait des lits confortables avec courtes-pointes de parade, une lingerie assortie. Les éphémérides de la cuisine signalent d'excellents aliments et le service des bons vins du terroir.

Rien ne frappe plus que les soins donnés aux malades, si ce n'est la largeur d'esprit présidant à leur organisation : le médecin du *Studium* était juif, et il se faisait aider, dans les cas graves, par ses collègues de Saint-Maximin et d'Aix. C'est ce qui arriva pour une épidémie de fièvre qui mit toute la communauté en danger. Trois apothicaires de Trets ne suffirent pas à fournir des remèdes pour calmer les malades. Ces pauvres malades reçurent même la visite de deux inspecteurs pontificaux.

1. Ann. 1365. — *Pro portu centorum librorum apud Bononiam pro scholaribus quos ibidem Dominus noster Papa tenet, 34 flor.* — *Pro emendis libris pro pauperibus studentibus missis Bononie per Dominum nostrum papam, 300 fl. camere....*

D'Avignon à Trets la route est constamment sillonnée de courriers qui prennent les ordres du Pape, apportent les florins destinés aux dépenses, communiquent les messages au sujet des programmes et aussi les enquêtes d'hygiène.

La situation des locaux à Trets étant jugée défavorable, Urbain V choisit la ville de Manosque, dans les Alpes, pour le siège de son cher *Studium*. Le 3 juin 1365 se fait le transfert. Une caravane de 110 personnes remplit la chaussée étroite de Pourrières et se dirige vers Rians. Des cavaliers et treize montures aux lourdes charges accompagnent ce monde d'élèves bruyants et printaniers. Dans les ravins du Pain de Munition, au milieu de la grâce infinie de la nature forestière, on s'arrête aux sources qui bordent le chemin pour y prendre une première réfection.

La grande halte, le grand dîner, où l'on mange le mouton apporté de Trets, a lieu au village de Saint-Paul.

Hélas ! ce soir-là, disent nos textes, il est impossible de passer la Durance sur le pont des barques, car la rivière ne se trouve point couchée, paresseuse, sur son large lit de pierrailles ; mais, la turbulente, s'étant grossie, au contraire, de tous les torrents inondés des Alpes, écume et gronde contre la muraille et contre les obstacles amoncelés par les eaux en furie. *Durencia erat magna !* Le *Studium* en entier dut souper et coucher dans la petite localité de Saint-Paul.

Malgré toutes les recherches, on ne trouve que quatorze lits. Les élus s'en saisissent avec joie, tandis que la centaine de jeunes voyageurs restant se repose avec non moins de gaieté sur le foin des greniers.

Le lendemain, mercredi, 4 juin, sur la rive droite de la Durance, dans l'allégresse matineuse du jour, éclatent les timbres d'or des écoliers caquetant et babillant le long des bataillons de pins, de bouleaux, de peupliers. Halte à la bégude de Beaumont! *Beguda Belli montis*. Le brouhaha exquis de l'imprévu, le délicieux entrain d'une partie en pleine campagne, les tapageuses causeries, tout cela vivant, coloré, ruisselant, chantait et pétillait avec les copieuses libations distribuées par l'hôtelier, et la fascination des paysages alpestres, baignés encore des ondées de l'orage.

On paie 16 sous 10 deniers, à Beaumont, *in potu*, et, d'un trait, la plus grande partie de la troupe atteint la ville de Manosque.

C'est un doux repos que le foyer domestique après une longue excursion ; mais combien plus lorsque l'inconnu ajoute le charme de ses surprises aux cœurs chauds de vingt ans!

A Manosque, le collègue pontifical prospéra et, de tout le Midi aussi bien que des Hautes-Alpes, la jeunesse accourut s'abreuver à l'enseignement libéral de la littérature, du droit et de la théologie¹.

Le *Studium* de Saint-Germain de Calberte², diocèse de Mende, continua la série des créations du Bienheureux pour favoriser les études.

Le Pape y tint, à ses frais, une grande quantité d'écoliers. Nous en retrouvons des traces significatives dans le volume 310 des *Introitus et Exitus*. Mais, comme il servait principalement de pépinière

1. *Le Studium d'Urbain V à Manosque*, par l'abbé M. Chailan.

2. Saint-Germain de Calberte, canton, 1.500 habitants, à 27 kilomètres sud-est de Florac. Église calviniste.

aux établissements de Montpellier, il en sera question à propos de ceux-ci.

Au *Studium* d'Orange, Urbain V envoie des maîtres et des florins. Il accorde à ses étudiants, par bulle du 31 janvier 1365, la faculté de prendre leurs grades dans toute Université, puis engage Charles IV à créer l'Université d'Orange. Ce qui fut fait le 4 juin 1365.

Pour Cahors, notre Bienheureux approuve les donations faites au collège Pelegry, par Arnauld Bérardi, seigneur de Cessac, et octroie de nouveaux statuts à l'Université de cette ville (1367).

Le « rotulus » d'Angers de 1362 contient quarante-six noms de licenciés, et autres gradués qui demandent à Urbain V de percevoir les revenus de leurs bénéfices comme s'ils résidaient. Le Pape accorde aux maîtres et aux écoliers de jouir, pendant trois ans, de leurs bénéfices, *quasi residentes*, et les comble de privilèges.

C'est le tour d'Orléans, qui, de 1362 à 1368, reçoit les plus flatteuses marques d'amitié du docte Pontife. Aux vingt et un bacheliers en droit canonique demandant la collation d'églises cathédrales ou collégiales, il fait un bon accueil. Les statuts de l'Université d'Orléans, Urbain V les refait. Il règle les solennités de réception au doctorat, l'usage des cadeaux, fourrures, manteaux ; il empêche les vexations contre les étudiants « simples », qu'on conduisait dans les tavernes, les forçant à payer à boire ; il donne des secours aux étudiants pauvres, prêts à désertier les leçons des maîtres...

Le Souverain Pontife ne pouvait oublier qu'il avait été « professeur et régent » à Avignon. Dans le texte des bulles qui relatent les privilèges de son

Université nous constatons, pour les maîtres et les écoliers, la jouissance de leurs bénéfices pendant cinq ans, sans être tenus à la résidence. Aucun impôt ne pouvait être mis sur les objets de consommation destinés aux membres de l'Université.

Un « rotulus » de 1362, adressé au Pape pour l'obtention de privilèges aux docteurs, licenciés, bacheliers, clercs de l'Université de Toulouse, reçoit un « fiat » très sympathique. Urbain V aime beaucoup Toulouse. Il fait don au collège Saint-Martial de livres qui avaient appartenu à Innocent VI, avant son Pontificat; il approuve les fondations des collèges de Maguelone et de Périgord; enfin il crée une école de musique.

Des professeurs de tout mérite enseignaient cet art dont l'harmonie charmait toute l'Université. Les étudiants goûtaient les chants des grand'messes, et le peuple de Toulouse s'empressait d'assister aux cérémonies de la cathédrale ¹.

Cette ville intellectuelle s'intéressa à la musique et à la beauté des voix comme elle s'intéressait à toutes ses Facultés. Elle ne fut pas ingrate envers Urbain V, qui mit de l'ordre dans les statuts de l'Université, défendit aux étudiants de s'injurier, facilita les réceptions au doctorat et envoya de bons théologiens de Paris. Quand, par une attention particulièrement délicate, le Bienheureux fit don aux Dominicains de Toulouse du corps de saint Thomas d'Aquin, ce fut une explosion de joie et de gratitude.

A cette occasion, dans un bref mémorable du 31 août 1368, le Pape « ordonna de suivre et d'é-

1. Vies antiques. — *Statuts et privilèges des Universités françaises*, par Marcel Fournier.

tudier de toutes ses forces la doctrine du grand docteur véridique et catholique... ».

Vous auriez vu alors, dit Aimeric de Peyrac, abbé de Moissac, mort en 1406, tous les clercs et étudiants de Toulouse, vêtus modestement, les pauvres mêlés aux riches, assister aux cours de l'Université avec ferveur et conquérir les divers doctorats. Le Pape, d'ailleurs, faisait surveiller le travail, et il tenait à Toulouse, comme à Paris, à Montpellier et aux Universités ou collèges supérieurs, des hommes éminents en vertus et en science, qui notaient la force des clercs, signalaient leur valeur, observaient leurs vertus. C'étaient les meilleurs, les plus forts que le Pape choisissait pour leur confier les dignités et les plus importants emplois de l'Église.

Sous le pontificat d'Urbain V, les pays du Nord étaient un peu déshérités sous le rapport des centres intellectuels, car, si l'on en excepte Prague, où Clément VI établit une Université en 1347, ils ne possédaient aucune de ces grandes institutions si ambitionnées par les villes opulentes.

Urbain V combla ce vide. Une bulle du 1^{er} septembre 1364 ordonne d'ériger l'Université de Cracovie pour la Pologne. Ainsi les Polonais, qui avaient de la peine à venir en France ou en Italie, empêchés par des guerres continuelles de se mettre en route, purent étudier chez eux le droit civil et le droit ecclésiastique, les lettres et la théologie.

Le 29 juillet 1365, la même faveur se produisit pour Vienne, et l'Autriche eut, à son tour, l'Université qu'elle désirait.

Orvieto, dit Pompeo Pellini, lui doit également le rétablissement de son ancienne Université, qui avait péri par suite des guerres et des troubles politi-

ques. De Viterbe, de Montefiascone, Urbain alla plusieurs fois, pendant la belle saison, passer quelques jours dans cette ville, et s'informer des études.

Toutes les anciennes Universités ressentirent les effets de la protection d'Urbain V, celles surtout où les études étaient plus cultivées. Bologne et Paris obtinrent de lui tout ce qu'elles voulurent.

A Bologne il soutint l'immense collège qu'avait fondé Albornoze pour les pauvres de la région. Par une lettre secrète du 17 juin 1364, il ordonnait aux recteurs du *Studium* qu'il avait établi de bien recevoir vingt écoliers sans fortune. L'évêque de Tusculum et le cardinal Rainaldi sont chargés de choisir ces étudiants dans les États du Saint-Siège, et de les envoyer à ladite ville.

L'Université de Paris se flattait d'être « la fille très dévouée du Pape ». Dans une supplique du 23 novembre 1362, elle demande à Urbain V de défendre ses « maîtres et escoliers contre toute menace de prison, en donnant une caution de liberté ».

Le même jour, part pour Avignon un « rotulus », des maîtres en théologie, Nicolas Oresme, Guillaume de Saint-Remi, Ricard Piel, onze autres chanoines et des Frères-Prêcheurs et des Carmes, des Cisterciens, des Augustins et des Mineurs sollicitent des lettres de provision.

La Faculté de Droit envoie onze noms de docteurs et la Faculté de Médecine vingt-six...

Quant à la Faculté des Arts, qui était le fondement des autres, elle se divisait en quatre nations : gallicane, picarde, normande, anglicane. La gallicane se subdivisait en cinq provinces : Paris, Sens, Reims, Tours, Bourges. Pour la seule province de Paris il y avait vingt-six maîtres!

A la nation anglicane, on comptait des maîtres, prêtres ou laïques, originaires de Cologne, de Mayence, de Suède, d'Écosse, etc. Parmi les « escoliers » se trouvaient des jeunes gens venus de la Hongrie, de la Bohême, du Danemark, de la Norvège, de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Irlande.

Le « rotulus » de la seule nation anglicane nomme 55 « magistri ». Tous ces docteurs sollicitent la bénédiction du Pape, et, munis de leur brevet apostolique, commencent leurs cours.

Les documents que nous a révélés le R. P. Denifle dans son « *Chartularium Universitatis Parisiensis* » sont d'une abondance extraordinaire en ce qui touche Urbain V. Ils forment 116 pages, bourrées de faits intéressants. Les recteurs, les professeurs, les élèves, tous se disputent l'honneur de faire plaisir au savant Pape par leur ardeur au travail et leur amour de l'Église. Urbain V est assailli de suppliques des évêques ou des Ordres religieux qui veulent faire admettre des docteurs ou des étudiants à l'incomparable Université de Paris.

Quel monde de travailleurs, dans cette ville, à la fin du xiv^e siècle ! Vraiment on est émerveillé de cette vie intellectuelle inspirée par un roi et un Pape qui aimèrent beaucoup les lettres, et les favorisèrent de tout leur pouvoir. Le P. Denifle, qui nous a singulièrement instruit sur les études du moyen âge, cite un document daté d'Avignon le 2 mai 1366. Urbain V y enjoint aux cardinaux Jean de Saint-Marc et Gilles, du titre de Saint-Martin des Monts, de réformer les statuts de l'Université de Paris.

Aidés du conseil de plusieurs maîtres, comme Grimier, Boniface, Gérard de Vervins, les deux cardinaux rédigent des observances d'une grande con-

séquence. Les articles principaux visent les Facultés de Théologie et des Arts. Ils sont datés du 3 juin 1366.

En Théologie, le maître doit expliquer les textes et non pas dicter tout simplement une leçon. Les écoliers ont l'ordre d'apporter la Bible ou les Sentences, selon les discussions de la classe. On voulait ainsi éviter les questions étrangères de Logique, de Physique, d'Exégèse...

Il est prescrit aux étudiants de la Faculté des Arts d'être assis à terre et non sur des bancs, afin d'éloigner toute occasion d'orgueil. Tous sont tenus d'avoir l'habit académique. Ceux des Arts ont chape ou épitoge. Aux églises, à l'Université, aux sermons, en ville, les écoliers, quels qu'ils soient, ecclésiastiques ou laïques, sont extrêmement surveillés pour la décence des vêtements et la modestie.

Remarquons encore que la gratuité des examens était ordonnée avec une grande sévérité. « Ne rien donner, ne rien promettre aux examinateurs », dit fréquemment le texte pontifical.

L'Université de Paris fut attentive à observer ces statuts, et mérita des faveurs toujours plus grandes de la part d'un Pape aussi lettré qu'Urbain V.

De Montefiascone, de Rome, le Bienheureux ne cessa d'envoyer ses bénédictions et ses généreuses aumônes « aux maîtres et écoliers de la capitale de la France, source de lumières, mère des sciences, ardent foyer de la religion chrétienne ».

CHAPITRE VI

AFFECTION DU BIENHEUREUX POUR MONTPELLIER EXPLIQUÉE PAR SES ÉTUDES ET SON PROFESSORAT DANS CETTE VILLE. — SES FONDATIONS SCOLAIRES. — SA VENUE.

Un des lieux très agréables au cœur et à l'esprit d'Urbain V, c'est certainement la ville de Montpellier. Il prendra mille manières de l'affirmer, et la célébrera un jour comme « un riant jardin des sciences, où, depuis longtemps, ont fleuri les études et qui produit des hommes excellents ». Mais, dès les premiers jours de son élévation au souverain pontificat, il justifiait cette affection par trois motifs : son professorat de droit canonique, le principe des honneurs de sa carrière, le voisinage de son pays d'origine ¹.

Montpellier, en cette première moitié du xiv^e siècle où il l'habita, était une ville peuplée et prospère, éprise de religion, de liberté, appliquée au travail et à la science. Toutefois, malgré son importance, elle ne possédait pas de siège épiscopal : celui-ci était resté à Maguelone, distant de 15 kilomètres, centre d'origine antique et plein de souvenirs chrétiens, mais déchu à tel point qu'il ne gardait que sa cathédrale romane et la demeure de ses chanoines

1. Lecacheux, *Lettres secrètes et curiales*, p. 11, n^o 115.

réguliers. Au temporel, la ville relevait, en ses deux divisions territoriales, du roi de France et de celui de Majorque. En réalité, sa fière administration communale traitait plutôt avec eux de puissance à puissance. Ce qui faisait sa force, c'était la probité réputée de ses douze consuls, démocratiquement élus par toutes les classes; c'était la discipline de ses corporations, la variété de son industrie, la richesse de son commerce. Car, à l'abri de solides remparts, se pressait, telle une ruche bourdonnante, une population dense et active, qui comptait peu de nobles, beaucoup de gens de métier. C'étaient des drapiers d'écarlate, d'habiles orfèvres, et surtout des marchands hardis d'entreprise, dont les galères, par le port, tout voisin, de Lattes, aujourd'hui disparu, trafiquaient jusqu'au Levant.

Mais la vraie gloire de Montpellier lui venait de ses institutions scolaires. Jouissant depuis une trentaine d'années du privilège de *Studium generale*, elles remontaient, néanmoins, bien plus haut. Dès le milieu du XII^e siècle, était répandue au loin la renommée des écoles de médecine d'origine arabe et juive, maintenant groupées à l'ombre de l'église Saint-Matthieu. Peu après, exilé de Bologne, Placentin vint y fonder le premier enseignement du droit civil. Dans le but de préparer à ces deux sciences, des salles de grammaire s'ouvrirent partout. Enfin la magnifique efflorescence, au XIII^e siècle, des Ordres mendiants, tous représentés à Montpellier, y fit prospérer le droit canonique et la théologie.

Cet afflux nouveau de population débordant de l'enceinte, déjà agrandie, s'était fixé autour d'elle, dans les sept vastes faubourgs qui lui faisaient une gaie couronne de verdure, piquée de clochers et de

cloîtres. Bénédictins de Cluny et de Cîteaux, fils de saint Dominique et de saint François, Augustins et Carmes, Trinitaires et religieux de la Merci, réguliers et séculiers de tout habit, clercs et laïcs, cette foule bigarrée et ardente, accourue de tous pays, avait dû être divisée en nations : Bourguignons, Provençaux et Catalans. Quatre fois le jour, elle se hâtait, studieuse, vers la colline, au radieux et large horizon, qu'à l'écart du trafic et des industries locales, on avait dédiée à la jeune et savante vierge d'Espagne, Eulalie, la bien disante. Des auditoires ou écoles qui couvraient cette colline, occupée aujourd'hui par la promenade du Peyrou, ceux du revers septentrional étaient consacrés à la grammaire; environnant la tour Sainte-Eulalie, ceux de Droit s'étendaient sur les pentes méridionales. A l'ouest, la vaste église des Dominicains recevait toute l'Université aux jours des solennités religieuses. Rien ne manquait à la cité scolaire¹.

Très jeune adolescent, c'est là que Guillaume de Grimoard avait été envoyé pour y accomplir le cycle de ces études littéraires, qui, en a-t-il dit lui-même, « permettent d'acquérir plus abondamment les grâces spirituelles, et d'éclairer l'Église de Dieu des lumineux rayons de la science² ». Si Toulouse l'avait ensuite initié aux éléments du droit civil, c'est à Montpellier que, sa vocation fixée, il était retourné demander la connaissance parfaite du droit canonique. Bachelier en cette Faculté après six ans d'é-

1. L. Guiraud, *Les Fondations du pape Urbain V à Montpellier*, t. II, Introduction.

2. Bulle de fondation du collège Saint-Benoît, du 31 janvier 1368 (L. Guiraud, *Les Fondations du pape Urbain V à Montpellier*, t. II, p. 210).

tudes, il avait dû enseigner cinq autres années pour obtenir la licence et les honneurs du doctorat. L'acte notarié dressé à cette occasion ¹ et les statuts promulgués trois ans auparavant pour l'Université de Droit de Montpellier ², nous permettront de retracer avec quelques détails cette cérémonie.

C'était à la rentrée scolaire de 1342. La veille de la Toussaint, jour choisi pour l'examen privé, dès matines, avant l'ouverture des cours, tous les docteurs qui ont pu répondre à la convocation de leur doyen, pénètrent dans la vieille et sombre église Saint-Firmin, la paroisse de l'Université. A la chapelle de la Trinité les attend Guillaume de Grimoard, assisté de Paul de Deaux, son maître en décrets. Il n'aurait pu mieux le choisir : issu d'une famille noble de ce diocèse d'Uzès voisin du Gévaudan, moine bénédictin de Saint-Guilhem le Désert, Paul de Deaux, comme vicaire du cardinal Bertrand, son oncle, vient d'être le législateur effectif de l'Université de Droit, où il professe avec autorité. Sur la désignation du délégué de l'évêque de Maguelone, deux des docteurs présents se lèvent. Au hasard de l'ouverture du livre ils tirent la décrétale et le chapitre du décret qui vont fournir les points d'examen. Ensuite tous se retirent, car la préparation sera courte à l'aspirant.

L'heure de vêpres retrouve, en la chapelle de la Salle-l'Évêque, résidence urbaine du prélat, frère Guillaume de Grimoard et ses examinateurs en présence. Rien de plus impartial que le recrutement de ces derniers : tout docteur se trouvant, par son titre seul, invité à en être, partisans et adversaires

1. L. Guiraud, *Les Fondations*, etc., t. III, p. 1.

2. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, pp. 296 et suivantes.

peuvent venir interroger, discuter; amis et envieux ont droit de suffrage. Aujourd'hui le candidat a devant lui sept des plus fameux docteurs en décrets. Il se recueille, pose ses points, les développe et joute brillamment dans une discussion serrée. Puis il se retire avec son parrain, Paul de Deaux, pour les laisser délibérer. Mais, parce que, sur son mérite, l'unanimité absolue des votes s'est faite, il l'apprend presque aussitôt de la bouche du délégué épiscopal, dans les termes les plus flatteurs. Ses compatriotes, ses condisciples, ses amis sont là, l'entourent, le félicitent. L'épreuve sérieuse est terminée; l'examen public ne sera que « l'acte triomphal » et « le solennel début » réglés par le protocole.

Par tout le Studium, depuis neuf heures du matin, un millier d'étudiants sont répandus dans les auditoires. Tout à coup, du haut de la tour Sainte-Eulalie, la cloche, à pleines volées, détermine leur prompt exode. On se groupe, on s'ébranle. Sur les pas des deux moines, le licencié et son parrain, chaque docteur s'avance entre deux bacheliers ou écoliers. Revêtus de manteaux blancs, bruns ou écarlate, étroitement fermés, les professeurs viennent ensuite. Tout ce cortège, silencieux et grave, glisse à travers l'encombrement animé des étaux de marché, et pénètre dans le sanctuaire qui leur doit son nom de Notre-Dame des Tables. A une argumentation rapide le vote succède. Dès qu'il est proclamé, frère Guillaume prête serment à l'évêque en la personne de son délégué, reçoit de lui licence d'enseigner. Puis son parrain lui confère, sur sa demande, les insignes du doctorat : il le fait asseoir dans la chaire, lui tend le livre, lui impose le bonnet; il lui donne le baiser et la bénédiction. Aussitôt le nou-

veau docteur lit un décret, afin de montrer qu'il a droit d'enseigner partout : *ubique terrarum*. Enfin il se dirige vers l'autel, se prosterne pour la prière et termine par une oblation.

Professeur goûté au-dessus de tous les autres, Guillaume de Grimoard devint aussi le conseiller attiré des consuls de Montpellier. On possède encore les consultations juridiques qu'il signa avec quelques-uns de ses collègues, et l'une d'elles¹ n'a certainement pas été sans influence sur la vente de Montpellier au roi de France par Jacques III de Majorque.

Au temps de ces études et de ce professorat, il appartenait, on le sait, à l'ordre de Cluny. En religieux fidèle, il ne manquait pas d'en joindre la qualification à ses titres scientifiques. Il ne semble donc pas douteux que, dans la mesure où il pouvait désertter la colline Sainte-Eulalie, il n'ait souvent partagé la vie des religieux de Saint-Pierre de Clunezet, établis au XII^e siècle par Guillem VI sur les bords du Lez².

De tout cela le Pape se souvenait, lorsque, écoutant les délégués des Montpelliérains, il répondait par ses faveurs aux doléances des Universités de Médecine et de Droit, des consuls et des marchands. Car la ville n'était plus ce qu'il l'avait connue jadis. Trois mois d'une mortalité qui frappa souvent cinq cents personnes par jour, l'avaient irrémédiablement décimée en 1361. La fureur des routiers ou la nécessité de se défendre d'eux avaient amené la dévastation des faubourgs. Le collège des Cent-Moi-

1. D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier*, t. I, p. 131.

2. L. Guiraud, *Un monastère clunisien à Montpellier*.

nes, *Studium generale* de l'Ordre des Carmes, était rasé. Maîtres et écoliers désertaient les auditoires en ruines : l'Université de Droit ne comptait plus que deux cents écoliers, celle de Médecine une trentaine seulement¹. Les commerçants les plus riches étaient réduits à la pauvreté.

A chacun de ces maux Urbain V porta remède. Mais, surtout, il se préoccupa des écoles. Il commit la réforme de l'Université de Droit à un de ses anciens membres, le lozérien Raymond de Canillac. Afin de réparer l'injustice de certains professeurs locaux envers un étudiant provençal, il envoya un étranger, Gilles de Saint-Munio, prévôt de Lérida, lui confia une chaire de droit civil, le défendit contre la jalousie de ses confrères. De même, il accréditait à l'Université de Médecine le cardinal de Saint-Marc, comme médiateur dans le conflit entre les professeurs Jean Jaume et Jean de Tournemire. A la Faculté des Arts, qui se mourait, il fournit des maîtres éminents. Il se laissait solliciter pour l'érection officielle de la Faculté de Théologie. Il favorisa le recrutement des écoliers, en approuvant la fondation du collège Saint-Ruf par son frère, en assurant l'exécution de celui de Pézenas, en provoquant la reconstruction de celui des Carmes. Surtout il réalisa un ensemble de fondations personnelles², si considérable par ses résultats que ce Pape restera toujours le plus grand bienfaiteur de l'Université de Montpellier.

1. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, pp. 450 et 454.

2. Voir, pour tout ce qui se rapporte à ces fondations, les trois volumes que M^{lle} L. Guiraud y a consacrés à l'époque du sixième centenaire de l'Université de Montpellier : *Les Fondations du pape Urbain V à Montpellier*.

Rarement fut conçu dessein plus vaste, plus généreux et plus touchant.

Parant d'abord au plus pressé, il envoya à l'Université de Médecine, si déchue, quelques-uns de ses jeunes compatriotes avec, pour professeur, son propre médecin, le lozérien Raymond Salairon, qu'il remplaçait par le lodevois Jean Paul, rappelé de Pignerol. Afin que la rentrée scolaire de 1364 les trouvât au travail, il fit organiser à leur usage un des immeubles acquis pour fournir le sol du futur monastère, et qui fut dès lors appelé : la Maison du Pape. Car, dans son exacte connaissance de Montpellier, il avait choisi judicieusement cet emplacement. S'il avait d'abord songé d'instinct à mettre hors des murs l'établissement, qu'il dédierait à saint Benoît, il avait tôt renoncé à ce projet, à cause des dangers du temps. Dans un angle de l'enceinte urbaine, délaissé par le trafic, proche des écoles de Sainte-Eulalie et de celles de Saint-Matthieu, le quartier de Costefrège (côte froide), ne comprenait que des maisons petites et pauvres. Il parut au Pape et à son frère le mieux approprié pour leurs collèges respectifs de Saint-Benoît et de Saint-Ruf. Là furent achetés une soixantaine d'immeubles, jugés nécessaires à l'exécution des plans qu'élaborèrent Bernard de Manse, sacriste de Saint-Didier d'Avignon, et Bertrand Nogayrol, directeur des œuvres du Pape.

Les travaux furent inaugurés par l'église, Urbain V se proposant de la consacrer lui-même. Dès que le plan en fut visible sur le sol, on annonça la pose de la première pierre pour le 1^{er} octobre 1364, fête de saint Germain d'Auxerre, qui serait son second patron. Jean Gasc, abbé d'Aniane, ami

personnel du Pape, présida la cérémonie, et porta, à la procession ordonnée pour cette circonstance, le chef de saint Blaise, relique de Clunezet. Trois pierres commémoratives furent mises au futur édifice : au chevet du chœur par Jean Gasc, au nom d'Urbain V et à l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie et de saint Benoît; les autres, à l'honneur de saint Blaise et de saint Germain, par les consuls de Montpellier et par ses deux magistrats.

L'hiver fut employé à creuser le sol pour les fondations du cloître et des tours de la façade. Au printemps commença l'extraction des pierres aux carrières de Pignan, voisines et renommées. A l'aide d'ouvriers envoyés d'Avignon, et sous la vive impulsion d'Anglic de Grimoard, de Gaucelin de Deaux, trésorier du Pape, ou de professionnels comme l'architecte Henri Clusel et les peyriers Philippe Firmin, Guillaume Lambin, Simon Boce, dépêchés aussi d'Avignon, les travaux étaient poussés avec activité. Église, cloître, monastère sortaient de terre, s'élevaient, se couvraient de charpentes, recevaient leur décoration, conçue à Avignon, exécutée par les ouvriers des œuvres du Pape. A la fin de 1366, Simonet de Columba pouvait peindre les clefs de voûte de la nef et des chapelles; les fondeurs de cloches, Déodat Brusquet, de Rodez, Aymonet Floret, de Lausanne, commencer sur place leurs opérations. Les portails, dessinés, s'ébauchaient, et sur le principal on pouvait lire l'inscription, dont voici la traduction :

A cause de son amour pour la Religion chrétienne et pour l'Ordre de Saint-Benoît, Urbain V, Souverain Pontife, a construit et doté ce monastère et collège, afin qu'ils deviennent une pépinière pour les sciences,

l'an mil trois cent soixante-six du virginal enfantement.

Simultanément s'exécutaient sous les yeux du Pape les ouvrages les plus délicats : stalles et statues du chœur, en bois de noyer, dus à Étienne Bonnaud, son fustier attiré ; scènes de la vie de saint Benoît, au nombre de cinquante-six, peintes sur toile par Matteo di Giovanetto, de Viterbe ; rétable splendide et reliquaires ouvragés, auxquels travaillaient les orfèvres Giovanni Baroncelli, Marco Landi et Giovanni di Bartolo de Sienne, le peintre sur émail Jacques Rosset, dit de Verceil ; vêtements sacerdotaux et pontificaux, fournis par les frères Guillaume et Jean de Frézenques, brodeurs ; livres liturgiques, aux fines et vives enluminures, aux reliures précieuses : de pures merveilles d'art, pour lesquelles ce Pape, si modeste pour lui-même, prodiguait les ressources du trésor, puisque la splendeur du culte et le progrès des études se trouvaient en cause. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, préparer des réceptacles décents à ces ossements des saints titulaires, auxquels il avait tant de dévotion, et qu'en grand secret et honneur il envoyait chercher aux abbayes de Saint-Benoît-sur-Loire et de Saint-Germain d'Auxerre ?

Hâté par l'approche du départ pour Rome, le temps pressait maintenant. Et, parce que ce grand savant voulait voir aussi riche que l'édifice matériel sa « pépinière des sciences », au mois de novembre 1366, seize jeunes scolastiques bénédictins, presque tous gévaudanais, sous la conduite de l'excellent professeur en décrets, Savaric Chrétien, de Montmajour, et quelques religieux de Saint-Victor de Marseille, sous celle d'Étienne Solas, allèrent, par

ses ordres, rejoindre les étudiants en médecine dans cette Maison du Pape où, malgré la saison, les fêtes de Noël terminées, il devait venir les visiter.

Depuis deux ans, cette venue d'Urbain V à Montpellier était projetée, résolue, et combien désirée ! L'incessant va-et-vient, soit des consuls et des notables de la ville, soit des émissaires de la Cour pontificale, ne permettait pas seulement d'en régler les détails. Il ravivait les souvenirs, excitait les fiertés, mettait les cœurs en un émoi d'attente délicieuse. Grands et petits, maîtres et écoliers, amis et inconnus, tous s'entretenaient de ce Pape si saint, si savant et si bon, qui, à l'inverse des rois de la terre, connus surtout du peuple par leurs demandes de subsides, ne songeait qu'à répandre en bienfaits les richesses du trésor pontifical. Et, de toutes parts, en vue des préparatifs, c'était comme un renouveau de vie animée et joyeuse en cette pauvre ville tant éprouvée.

Une question importante fut celle du logement à offrir au Pontife et à sa nombreuse suite. Montpellier n'avait guère alors de monuments civils. Par bonheur, le premier Hôtel de Ville, exigü, chétif d'apparence, encombré, venait d'être remplacé par la spacieuse et belle maison achetée de la famille Bonami, et située derrière l'église Notre-Dame des Tables. Même on y avait aménagé une chapelle en 1363. Dès le 15 octobre 1366, les Consuls confièrent à un second chapelain le soin d'y célébrer une messe quotidienne, « pour le maintien et la conservation de notre seigneur le Pape Urbain V ». Dans cet oratoire, ainsi parfumé des prières du cœur, le Pontife pourrait satisfaire sa dévotion. N'avait-il pas, d'ailleurs, l'immédiat voisinage de ce sanctuaire,

enrichi par lui d'indulgences, où trônait, au sein d'une vénération sans pareille, cette vierge noire dite la *Magestat Antiqua*, aux miracles si notoires, qui guérissait les malades, calmait les tempêtes, répandait la fertilité¹.

L'Hôtel de Ville, récrépi à neuf, fut, avec des tentures, livré aux ouvriers du Pape, qui le décorèrent à ses frais. Les abords furent dégagés par l'enlèvement momentané des étaux les plus encombrants. On supprima tout impôt sur les montures des étrangers. Un dais tout neuf et très beau fût commandé. Enfin on régla l'ordre du cortège. Mais il fallut déroger aux préséances, afin de placer en bon rang les chers ouvriers de la construction, très fiers de leur rôle, et leur prescrire, la veille encore, de ne point rompre les rangs pour se précipiter plus tôt à la rencontre du Pape.

Le samedi 9 janvier 1367 arriva enfin. Dès l'aube, figurants au cortège ou curieux du spectacle se hâtent de partout. A ceux qui doivent aller au-devant du Pontife jusqu'au village de Castelnau, c'est-à-dire à l'élément laïque, rendez-vous a été assigné au faubourg de Villefranche peu bâti et voisin de la route d'arrivée. Le cortège se forme, très long, car il comprend les corporations et les magistrats, soit politiques, soit judiciaires, et occupe la majeure partie du trajet. Bientôt de rang en rang un cri joyeux vibre : Le seigneur Pape!...

Au pont de Castelnau, Urbain V et les Montpelliérains prennent contact. Le voyageur auguste a reconnu le recteur de la Part-Antique, Philippe de Lantilla, un vieil ami. Le cœur a aussitôt parlé plus

1. L. Guiraud, *Histoire du culte et des miracles de Notre-Dame des Tables*.

haut que tout cérémonial. Il le relève et le serre dans ses bras. Le magistrat fait sa harangue, il dit les sentiments du peuple, les siens propres, et la marche reprend.

Parvenu au monastère des Augustins, limite des faubourgs, Urbain V met pied à terre, revêt les ornements pontificaux. L'entrée solennelle va commencer. Par la rue droite du faubourg Saint-Gilles, le cortège se dirige vers la porte de ville de ce nom, où l'attend tout le clergé : Pierre de la Jugie, archevêque de Narbonne, et métropolitain du siège de Maguelone, vacant depuis trente mois ; les prélats de la province ; les nombreux prieurs et chapelains des églises urbaines et faubouriennes, les délégués des Ordres religieux ; les moines et les scolastiques de Saint-Benoît, chargés des présents du Pape pour son monastère, récemment arrivés. A la porte même se tient le duc d'Anjou, frère et lieutenant du roi Charles V. En apercevant le Pontife, il met pied à terre, prend par la bride le cheval du Pape pour l'escorter ainsi jusqu'à l'Hôtel de Ville. Jamais à Montpellier on ne vit une pareille procession.

Deux larges étendards aux armes d'Urbain V et de la ville ouvrent la marche avec les ménétriers du Pape et ceux du Consulat. La sonnerie de toutes les cloches, faisant au bourdon grave de Notre-Dame de multiples échos, s'unit à leurs fanfares et aux décharges de l'artillerie municipale. Les acclamations populaires y répondent.

Un second étendard de la ville annonce les corporations ou métiers. Réparties en sept classes, dites échelles, des jours de la semaine qui les appellent à la garde des portes, avec, pour chacun de ces jours, un pennon de couleur différente, ces corpo-

rations sont au nombre de soixante-dix-huit. Leurs consuls en chaperon, et leurs délégués se groupent sous des bannières spéciales, à l'image du patron. Et c'est, à la bise d'hiver, comme un vol de colombes diaprées tournoyant au-dessus des éclatants costumes. Ainsi, entre autres, passent les avocats avec saint Yves, récemment canonisé, les bouchers de Saint-Paul, les chirurgiens de Saint-Côme, les charpentiers de Saint-Jacques. Maçons, pellissiers et ouvriers en soie ont tous l'image de Notre-Dame, mais variée d'attitude, les verriers celle de saint Luc, les laboureurs celle de saint Georges. Saint André guide les marchands d'épices, saint Éloi les orfèvres, sainte Catherine les canabassiers. Enfin les commerçants en grains se rangent sous l'étendard de saint Jean-Baptiste et les drapiers sous celui de la Croix. Suivent à cheval les sept élus des échelles, appelés ouvriers de la Commune-Clôture, dont la bannière représente le mont abrupt et fortifié que fut Montpellier à l'origine. Les quatre consuls de mer, juges des différends et défenseurs des intérêts commerciaux, ferment le défilé de la population laborieuse.

Maintenant ce sont les curiaux du roi de France et ceux du roi de Navarre, seigneur momentané de la ville ; c'est l'Université, le clergé, enfin la suite pontificale. On se nomme les douze cardinaux : Orsini, de Beaufort, de Théroüanne, de Saint-Martial, de Pampelune, de Saragosse, de Vabres, de Limoges, de Carcassonne, Gui de Boulogne, doyen du Sacré-Colège, surtout ces bienfaiteurs de Montpellier : Anglic de Grimoard et Raymond de Canillac, le récent fondateur du collège de la Trinité de Maguelone.

Sous le dais en drap d'or fin, œuvre de Paul de Pise, décoré de clochettes et d'écussons en argent

doré, voici le Pape, objet de tant d'honneurs et de vénération. Huit des consuls tenant les bâtons d'argent du pavillon, les quatre autres entourant sa monture, conduite par le duc d'Anjou, le Pontife avance, en bénissant, le long des rues du Pilier Saint-Gilles et de l'Aiguillerie. Parvenu à son logis, avant d'y entrer, il pénètre à Notre-Dame des Tables, et s'agenouille devant l'autel où, autrefois, plein d'émotion, il avait reçu le doctorat. Son action de grâces achevée, il accorda sept ans et sept quarantaines d'indulgences à tout visiteur de ce sanctuaire, ce jour-là et les huit qui le suivraient.

CHAPITRE VII

SÉJOUR DU BIENHEUREUX A MONTPELLIER. — ACHÈVEMENT ET ORGANISATION DE SES COLLÈGES.

Urbain V ne perdait pas un instant de vue le véritable but de son voyage. Ce qui le conduisait à Montpellier, c'étaient les souvenirs du cœur, le désir du bien à réaliser. Il avait hâte de vérifier, de son regard perspicace, l'exactitude des rapports qu'on lui avait faits, de constater les résultats déjà obtenus. Il avait soif de voir chez lui, de près, ses chers moines et ses chers étudiants, ses fils de Saint-Victor ou ses jeunes compatriotes. Donc, l'après-midi même de son jour d'arrivée, sans autre repos, car la nuit tombe vite en cette saison, il reprit les ornements pontificaux, et, accompagné par les consuls avec le cérémonial de la matinée, il se rendit à Saint-Benoît.

Soit sur les chantiers, soit à la Maison du Pape, il est aisé de se figurer de quelles ovations il fut l'objet. Le peintre Jacques de Verceil lui offrit deux plateaux et une coupe à épices, de cuir peint, et il reçut une bonne gratification. Le Pape, au surplus, avait pris ses précautions : une somme de 3.000 florins, emportée par son trésorier, avait été échangée à Montpellier en monnaie courante. Les ouvriers, dont

l'activité redoublée fut récompensée par un salaire supérieur, certains vendeurs des immeubles de Coste-Frège, qui se virent spontanément compter un supplément de prix, en surent quelque chose. Aussi quelle ardeur, quel zèle extrême, tant à Montpellier qu'à Avignon; afin d'être prêts au jour fixé pour la consécration de l'autel majeur.

Quelques cérémonies occupèrent l'attente. Le dimanche 30 janvier, on porta processionnellement au monastère les présents du Pape. Le peuple ne se lassait point de les admirer. Lequel préférer? Cette lourde statue de la Vierge-Mère, assise sur un trône accosté d'anges avec des reliques, et dont tant de pierreries relevaient l'argent doré? Ces chefs de saint Benoît, de saint Germain, au capuce, à la mitre ruisselants des gemmes les plus diverses, les plus coûteuses? Les riches pièces de la chapelle pontificale? Les reliquaires et coffrets de tout genre? Les missels, les évangélistes, les collectaires, les psautiers aux lettrines ornées, aux belles reliures? Les instruments de musique sacrée?

Le 2 février ce fut la fête de l'Université. Le Pontife revit la colline Sainte-Eulalie et l'église des Frères Prêcheurs, parée aux frais de la Chambre apostolique. La touchante cérémonie! Ce fut le cardinal Anglic qui bénit les cierges de la Chandeleur, mais le Pape voulut les distribuer. Ensuite il officia pontificalement, entouré des cardinaux et des évêques.

L'annonce de la cérémonie du 7 février s'était partout répandue. De vingt lieues à la ronde, tous accoururent, confiants. Malheureusement un violent orage éclata la nuit même, et le redoublement de la pluie retint jusqu'au mardi soir les étrangers. Plus

malheureusement encore, pour le retard des préparatifs, on dut renvoyer la consécration. Afin de ne pas exposer de nouveau ses amis de Languedoc à une telle déception, Urbain V, le dimanche suivant, 14 février, passa outre à sa contrariété de ne point voir l'église aussi décorée qu'il l'eût voulu. Des tentures d'occasion, par exemple, remplacèrent les tableaux, encore inachevés, de Giovanetto de Viterbe.

Tant d'ornements compensaient, d'ailleurs, celui-là ! Car, après la cérémonie, quand tous les autels, au nombre de quinze, eurent reçu leur mobilier liturgique, ils apparurent dans la splendeur de leurs rétables d'orfèvrerie ou de tissu, soit peint, soit brodé, de leurs statues, de leurs reliquaires. L'autel majeur surtout fixait l'admiration par son rétable de vermeil, à caissons d'émail peint et rehaussé d'or et d'argent. On y voyait la figure de saint Benoît et différentes scènes de sa vie, ainsi que des fleurs, des branchages, entourant l'écusson d'Urbain V.

La chapelle dont le Pape se servit pour la messe solennelle de ce jour et qu'il donna à son monastère, était une merveille de prix et de travail. La valeur de la seule chasuble devint proverbiale dans la région, où l'on dit encore d'un prodigue qu'il la « mangerait ». Elle était d'un drap d'or à gros grain, semé de petites perles. On y avait brodé en relief des gerbes de blé à tige d'argent, à épis d'or, à grains de perles. Un cordon de plus grosses perles courait le long des orfrois, que séparaient des pierres précieuses. Cette profusion de bijoux la rendait si pesante qu'il fallait la soutenir, pour permettre au célébrant de la revêtir et s'y mouvoir. La mitre, lamée d'argent, était relevée de perles et de six gros saphirs. La crosse, de même métal, offrait l'image de

la Vierge assise. Quant au calice, œuvre de Barocelli, il était fort lourd, et d'or pur enrichi de perles.

Le dimanche suivant, le Pape fit sacrer à Saint-Benoît, par Raymond de Canillac, quelques prélats, parmi lesquels Bernard de Châteauneuf, son parent. Lui-même, durant son séjour, administra les sacrements de confirmation et d'ordre.

Les douceurs de l'amitié alternaient avec ces cérémonies religieuses¹. A Montpellier, Urbain V retrouvait des amis d'études. Il revoyait aussi des amis de cœur, ces bourgeois, ces marchands auxquels il prêtait son crédit auprès des consuls ou du roi de France : Pierre Pélegrin, Guillaume Causit, Raymond et Bernard Franc.

Mais la famille qu'il honora le plus, est celle où il choisit une compagne à son neveu, l'unique héritier mâle des Grimoard à ce moment. Il s'appelait Raymond de Montaut, fils de Guillaume, damoiseau du diocèse d'Uzès, et de Delphine de Grimoard, la sœur du Pape. Sur ce jeune homme, grandi sous les yeux et la direction du Bienheureux, toutes les espérances se concentraient. A quelle haute alliance il aurait pu prétendre ! Mais Jacqueline Jovérié, issue d'un simple marchand de Montpellier, parut au fils de la pieuse Amphélise de Montferrand la plus digne de perpétuer la race des Grimoard, dont Raymond de Montaut était appelé à relever le nom et les armes. Cette union fut certainement conclue, sinon célébrée, pendant le séjour à Montpellier, car la transmission du patrimoine à Raymond eut lieu au

1. *Le Petit Thalamus de Montpellier* renferme, dans sa chronique romane, un récit détaillé du séjour à Montpellier, du départ et du voyage du Pape.

mois d'avril, et la jeune femme, avec son mari et sa mère, suivit le Pape en Italie.

Mars venait de commencer. L'air, en s'attiédissant, annonçait le printemps proche, et, avec lui, le retour à Avignon pour les derniers préparatifs. Désirant contenter l'amour croissant des Montpelliérains, le Bienheureux, qui se montrait quotidiennement à la galerie de l'Hôtel de Ville, doubla cette faveur, et la tripla même le dernier jour. Le testament de sa sollicitude pour ses œuvres scolaires fut la nomination, comme évêque de Maguelone, de Gaucelin de Deaux, son trésorier fidèle et dévoué. Trois jours après, le 8 mars, le Pape quittait la ville au milieu des bénédictions et des larmes. Il eut pour escorte presque toute la population : qui à pied, qui à cheval, près ou loin, selon les moyens et les forces, mais la plupart des notables jusqu'à Avignon¹, car chacun voulait lui marquer ses regrets et sa vénération.

De ce départ, grâce à sa prévoyance, ses collègues ne souffrirent point.

Avec intérêt le Bienheureux suivit les phases de la bâtisse : construction des tours et pose des cloches ; sculpture du portail par Jean Le Court ; exécution des verrières par Jean Coupiac ; charpente et couverture du monastère ; aménagement de l'infirmerie et acquisition, tout près de là, d'un jardin pour la récréation des religieux ; achat du mobilier. Enfin il apprit que, le 20 avril 1368, moines claustraux et étudiants s'étaient transférés de la Maison du Pape au

1. Et acompanhet lo cays tot lo poble alcus a caval alcus a pe entro la cros dels Baucels e plus, e d'aqui otra lo acompanheron a caval alcus senhors cossols vielhs e novels et mots autres bos homes de Montpellier entro Avinhon. *Petit Thalamus de Montpellier*, p. 375.

monastère, érigé officiellement le 31 janvier précédent.

De même il suivait et confirmait aussitôt les acquisitions faites par Gaucelin de Deaux ou ses enquêtes, en vue de la dotation. Châteaux, prairies, moulins, censes et usages furent ainsi constitués comme un bien-fonds, auquel se joignirent ceux des nombreux prieurés régionaux, unis au monastère. Car, si le Pape ordonnait une recherche exacte des recettes et des dépenses, en exigeait même une minutieuse justification, ce n'était point par avarice, mais avec des vues très supérieures de vertu consommée et d'exquise justice. D'ailleurs, laissons-le s'en expliquer lui-même :

« Bien que, écrivait-il à Gaucelin de Deaux, dans les lettres apostoliques données sur le nombre des claustraux et des étudiants du prieuré Saint-Benoît de Montpellier, nous ayons fait un certain règlement pour ce temps-ci, il n'en est pas moins dans notre intention d'augmenter ce nombre, selon les exigences et l'accroissement des biens. C'est pourquoi faites-en diligemment la recherche et pesez avec soin les dépenses et les charges, afin de proportionner aux ressources le nombre des religieux.

« Je veux bien accorder à ceux-ci une nourriture suffisante, mais non pas propre à favoriser l'embonpoint des corps ou l'appétit exagéré, car on trouve très peu de dignes clercs parmi ceux qui en usent ainsi. L'esprit et l'intelligence sont par là rendus grossiers, le sens s'obscurcit, et même ils deviennent incapables de s'appliquer aux choses de Dieu. Mais la sobriété est fort utile à l'âme et au corps, elle sert pour acquérir la science. Touchant les aliments, je n'interdis pas le vin; pourtant les réguliers surtout doivent s'abstenir d'en boire immo-

dérément, à cause des nombreux désordres qui en suivent l'abus. Soyez pour ces moines un bon médecin corporel et spirituel, de telle sorte qu'ils ne soient pas accablés par la maladie et que, néanmoins, ils conservent une intelligence élevée et ouverte à l'étude ».

Et, revenant, après d'autres instructions, à son désir : « J'aimerais de pouvoir connaître le nombre de religieux qui répondrait aux revenus actuels, car je ne dis point qu'un jour, si je vis, je n'accroisse les ressources de la maison et je n'augmente le nombre de ses membres ».

De fait, Urbain V commença de réaliser ce désir, en créant quatre places d'étudiants ès arts. Mais, parce qu'il voulait aussi employer utilement ses bienfaits, il apprit avec chagrin la rébellion de trois scolastiques, au carnaval de 1369.

Une enquête ayant établi les responsabilités, le Pape n'hésita point. « N'épargnez pas, écrivit-il, les écoliers grossiers et désobéissants, afin qu'ils ne tiennent point inutilement occupées les places qu'on pourrait donner à d'autres, dociles, avec l'espoir d'en recueillir plus de profit ». Gaucelin ordonna donc le renvoi définitif de cinq étudiants, et en transféra quelques-uns à Avignon.

De nouveaux sujets furent appelés à Montpellier. Pour faire un choix judicieux, l'évêque de Maguelone manda à Avignon Jean Bonnafoux, directeur de Saint-Germain de Calberte, et trente et un de ses écoliers. Il les examina et en admit vingt et un, dont trois partirent aussitôt. Des dix autres, certains retournèrent à Saint-Germain de Calberte, et quelques nullités furent rendues à leurs familles. Au groupe entier le voyage fut payé.

Ces écoliers en grammaire n'étaient pas tous destinés à Saint-Benoît. Au quartier médical de Saint-Mathieu, Urbain V avait fait acquérir une maison. Là, par bulle du 13 juillet 1369, il créa le Collège des Douze Médecins, en faveur d'un égal nombre de Gévaudanais, et le dota richement. Le *Studium* de Calberte lui servit spécialement de pépinière, et, pour compléter son enseignement élémentaire, deux maîtres ès arts : Jean Culland du Chêne et Marcel de Jugan, vinrent de Cambrai et de Cologne à Montpellier, sur l'ordre et aux frais du Pape, qui les rétribua avec largesse. Comme à Saint-Benoît, une bibliothèque, également publique, fut montée avec des livres achetés spécialement et d'autres tirés de la Librairie d'Avignon. Mais la mort empêcha l'auguste fondateur de donner à son collège médical ses statuts définitifs.

L'œuvre d'Urbain V a procuré d'incessants bienfaits à l'abbaye de Saint-Victor, au Gévaudan et à Montpellier. Même, toute ruinée qu'elle a été par les vicissitudes des temps, il en subsiste quelques résultats appréciables, Montpellier lui devant sa cathédrale et les locaux de sa Faculté de médecine.

La première, en effet, est l'ancienne collégiale Saint-Benoît, modifiée au ^{xix}^e siècle par la construction d'un vaste chœur. Des quatre tours placées aux angles de la nef, celle du sud-est a été, en 1875, restaurée à l'instar des autres. Toutes sont couronnées de pyramidions quadrangulaires à bossages et panache. Une voûte à pendentifs, soutenue par deux énormes piliers à sommet conique, fait porche devant le portail principal dont la décoration a été détruite au ^{xvi}^e siècle.

L'érection, en 1536, de cette église en cathédrale a réalisé le projet prêté à Urbain V par un de ses biographes contemporains, mais elle a ruiné l'essence même de sa fondation. Par malheur, subissant une influence générale de corruption, on n'y avait point gardé l'esprit du Bienheureux. Ses prescriptions formelles de stricte clôture ¹ n'avaient pas été observées. L'achat d'un auditoire à la colline Sainte-Eulalie introduisit la dissipation chez les étudiants, et, par eux, chez les claustraux. La ferveur et le goût de l'étude s'étaient altérés. Quelques bons religieux voulaient la réforme, le parti de la sécularisation l'emporta. Ce fut un double malheur. En unissant le personnel taré et les riches revenus de Saint-Benoît à ceux du Chapitre cathédral de Maguelone, aussi relâché, on préparera une proie au protestantisme. En attendant, le Collège fut supprimé. Du moins l'édifice, construit pour être une « pépinière des sciences », a été ramené à cette destination par son affectation à la Faculté de médecine, au début du xix^e siècle.

Le sort du Collège des Douze Médecins n'a pas été très différent. Après avoir fourni au Gévaudan des praticiens éclairés, à l'Université de Montpellier d'éminents professeurs, même des médecins aux rois de France, il a subi, lors des guerres de religion, la décadence, ensuite l'usurpation.

Tant il est vrai que les intentions et les œuvres les meilleures, comme celles d'Urbain V à Montpellier, n'ont de durée et de perpétuité véritable que devant Dieu.

1. « Sit vobis cura quod nullo modo nec infra villam nec extra exeant claustrum » (Lettre à Gaucelin de Deaux).

CHAPITRE VIII

LA BIBLIOTHÈQUE D'URBAIN V.

Un lettré, un artiste comme Urbain V, qui avait donné une si vive impulsion aux études; un docteur en droit canon, au courant de toutes les matières de théologie et de discipline catholiques; un Pape qui élevait à ses frais, chaque année, plus de quatorze cents étudiants¹ répandus en diverses villes; un bienfaiteur qui dotait les Universités et les collèges, devait avoir une bibliothèque remarquable.

Pour satisfaire notre curiosité sur ce point, nous avons les inventaires précis que la libérale organisation de Léon XIII aux Archives vaticanes a permis de consulter et de mettre au jour².

Les fonds de librairie de Clément V, les achats et copies effectués pour le compte de Jean XXII, de Benoît XII, l'accroissement des volumes acquis par Clément VI et Innocent VI, forment, à l'époque d'Urbain V, la plus belle collection du monde.

1. *Urbanus V tam in artibus et medicina quam juribus canonico et civili, tenuit et tenebat, in diversis locis et Studiis, ultra mille et quadragentos studentes suis sumptibus et expensis.* Bibl. Vatic., Ms. n° 4026.

2. *La librairie des Papes d'Avignon*, par Maurice Faucon. — Ehrle, *Historia Bibliothecæ Romanorum Pontificum.*

La bibliothèque du Palais pontifical mise en parallèle avec la bibliothèque de nos rois de France impose une remarque. C'est que l'inventaire dressé au Louvre par Gilles Mallet en 1373 est beaucoup moins important que le récolement enregistré à Avignon en 1369 par Jean Surrel.

Certes, à Paris, Charles V avait une magnifique librairie; mais celle du Pape la dépassait sous beaucoup de rapports.

Ces beaux livres de messe à lettres d'or; ces évangéliaires et épistolaires transcrits par des maîtres copistes, historiés par des artistes comme André de Beauvais, Simone de Martino, Jacques Meier de Bruges; ces traités scholastiques; toutes ces œuvres à influences laïques ou cléricales forment un trésor unique de manuscrits les plus divers.

Le catalogue de 1369, dressé par ordre du Pape, renferme en tout 2102 indications. Il ne témoigne d'aucun effort de classement, et sa distribution ne brillait pas d'un ordre supérieur aux autres bibliothèques du moyen âge.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le catalogue d'Urbain V pour se convaincre qu'on s'y préoccupe surtout de désigner exactement chaque livre. Il y en avait dans neuf pièces distinctes. Les livres 1 à 53 étaient à la chapelle où célébrait d'ordinaire le cardinal Anglic de Grimoard, frère du Pape; et les livres 54 à 1032 à un garde-meuble, près de cette chapelle.

Le choix des livres et un certain arrangement font présumer que la bibliothèque ordinaire du Pape se trouvait dans ces deux endroits. C'étaient des Bibles avec ou sans gloses, des postilles sur Jérémie, sur saint Jean, sur l'Ancien et le Nouveau Testament,

des traités d'Albert le Grand, une vie de sainte Élisabeth, un précieux manuscrit de Cicéron¹.

Dans le garde-meuble ou « *capseria* », les ouvrages sont distingués par nom d'auteur en commençant par saint Augustin et saint Grégoire. Le premier a quatre-vingt-cinq volumes et le second vingt-trois. Ils ont des couvertures jaunes, blanches, rouges, vertes, noires.....

Les livres de saint Jérôme sont au nombre de vingt, et ceux de saint Ambroise de douze.

Cassiodore et saint Jean Chrysostome; Raban Maur et Hugues de Saint-Victor; Isidore de Séville et Richard vont des numéros 197 à 236.

Une place prépondérante est faite à saint Thomas d'Aquin. Sa *Summa*, ses écrits de Métaphysique et de Physique, ses *Questions* et ses *Tables* réunissent quatre-vingt-six volumes bien reliés, bien soignés.

Entre Bède, saint Bernard et Joachim de Flore l'on a placé dix volumes de Sénèque. La légende de sa conversion au christianisme le fait ranger parmi les docteurs de l'Église.

Avec la rubrique « *Livres de divers docteurs* », le désordre commence. Origène débute au numéro 366 par les « Explications des Épîtres aux Romains, de l'Ancien Testament, de l'Apocalypse, etc. ». Après lui, il y a plus de six cents ouvrages aux matières les plus disparates, aux auteurs les plus variés. Toutes les époques, tous les pays, toutes les branches de sciences sont représentés, dans un entremêlement, dans une confusion qui sépare souvent par des centaines de numéros les divers tomes du même tra-

1. *Libri Tulli multi, qui raro inveniuntur, in uno magno volumine.*

vail. La lecture du catalogue nous montre une accumulation de titres et d'auteurs vraiment surprenante. Les sermons des Pères coudoient les œuvres d'Aristote; les ascètes, les saints reposent avec les astrologues et les docteurs en médecine; les chroniques et les martyrologes fusionnent avec les encyclopédies et les Catholicons.

Il y a un réel intérêt à noter, au milieu de ce chaos de noms, les manuscrits de Tite-Live, de Pline, de Valère Maxime, de Josèphe, de Suétone, de Boèce, d'Alcuin.

Tous les ouvrages d'histoire, de légendes, de sermons, de traités dogmatiques, de concordance biblique, de philosophie, de découvertes sont empilés avec une abondance insoupçonnée. Les livres de droit ont beaucoup d'attrait pour le Bienheureux Urbain V. Nous en trouvons cinquante et un dans la « *capseria* », mais il y en a un plus grand nombre dans la chapelle de Saint-Michel. C'est d'abord le droit canon, représenté par le Décret et les Décrétales, le Sextus, les Clémentines, les Extravagantes et les commentaires des canonistes; c'est, ensuite, le droit romain : Digeste, Code, Infortiat, etc...

Le cabinet de travail du Camérier et la pièce de la tour du Trésorier, qui se trouvent sur la chambre du Pape, sont pleins de livres de toutes sortes. Les sujets de droit continuent, mais il y a, copieusement semés, les bréviaires, les vies de saints, les questions de polémique, d'administration, du contentieux, d'histoire, de théologie, de rubriques.....

Dans la chambre secrète du Trésorier, dans un coffret, dans une caisse de sapin de l'appartement de Pons de Cadar, dans la chambre de l'étage inférieur de la chapelle de Saint-Michel, on remarque

les compléments de la bibliothèque, des œuvres à lettres d'or, à fermoirs d'argent, des formulaires et rituels précieux.....

Enfin la salle où étudiait Urbain V et où il se revêtait des ornements pour entrer au consistoire, renfermait les cinquante et un derniers volumes, dont les fameux « registes ».

Tous ces livres sont inventoriés par le titre et le nom de l'auteur, par les premiers mots de la seconde colonne du premier feuillet et les derniers mots de la seconde colonne du pénultième. Ces éléments, joints à la description de la reliure, la couleur du parchemin, le métal des fermoirs, servent à les faire reconnaître en toute certitude. Quelquefois, quand il s'agit de livres français ou romans n'ayant pas de titre particulier, on rappelle les premiers mots de l'ouvrage. Si le manuscrit est hébreu ou grec, s'il est en papier par exception, on a soin de le spécifier, de même lorsqu'il est écrit en lettres cursives.

Les registres d'archives, catalogués, sont désignés par le nom du Pape dont ils contiennent les lettres, par leur dimension, par leur rédaction sur papier ou sur parchemin.

Analysée au point de vue de l'histoire littéraire, cette curieuse liste de volumes montre bien que la langue latine était le verbe usuel de l'école et la nourriture commune de l'esprit. Rares et petits sont les livres en roman ou en français.

Les principaux historiens de Rome entraient dans la composition de cette librairie papale. Tite-Live y jouissait d'une faveur marquée, soit à cause de sa pénétration sympathique de l'âme humaine, soit à cause de ses récits sur l'origine de la ville où s'était établie

l'Église. Nicolas Trivet, qui le commenta, reçut des récompenses, et le moine bénédictin Pierre Bersuire, son premier traducteur, fut aussi très honoré. On prêtait à Rienzi, durant sa captivité sur les bords du Rhône, Tite-Live pour le distraire, en même temps que la Bible pour l'édifier.

La *Rhetorica* de Cicéron, ses *Epistolæ*, voilà pour l'éloquence et la philosophie.

Pline avec son Histoire naturelle et saint Jérôme avec ses commentaires sur Sénèque, et Végèce et Macrobe et Aristote, tels sont les maîtres des sciences et de l'érudition.

En fait de curiosités géographiques et de descriptions de voyages, on attachait le plus grand prix aux régions de l'Orient et surtout de la Judée, de la Galilée, de l'Égypte. A travers ce monde inconnu, les Franciscains avaient fait de profondes trouées de lumière et les Papes ne cessaient de penser aux croisades. Aussi les livres destinés à réchauffer le zèle des foules et à les entraîner vers la Terre Sainte étaient-ils très répandus. On les copiait et traduisait en toutes langues. Ils s'appelaient « la Convocation au Passage », « la Prédication de la Croix », « Voyage en Orient », « la Terre Sainte », « La Récupération, etc... ».

La Papauté d'Avignon avait beaucoup de livres ayant trait au passage en Orient; mais d'autres questions très passionnantes étaient aussi à l'ordre du jour. Sur la doctrine des spirituels, des fratricelles et de tous les moines révoltés contre l'organisation actuelle de l'Église, la bibliothèque d'Urbain V possédait les armes intellectuelles les plus tranchantes. Les répliques aux subtilités d'Eckard, de Marsile de Padoue, de Joachim de Flore, etc. sont traitées par

des ouvrages spéciaux, écrits sous l'inspiration du Saint-Siège pour défendre ses traditions.

Le sujet des cent vingt livres hébreux et des six livres grecs n'est pas indiqué : celui des livres français l'est très incomplètement.

Ce qui demeure très précis et très net, c'est le caractère déterminatif de la bibliothèque d'Urbain V. Elle est avant tout une bibliothèque utile à la sanctification des âmes, à l'instruction des esprits, à la sauvegarde des droits et des biens temporels. Voilà pourquoi nous n'y voyons pas figurer chansons de gestes, romans, nouvelles sans gravité, poèmes de fiction, déclamations suspectes, littérature légère, qui couraient les rues de Paris ou d'Avignon, mais des œuvres de réconfort philosophique et théologique.

Urbain V était un ascète et ne retroussait pas sa robe de moine pour courir les boutiques et en rapporter ce qui sortait de l'inspiration populaire : mystères, fabliaux, ballades. Il n'a rien voulu acquérir de ce qui se chantait dans les parloirs ou sur les promenades. La gravité de sa fonction et de sa personne se reflète dans ses livres. Roi, théologien, jurisconsulte, ayant à maintenir une foi séculaire et une politique traditionnelle, il s'entourne de toutes les armes nécessaires aux préoccupations du présent et de l'avenir. Ayant professé le droit, Urbain V avait une prédilection pour les livres et commentaires juridiques. Sous cet aspect sa bibliothèque offre une valeur et un intérêt particuliers. Il est évident que rien des « Sommes » et « Nouvelles » des juristes ne manquait à la collection.

La scolastique ne séparait pas la philosophie de la théologie, et les docteurs qui l'enseignaient fondaient

ensemble ces deux sciences, dont les éléments se prêtaient un mutuel secours. A la suite d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, la bibliothèque d'Avignon comptait la totalité des écrits de ce genre.

En résumé, Urbain V, ainsi qu'il convenait à son tempérament et à ses goûts, avait une bibliothèque éminemment ecclésiastique. Tout y prêche l'ordre, l'édification, la science de la religion, la vertu. Ce qui est utile en fait de connaissances humaines, il n'omet pas de se le procurer. Des traités de grammaire, d'orthographe, de pédagogie, le « *liber Chirurgiæ* », le « *De luna* », le « *De Ambitu terræ* » ; des formulaires d'hygiène : tout cela se trouve au Palais pontifical. Les œuvres qui n'ont pas d'application immédiate, spirituelle ou matérielle, voilà ce qui est à peu près absent, au xiv^e siècle, de la librairie d'Avignon.

Ce Pape fut donc un zélé conservateur de la littérature latine, marcha à l'avant-garde des sciences, et sa bibliothèque prouve, comme tout le reste de ses actes, qu'il fut un puissant excitateur des études sérieuses.

CHAPITRE IX

ŒUVRES DU BIENHEUREUX A AVIGNON. — REMPARTS,
PALAIS, ARCHITECTES, ARTISTES, DÉCORATION.

M. C. Enlart, conservateur du Musée du Trocadéro, qui connaît à fond l'architecture religieuse, civile et militaire, considère « le Palais des Papes à Avignon comme un des plus beaux édifices du monde ». Où trouver, en effet, un monument qui, par sa situation, ses souvenirs historiques, ses proportions grandioses, puisse être comparé à celui-là?

L'Italie, la France, l'Allemagne ont des châteaux merveilleux, mais pas un aussi original, aussi artistique, aussi fortifié. Qu'on l'envisage du chemin de fer, des routes blanches de la campagne, ou des hauteurs pittoresques de Villeneuve, son apparition est subitement impressionnante. Plus on approche, plus le colossal bâtiment vous saisit, et c'est avec une émotion intense qu'on l'admire en face de son portail et surtout au pied de la Tour des Anges, de la Garde-Robe, de Saint-Laurent, de la Grande-Chapelle, de l'énorme arc-boutant, au milieu de cette rue Peyrolierie trajetée dans le roc le plus dur.

Qu'elles sont limpides, ces formes étranges du Palais! Qu'elles ont du relief, ces patines blondes caressées par le soleil et le vent! Toute cette bor-

de dure architecturale, toutes ces pierres nues, à couleur d'or, enveloppent le monument d'un je ne sais quoi de mélancolique et de fort, d'humain et d'éternel. Ici brilla la lumière théologique et philosophique sur laquelle le monde s'orienta; ici ont convergé les questions capitales pour la marche des sociétés vers l'ordre et la justice; ici s'est rencontré, au XIV^e siècle, ce qu'il y a de plus grand, de plus spirituel, de plus saint! En vérité, c'est un monument unique, à la fois château-fort et monastère, prison et palais. Sa restauration intelligente réjouit, de nos jours, tous les bons esprits.

Mais ce Palais des Papes, entre tous sans égal, comme le dit si justement le génial poète de notre Provence¹, était-il entièrement achevé lors de l'élection d'Urbain V? Ce Pontife n'a-t-il rien fait, à son tour, dans cette résidence admirable?

Grâce au dépouillement des Archives d'Avignon et des *Cameralia* du Vatican, nous savons que le premier architecte fut Guillaume de Cucuron. A ce Provençal fut confié l'agrandissement du primitif Palais de Jean XXII. Il construisit des terrasses, la salle du consistoire, le cloître...

Pierre Dupuy continue cet œuvre; mais sous Pierre Poisson, compatriote de Benoît XII, commence le vrai Palais apostolique. Tours, rez-de-chaussée, étages, campaniles, nouvelle chapelle pontificale, fresques, véritable forteresse, ce qu'il y a de plus robuste, de plus important, voilà la part de Benoît XII.

Le pape Clément VI apporte le goût des somp-

1. F. Mistral, *Nerto*... Mai lou palai pontificau,
Ero entre touti senso egau!

tuosités, s'entoure d'architectes et de peintres comme Jean de Lupera¹, Pierre de Castres, Ricconi d'Arezzo, Giovannetti, etc..., agrandit encore ce grand Palais, fait construire une vaste chapelle sur la salle d'audience, des logements de service et terrasses, des appartements intimes et publics, décorés de merveilleuses fresques. Il y ajoute des tours et enfin l'ornementation la plus brillante et les peintures les plus artistiques.

Innocent VI continua l'amélioration du Palais et poussa avec activité la clôture des remparts qui donnent à Avignon un exemple et un cachet de défense médiévale si curieux.

Urbain V arrive. Il sait que les compagnies rôdent autour de « la cité sonnante », devenue la capitale du monde chrétien. Aussitôt il charge ses architectes d'environner Avignon de hautes et fortes murailles partout où elles manquaient². Le complément de fossés et de remparts étant fini, il se croit plus en sûreté. N'importe. Bertrand Duguesclin se présente devant la belle ville cédée aux Papes par la reine Jeanne, et cherche à dépouiller soit le trésor pontifical, soit les voyageurs qui se rendaient à la Cour romaine³.

L'excommunication n'étant pas toujours une arme bien efficace contre les routiers, le Pape leva des

1. *Johannes de Luperiis* (ou Lupera), *magister operis novi Palatii Domini nostri Papæ Clementis VI*. — E. Muntz et M. Duhamel signalent aussi Pierre Obrier, directeur des travaux du Palais.

2. *Muros pulcherrimos et fortes cum vallatis Avenionensis civitatis et quam plurima alia construxit Urbanus*.

3. *Petit Thalamus de Montpellier*. — *II^a Vita*. — Voyez sur les curieuses négociations entre les compagnies et le Saint-Siège la Chronique de Cuvelier.

troupes et entretint des mercenaires pour garder les remparts.

Elles étaient formidables ces fortifications pourvues d'archères et de merlons, ces tours carrées, ces doubles portes et ces excavations pleines d'eau qui entouraient le bas des murs ! Outre la nuée de *muratores* travaillant obstinément sous les ordres de Rigal Roget, de Bernard de Manse, de Bertrand Nogayrol, il y eut, à certains moments, le concours général de tous les Avignonnais pour l'œuvre de clôture.

Un héraut parcourait les rues d'Avignon proclamant que nul ne devait s'employer ailleurs qu'aux constructions de la cité !

Les compagnies pouvaient battre les murs, mais elles ne pénétraient pas, car les défenseurs veillaient.

Le rôle des gages payés aux « brigands » et autres personnes chargées de veiller aux portes, aux tours et aux remparts d'Avignon fournit les plus précises indications des versements.

Ainsi Jean d'Hérédia gardait la ville en 1366. Il était assisté du maréchal du Pape et du viguier. Sous ses ordres évoluaient de nombreux capitaines commandant les *custodie* ou gardes.

L'emplacement de ces gardes variait suivant la nécessité de la défense et l'état des travaux de fortification. Nous en trouvons, dans les comptes d'Urban V, publiés par le P. Ehrle et excellemment analysés par M. Robert Michel¹, au Pont du Rhône, à la Tour-Neuve, au portail des Miracles...

A chacune des gardes, les « brigands » étaient

1. *Historia Palatii R. P. Aven.* — Article des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1910.

au nombre de six, douze, seize ou davantage. Un notaire effectuait des rondes, interrogeait les capitaines, contrôlait les présences et les absences, consignait les moindres observations. Il y avait, au surplus, des écuyers visiteurs pour les mots d'ordre.

La moindre faute était punie. Le service de jour comportait peut-être moins de sévérité; mais les défaillances du service de nuit allaient jusqu'à l'emprisonnement et la révocation. On payait quatre à six florins par mois.

La Cour romaine d'Urbain V fonctionnait avec un tel ordre que toute disposition du trésorier laisse sa trace dans les registres. Nous connaissons jusqu'aux porteurs de clefs qui ouvraient et fermaient les portails! Les scribes nous renseignent même sur la patrie des défenseurs pontificaux. Il y en avait d'Avignon, il en venait de Provence, en quantité; mais nous en trouvons de la Normandie, de la Savoie, de la Lorraine, d'Italie.

Une curiosité à noter, c'est que ces « brigands » se groupaient par nationalités aux différentes gardes de la ville. Ils pouvaient ainsi parler leur langue, suivre leurs mœurs régionales et s'entretenir du berceau natal, toujours plus cher lorsqu'on est plus éloigné.

Notre Bienheureux traitait généreusement ses défenseurs, car, toujours bien payés, nous les voyons stables et heureux dans leurs fonctions.

La population d'Avignon, admirablement protégée, consentait à un service gratuit de guet. Entassée dans des rues étroites, la peste et les fièvres venaient facilement l'atteindre. Elle restait quand même dans l'enceinte, craignant d'être attaquée et pillée au dehors.

La cour d'entrée du Palais n'étant pas suffisamment aplanie, Urbain V la fit tailler et paver de larges pierres. De même la pente de la place fut adoucie.

Un puits fut creusé presque au milieu de cette cour, après la grande porte. L'eau qui sort du rocher profond est très fraîche. Ce puits est un monument, et, s'il coûta cher, on sut l'entourer d'une jolie décoration ¹. Aujourd'hui on s'occupe de le restaurer.

Les textes indiquent que le Pape « ajouta à la majesté du Palais d'Avignon, et l'augmenta d'une grande partie du côté du levant ». Là furent faits chambres, habitations, promenoirs, jardins verdoyants, d'où la vue se perdait dans les plaines riantes du Comtat. C'était si beau que les contemporains donnent, dans leur admiration, le nom de *Roma* à cette création d'édifices, de vergers et de jardins.

De ces beautés l'administration militaire, après la Révolution, consumma la ruine.

Plein de pensées antiques, nous errions, naguère, dans ces lieux attristés que Pierre de Verneron et les secrétaires d'Urbain V nous font connaître. Si les œuvres y sont détruites, les documents nous restent.

Urbain V avait eu l'occasion, lors de ses ambassades en Italie, d'apprécier les chefs-d'œuvre créés dans cette patrie des arts. Ses relations avec Pétrarque ne pouvaient que le confirmer dans ses tendances. Aussi trouve-t-on dans son entourage, à Avignon, de nombreux artistes italiens.

La miniature a été bien partagée. Nommons, au

1. Comptes de 1365 à 1370.

moins, l'enlumineur Bernard de Toulouse, Florent de Sabulo et l'enlumineuse Marie (1367).

Ces artistes, ultramontains ou français, ont toute la confiance du Pape. Il leur fait des commandes de toutes sortes pour ses châteaux voisins, les occupe à l'enrichissement d'Avignon, aux tours du Palais, aux décorations qui participent en quelque sorte à l'éternité de la religion.

Une particularité du Bienheureux, c'est son goût pour les beautés de la nature et l'établissement de jardins faisant un prolongement du luxe qui abondait à l'intérieur du palais pontifical.

Pétrarque fut là encore un initiateur. Ne disait-il pas que son jardin de Vaucluse était sans égal au monde? Et ses jardins d'Arqua, de Padoue, de Parme, dont il était chanoine prébendé, ne les cultivait-il pas avec amour?

Incité donc par de hauts exemples autant que par son attrait personnel, Urbain V eut une sollicitude marquée pour les arbres et les fleurs.

Il aimait aussi la gravure et entretenait pour les sceaux romains un certain « magister Johannes Italicus ». Brocard Campanino, né à Pavie, toucheur d'orgue, vivait à Avignon à l'époque du Bienheureux et y maria sa fille, successivement, à deux peintres.

Quant à l'orfèvrerie, les Baroncelli et les Giovanni di Bartolo sont constamment mentionnés dans les fournitures papales.

Un document précieux est l'inventaire du trésor apostolique de 1369. Cette pièce fut rédigée par ordre d'Urbain V. Le cardinal Philippe, gardien d'Avignon, fit remise à Gaucelin de Deaux, évêque de Maguelone et trésorier du Pape, de tous les vases, ornements d'or et d'argent.

L'énumération des pièces est d'une richesse insoupçonnée, malgré les libéralités du Bienheureux.

Coupes, calices, croix, conques, écuelles, plateaux, tassés, bassins, drageoirs, pectoraux, tabernacles, clefs, bras, aiguières, amphores, gobelets, salières, fermoirs, anneaux forment un poids total de 1.434 marcs, 1 once, 3 deniers. Le poids total de l'argenterie s'élève à 5.525 marcs, 7 onces, 6 deniers.

Des merveilles d'un autre genre étaient les tapisseries à la façon d'Arras qui ornaient les salles; et les perles, et les rubis, et les jaspes, et les cristaux qui brillaient partout, et les filigranes, et les émaux, et le corail, et l'ambre sur lesquels la main des artistes éclipsait la matière la plus fine.

On avait poussé le luxe jusqu'à faire émailler les gants!

Les chapes avec leurs images et leurs perles, les dalmatiques et les tunicelles couvertes d'oiseaux et de bestioles, les chasubles de saphirs, les crosses et les mitres étincelantes de pierreries, quels bijoux, quels chefs-d'œuvre, quels trésors!

La Papauté était vraiment un instrument de civilisation que rien ne pouvait remplacer au moyen âge. Ses ressources inépuisables, elle les emploie à des monuments, à des écoles, à l'art impartial qui fait appel au talent de toutes les nations.

Rien ne plaît et n'émeut comme la vie privée du Bienheureux Pape, se sanctifiant par des vertus extraordinaires et entretenant des relations immédiates avec les sommités des arts, des sciences, de la diplomatie. Entreprenant, généreux, aimant l'action comme un Français, les belles-lettres comme un Romain et les beaux-arts comme un Toscan, il

demande les coopérateurs dont il a besoin à la France aussi bien qu'à l'Italie, et songe par-dessus tout à l'Église de Jésus-Christ dont il conserve jalousement les droits.

S'il est déplorable qu'il ne reste pas grand'chose des édifices, des fresques, de la floraison brillante d'œuvres écloses à Avignon sous le règne si bien-faisant d'Urbain V, nous avons voulu du moins esquisser en ce chapitre la haute et noble figure d'un Pape passionné pour la glorification de l'art, protecteur des artistes, ami éloquent de tout ce qui est beau.

CHAPITRE X

URBAIN V RESTAURE ET EMBELLIT L'ÉGLISE DE SAINT-VICTOR, DONT IL AVAIT ÉTÉ ABBÉ. — IL VISITE MARSEILLE ET CONSACRE L'AUTEL DE L'ABBAYE.

Parmi les félicitations des peuples parvenues au nouveau Pontife, se firent remarquer les hommages vibrants des Marseillais. Le grand événement de la nomination d'Urbain V les touchait de plus près que les autres et faisait rejaillir sur leur cité, d'origine grecque, une gloire sans pareille. Jamais aucun de leurs concitoyens n'avait obtenu les honneurs de la Papauté, et voilà qu'un Marseillais de cœur, sinon de naissance, atteignit ce summum de toute dignité.

Marseille fière, enthousiaste, cordiale, s'empressa d'envoyer, le 3 novembre 1362, une ambassade solennelle à Avignon pour complimenter, des premières, son fils d'adoption, le chef bien-aimé de l'abbaye de Saint-Victor.

Les ambassadeurs furent si bien reçus que, quelques jours après, le 12 novembre, d'autres députés viennent solliciter le pardon du Pape pour les navires chargés de blé, enlevés violemment à l'Aumônerie apostolique.

A peine se furent-ils prosternés aux pieds du Souverain Pontife, et eurent-ils fait agréer les sentiments d'estime de la ville, qu'Urbain V les releva, les écouta avec une patience infinie, et leur dit, avec un accent de bonté intraduisible : « J'aime Marseille, j'aime vos concitoyens, clercs et laïques ; je les porte tous dans mon cœur, et je ferai tout pour leur être agréable. Je veux que la Chambre apostolique demande et obtienne seulement le prix du blé volé. Il n'est pas question d'intérêts ni de dommage. Les frais que vous avez payés seront défalqués de la dette et, quant à la somme que vous devez verser, on vous donnera le temps nécessaire. Dites à la ville de Marseille qu'il ne sera point porté d'interdit contre elle, je vous le garantis ; et, si quelques-uns ont encouru l'excommunication pour ce vol audacieux, je suis prêt à les en relever¹ ».

En parcourant ce qui nous reste des délibérations municipales, nous voyons, à chaque instant, les Marseillais députés auprès du Pape pour des questions de tout genre ; demandes de grâces, distributions journalières de pain à la porte de Saint-Victor, pétitions de dignités et de prélatures en faveur des amis de la ville, réclamations contre le sénéchal, avec prière d'intervenir efficacement dans le conseil de la reine, admission gratuite d'étudiants aux Universités!... Urbain V accueille avec la même bonté et accorde tout ce qui est en son pouvoir, toujours pour le même motif, l'attachement qu'il a pour sa chère Marseille. Souvent même il prévient les désirs ; c'est ainsi qu'il fait don de deux galères,

1. Délibérations communales du 13 décembre 1362.

qu'il prête huit mille florins pour nettoyer le port qui était dans un état affreux ¹.

Marseille tenait beaucoup à obtenir un privilège, connu sous le titre *De non extrahendo*, qui épargnât à ses habitants l'ennui d'être cités devant des tribunaux étrangers, privilège très important pour des hommes de commerce, dont le temps est précieux. Le Pape accorde, et les termes de sa lettre doublent la valeur de la concession (2 août 1364).

Un lien existait qui resserrait cette union cordiale entre Marseille et le Souverain Pontife : c'était l'abbaye de Saint-Victor ! Le cœur d'Urbain V s'était attaché à ce berceau, à ce nid où il avait pris naissance à la vie religieuse et, pour moins souffrir, il trompait son affection en se regardant toujours comme abbé de Marseille.

Pendant quelque temps même il n'établit à Saint-Victor que des procureurs ². En parcourant ses bulles pleines de sollicitude, nous voyons le Pape, sensible et bon, tracer les limites de l'abbaye, soustraire les moines, les lieux, l'église, à toute juridiction laïque et ecclésiastique, procurer le bien spirituel des religieux, développer leurs connaissances intellectuelles, rétablir l'observance régulière, refaire, embellir, fortifier cette vieille maison-mère.

L'observateur, le pèlerin qui visite la vénérable église de Saint-Victor, distingue aisément, dans les constructions noircies par le temps, la signature de plusieurs siècles. Sans parler des basiliques inférieures, qui, en certaines parties, ont quelque chose

1. Délibérations du 18 mars, du 14 novembre, du 11 décembre 1365, du 24 mars 1366.

2. Guillaume de l'Orme, Pons de l'Orme ; le premier avait été prieur de Chirac, le second, cellerier de Saint-Victor.

du parfum antique et des ruines des premiers temps, le porche actuel et sa tour semblent un reste de la belle période romane.

Postérieurs sont plusieurs nefs et des remaniements divers que nous ne pouvons décrire ici. Mais ce que nous précisons les registres d'Urbain V, c'est la réfection des transepts, la création d'une nouvelle abside et la bâtisse d'une tour très fortifiée ¹. Cette tour prodigieuse a plusieurs étages, où peuvent être placées plus de vingt cloches, nous l'avons considérée dans un vieux dessin d'un superbe aspect. En lisant le manuscrit du Vatican, édité par Baluze, et récemment par M. Ulysse Chevalier, nous avons une étonnante confirmation de « l'existence de ces murs élevés, de ces tours hautes qui font le circuit du monastère et de l'église restaurée par Urbain V ».

Avignon donnait l'exemple aux villes de Provence et à tous les monastères importants. A cause des guerres qui désolaient si fréquemment nos contrées, tous les châteaux-forts, toutes les abbayes, tout ce qui avait nom castrum ou ville s'entourait de murs épais, de gigantesques fortifications, de remparts crénelés.

Les grands travaux entrepris à l'abbaye, à l'église, à la salle d'armes garnie de meurtrières étant sur le point d'être achevés, le Pape se préparait à venir les visiter ; mais il voulut auparavant se faire précéder de nouvelles marques de sa munificence et des témoignages éclatants de sa piété envers les saints de ce lieu si vénérable.

Il envoya à Marseille des joyaux, des tapisseries,

1. *De novo ædificatur novum et pulchrum caput, cum turri fortissima.* — Archiv. de Saint-Victor, Registre 23 quater.

des ornements précieux. Ses orfèvres lui firent deux châsses magnifiques, destinées à recevoir les têtes de saint Cassien et de saint Victor. Celle pour saint Victor était en or et en argent, parsemée de perles, d'améthystes, de pierres brillantes, couverte d'ailes d'anges, défendue par des lions. Son prix était exorbitant pour l'époque, quatre mille florins !

A la première nouvelle de cette générosité pontificale, le Conseil de ville organisa une manifestation chaleureuse en l'honneur du saint protecteur de la cité ; mais, quand la châsse fut transportée du couvent de Saint-Louis, des Frères Mineurs, à l'église de Saint-Victor, tous les habitants étaient debout, portant des étendards, chantant des cantiques, glorifiant le Bienheureux Pape.

Ces fêtes n'étaient que le prélude d'autres plus émouvantes, dont Marseille allait être témoin.

Quand il sut que les ordres donnés pour l'agrandissement et la décoration de l'église de Saint-Victor avaient été exécutés, Urbain V annonça ouvertement la pensée qu'il avait de venir en personne inaugurer le nouvel édifice. Le Pape des reliques voulait satisfaire sa dévotion envers les innombrables reliques de saints réputés dans le monde entier, dont il avait été autrefois le gardien.

Lorsque le Conseil général de la ville eut connaissance de la résolution du Pape, il se mit vigoureusement à l'œuvre, prit ses dispositions et présenta un programme digne de Marseille, de son visiteur et de sa suite.

Rien de plus naïf que les articles apportés au Conseil par sa commission ; c'est un curieux mélange de règlement de police et de voirie, de démonstrations religieuses, de réjouissances civiles et de

demandes à présenter au Pape. Divers suppléments y furent introduits, et il en résulta un ensemble de mesures qui devait donner à Marseille le spectacle le plus imposant qu'il fût possible de concevoir, et procurer au Souverain Pontife la réception la plus touchante, la plus solennelle, la plus populaire.

D'abord, on suspendit, pendant le temps que le Pape passerait en ville, « toutes repréailles, marques et saisies, de manière que tous sans exception pussent prendre part aux fêtes, en complète sécurité ». Et, comme l'affluence énorme des étrangers pouvait amener des désordres, on organisa une garde armée. D'abondantes provisions furent entassées, afin que les foules n'éprouvassent point d'embarras pour leur nourriture; des logements furent préparés dans les auberges et chez les habitants; défense expresse fut faite de profiter de l'occasion pour augmenter le prix des objets de première nécessité. Les ruisseaux qui coulaient sous les murs et rendaient les abords des portes difficiles à franchir, on les couvrit pour rendre le passage plus aisé; les rues favorisées par le cortège, on les nettoya soigneusement; les maisons, on les tapissa de courtes-pointes, de soieries et de toiles colorées.

Sur la tête du Pape, les plus considérés des fonctionnaires devaient porter le « noble dais » acquis par la ville. Tout autour, les uniformes à robe de laine ou de soie, les habits d'étoffe à couleur blanche sur le côté droit, et rouge du côté gauche, figuraient aux places d'honneur, dans l'auguste cérémonie.

Le rapport de Guillaume de Montolieu pour la réception d'Urbain V est écrit en langue romane

ou provençale dans le registre des délibérations municipales. Ce remarquable échantillon du langage qu'on parlait à Marseille, en 1365, signale « que si fassa crida per lo commandament de mon Senhor le Viguiier qu'els familhars de nostro Senhor lo Papa et dels Senhors Cardenales e dels altres Senhors Prelatz, sian totz aculhitz cortezament, e ben, e an tota reverencia... ».

L'abbaye de Saint-Victor était prête à recevoir le Pontife et ceux qui étaient attachés à sa personne. Le savant évêque de Marseille, Guillaume Sudre, dominicain, ami personnel du Bienheureux, avait aussi fait des préparatifs à son palais; mais, pour loger la Cour romaine, il fallait d'autres appartements. Tous les cardinaux, à l'exception d'Albornoz et des malades, accompagnèrent le Pape. On disposa des logements pour quatorze d'entre eux, nous disent les registres des délibérations : la commanderie de Saint-Antoine, celle de Saint-Jean de Jérusalem, près le port; le couvent des Prêcheurs, vers le milieu de la rue de Rome; les maisons de Sauveur Autric, de Riqueston, de Candole, de Montolieu, d'Alamanon, du seigneur de Cuges, de Pierre de Saint-Jacques, de Bérenger de Boulbon, de Pierre Alleman, de Brandiès, d'Imberton de Marc, de Guillaume Martin, de Pierre de Jérusalem, de Pons Colombier, de Vassal, de Pierre Reynaud, d'Isnard Eguessier. Ces citoyens et ces communautés, sans doute les plus riches de Marseille, avaient des demeures très confortables, où s'installèrent les princes de l'Église et d'autres personnages éminents.

Enfin le grand jour arriva. On était au commencement du mois d'octobre de l'an 1365. Octobre, en Provence, est le plus exquis des mois. La nature y

est d'une douceur infinie. Elle nous convie aux plus pures joies de l'âme et au plus calme bonheur de l'existence. Urbain V dut sentir un apaisement délicieux, en chevauchant à travers les régions si poétiques du Comtat verdoyant, des Alpilles embaumées et de la Viste aux vastes horizons marins. Le guetteur de la vigie d'Aren, apercevant le cortège, a signalé son passage. Aussitôt la flottille, réunie sur la plage d'Aren, s'anime, évolue et accoste le rivage. De la route qui bordait le littoral, Urbain V contemple les barques et les galères couvertes de rameaux, pavoisées d'étendards aux mille couleurs, saluant de leurs acclamations.

Cependant le Pape s'avança jusqu'à l'église Saint-Lazare avec ses cardinaux, et fut reçu par la ville entière qui avait volé à sa rencontre. Ce fut un instant des plus solennels : ce qu'il avait d'amis à Marseille, était là au premier rang. Les religieux de son monastère, ses connaissances du clergé et de la commune, les principaux habitants de la ville, lui exprimaient en même temps leur respect, leur vénération, leur affection.

Une longue procession commença. L'étendard de la ville et « las bandieras de Madama la Regina (Jeanne) » ouvraient la marche. Devant le Pape étaient portées les châsses de saint Cassien, de saint Lazare, de saint Louis, de saint Victor. Toutes les Confréries y figuraient avec leur luminaire, et une invasion de moines aux habits les plus pittoresques chantaient des cantiques.

On franchit la Porte-Galle, s'ouvrant du côté de la France ; et, parcourant un itinéraire que la rénovation des quartiers, opérée depuis plus de cinq cents ans, peut faire paraître étrange, le cortège se diri-

gea vers le couvent de la Trinité¹. Là s'étaient rendues, abandonnant joyeusement leurs cellules, les religieuses de sainte Claire pour voir le Bienheureux, mêler leurs hymnes de joie et saluer saintement celui qui venait au nom du Seigneur. Ces pauvres Clarisses n'avaient-elles pas aussi un motif spécial de témoigner leur reconnaissance à Urbain V, qui avait accordé en 1363 les secours nécessaires pour rebâtir leur maison ?

En quittant la Trinité, le Pape s'engagea dans la rue Française, qui menait à la place de Lenche. Nous sommes au cœur de l'antique Marseille, à l'ἀγορά de la ville grecque, qui est demeuré le *forum* de la ville romaine, la *place* par excellence du moyen âge. La place de Lenche servait de limite à la Ville Haute et à la Ville Basse, au Bourg des évêques et à la Cité des vicomtes. C'était le *forum commune* des deux cités, comme le disent justement Albanès et M. C. Jullian.

Voulant se montrer aux principaux quartiers d'alors, Urbain V devait s'arrêter à ce centre si bien campé entre le port et la mer extérieure. La cathédrale voisine de la Major est enguirlandée, la communauté des religieuses de Saint-Sauveur, avec son abbesse Huguette Élie, si distinguée, acclame le Saint-Père sur le seuil du couvent, toutes les murailles sont tapissées de draperies et de voiles de bateau. Le Pape, débordant de bonheur, s'humilie, donne sa bénédiction à la foule immense qui l'enferme et répète, à tous moments : « A vous la gloire, ô mon Dieu, non point à moi ».

Au canton des Accoules, « la badessa de Syon et

1. Saint Jean de Matha l'avait fondé dans les premières années du XIII^e siècle.

las monegas, e fassan con las autras donnas monegas » sortent de leur monastère, chantant des hymnes et les louanges du Pape.

Cécile de Requis Novis, abbesse, et ses religieuses sont encore prosternées, lorsque le maître des cérémonies commence à faire défiler le cortège « drey camin » vers le cap de Saint-Victor.

Parvenu à l'abbaye, le Bienheureux met pied à terre et pénètre dans l'église pour rendre grâce au Seigneur, qui lui avait permis de revoir ce lieu de prédilection.

Des larmes d'une suavité toute divine coulent de ses yeux, lorsque, descendant de cheval, accompagné par le viguier, qui soutient les extrémités de sa robe, il s'agenouille devant l'autel de sa jeunesse bénédicte.

On raconte, dit Belsunce¹, qu'en examinant les améliorations faites par ses ordres, à l'église de Saint-Victor, Urbain V ne fut pas satisfait. Dit-il à Marseille, répéta-t-il à Montpellier : « Ils ont fait la maison des serviteurs plus belle que celle du Maître » ?...

Nous savons qu'à Saint-Victor, l'architecture fut, avant tout, militaire. D'anciennes gravures nous présentent les constructions fortifiées enveloppant l'abbaye, si belles, si hautes, si dominatrices, qu'elles éclipsent la maison de Dieu et semblent justifier cette parole amère du Bienheureux.

Quoi qu'il en soit, le Pape eut hâte de donner audience au cher évêque de Marseille. Il l'aimait beaucoup son Guillaume Sudre, ancien provincial de Toulouse, cardinal en 1366, évêque d'Ostie en 1367.

1. Belsunce, II, 506.

Aussi écouta-t-il avec bienveillance toutes les demandes qu'il lui fit pour la ville, ses habitants, ses clercs, la reine Jeanne. La députation communale, qui lui fit sa révérence et le complimenta, obtint, à son tour, les bienfaits sollicités. Dans la soirée qui suivit, les Marseillais donnèrent un témoignage nouveau de leur allégresse, et la ville entière fut illuminée. Chaque habitant alluma des lampes ardentes, comme chaque maison avait répandu des herbes de bonne senteur.

Cependant Urbain V, qui était venu à Marseille pour consacrer le maître-autel, nouvellement érigé, voulut procéder à cette cérémonie¹. Pour suppléer aux somptuosités et à la valeur architecturales d'un édifice qu'il avait désiré plus beau, le Pape fit grouper autour de l'autel toutes les reliques des saints.

L'autel était au fond de l'abside, nous dit un acte des archives de Saint-Victor². Au-dessus, élevée de façon à dominer l'assistance et pouvant être aperçue de toutes parts, se trouvait une grande châsse peinte et dorée contenant les gros ossements de saint Victor, puis une multitude d'autres reliques : de la sainte Croix, du berceau de Notre-Seigneur, de la table de la Cène, du Suaire, de l'Éponge, du Golgotha, du Saint-Sépulcre, de la montagne de l'Ascension, des vêtements de la Sainte-Vierge et de sainte Marie-Madeleine, du sang des SS. Innocents et de saint Victor. Il y a aussi, ajoute ledit document, des ossements de saint Jean-Baptiste... de saint Thomas, de saint André, apôtres, de saint Étienne, de

1. Bibl. Vatic., Ms. n° 4026. *Ibidem altare ipsius ecclesiæ consecravit, et Massiliensem populum quem diligebat visitavit et illi multipliciter benedixit.*

2. Lefournier, Reg. 13.

saint Trophime, de saint Denis, de saint Laurent, de saint Benoît, ... de la légion de saint Maurice... du pape Grégoire le Grand... enfin de saint Lazare, de saint Cassien, de saint Mauront... et des saintes Eugénie, Cécile, Constance, Béatrix, Félicité.

Ce n'est pas tout : de chaque côté de l'autel, dans le voisinage du chœur, à son chevet, étaient placés les corps de saint Mauront, abbé et évêque de Marseille, de saint Bernard, de saint Wifred, de saint Isarn, abbés de Saint-Victor et quantité d'autres ossements de saints. Deux grandes armoires, enfoncées dans les murailles des transepts, en face des nefs latérales, renfermaient les reliquaires insignes, les châsses de prix, dont la matière d'argent et d'or commandaient des soins plus vigilants. Là étaient le chef de saint Victor, celui de saint Cassien, donnés par Urbain V et marqués de ses armes, enfin un grand nombre d'objets de valeur exposés à la vénération des fidèles.

Quand il eut terminé la consécration de l'autel et donné à profusion ces vêtements pontificaux et sacerdotaux qu'on voyait encore, les siècles suivants, à Marseille, le Pape s'occupa des intérêts du peuple. Il se montra plusieurs fois dans les rues de la ville, visita les églises et gratifia les Marseillais des marques de sympathie les plus paternelles.

Le Conseil général s'honora en suppliant Urbain V d'accorder aux étudiants marseillais des places gratuites dans le *Studium* de Trets et le Collège de Montpellier. Il put aussi facilement obtenir des privilèges pour les clercs et les laïcs, tant dans les distributions des bénéfices que dans les affaires de commerce.

Marseille, disait-on au Pape, est la fille spéciale-

ment aimée et aimante de votre Sainteté et ne veut dépendre que de vous sous tous les rapports. Urbain V, touché de l'affection des Marseillais, se plaisait au milieu d'eux et, avec les trésors de son cœur, leur prodiguait toutes les faveurs possibles.

Il fallait pourtant partir et se donner aux sollicitudes générales de l'Église. Quelques jours, deux semaines peut-être¹, furent trop vite écoulés au gré de tous. Le Pape s'éloigna lentement de cette ville si chère, regagna Avignon le 24 octobre et laissa le peuple de Marseille ravi de sa douceur, de sa bienveillance, de sa piété.

Le fait de la visite papale aux Marseillais eut un retentissement extraordinaire. De tous côtés on répétait la nouvelle de l'enthousiasme, des cris de joie, des louanges que les fidèles avaient fait éclater à cette occasion.

Pétrarque, écrivant de Venise, en parlait dans les termes les plus flatteurs. Il disait au Bienheureux : « Dernièrement, lorsque vous vous rendîtes à Marseille, poussé par votre piété et par le désir de revoir cet humble nid d'où la divine Providence et votre vertu vous ont fait voler au sommet des honneurs, le peuple qui vous est dévoué et qui vous chérit, vous a reçu *non comme un homme mais comme Dieu lui-même*, dont vous êtes le vicaire et le représentant. Marseille vous a accueilli avec une joie sans borne et un respect infini. Ému par un spectacle si attendrissant, je ne sais si vous avez pu retenir vos larmes, mais vous avez laissé échapper des pa-

1. Albanès dit que le Pape fut absent d'Avignon entre le 7 et le 25 octobre. La *II^a Vita* parle de l'entrée du Pape à Marseille après le 11 octobre et dit qu'il retourna à Avignon le 24 octobre.

roles qui ont résonné agréablement à nos oreilles et nous ont apporté de douces espérances. Quand vous n'auriez, avez-vous dit, d'autre motif d'aller à Rome et en Italie, que celui d'exciter ainsi la dévotion des fidèles, cela suffisait largement à vous déterminer¹ ».

1. *Senil.* l. VII.

CHAPITRE XI

LES ŒUVRES D'URBAIN V DANS LA LOZÈRE.

Les premiers biographes d'Urbain V, ceux qui ont vécu près de lui, nous disent qu'il fut un bâtisseur continuel. Nous n'avons pas de peine à le croire, car, partout où nous le suivons, subsistent des traces innombrables de ses œuvres de bienfaisance.

Profondément attaché à son pays d'origine, il ne cessa de le favoriser sous tous les rapports. Méditant pour la cathédrale de Mende un projet grandiose, il lui fallait un homme initié à ses pensées et d'un dévouement absolu à sa personne. Il le trouvait en celui qui connaissait toute son âme depuis de longues années. Pierre d'Aigrefeuille, ancien bénédictin comme lui, frère des cardinaux Guillaume et Faydit, oncle du second cardinal Guillaume, proche parent du Pape Clément VI, avait toujours eu pour Guillaume de Grimoard une sympathique estime. Il l'avait demandé autrefois dans le gouvernement de ses diocèses de Clermont et d'Uzès, en qualité de vicaire-général.

Et, maintenant qu'il était Pape, Urbain V demandait, à son tour, à son ami Pierre d'Aigrefeuille d'utiliser au profit de sa terre natale ses aptitudes

d'administrateur, ses mérites intellectuels, son expérience des affaires, ses qualités et ses vertus.

Il le nomma évêque de Mende, le 11 août 1366. Sa mission était simplement de rebâtir la cathédrale, sur un plan nouveau, exigeant de grandes ressources. Le Pape s'occupa de les amasser.

Il imposa d'abord aux deux cardinaux et aux sept ou huit prélats originaires de ce diocèse des subventions de 80 et 40 marcs d'argent. Il obtint du roi de France une imposition sur les feux du pays de Gévaudan. Lui-même fournit plus de 20.000 florins. Il faut dire qu'en transférant, deux ans plus tard, Pierre d'Aigrefeuille au siège d'Avignon¹, il put consacrer à cette œuvre tous les revenus de l'évêché, qu'il faisait administrer par des vicaires-généraux.

Selon toute vraisemblance, les plans étaient élaborés à Avignon sous la direction des architectes du Palais. Nous voyons, en effet, les maîtres-d'œuvre aller chercher leurs ordres auprès du Pape. Parmi les constructeurs, ouvriers et employés de la cathédrale de Mende, citons Guillaume Galabert, Joglart, Bernard de Baumont, Rimbaud Monier de Saint-Flour, Jacmard de Cambrai, Guillaume Colomb d'Arles, Robert de Vernon, Jean de Varennes, etc. Des artistes sont mandés d'Avignon et de Rome afin d'accélérer les travaux ; par ailleurs, l'actif vicaire-général Bernard Boerii se met constamment en route pour rendre compte à Urbain V et porter de l'ar-

1. Urbain V, en commençant son pontificat, donna l'évêché d'Avignon à son frère Anglic de Grimoard ; et, quand il eut promu celui-ci cardinal, quatre ans après, il le fit administrer par Arnaud Aubert, archevêque d'Auch, son camerlingue, puis par Philippe de Cabassole. Ce dernier ayant reçu le chapeau cardinalice, il y appela Pierre d'Aigrefeuille, le 11 octobre 1368.

gent. Nous connaissons les dimensions : longueur des nefs, hauteur des voûtes, place du *deambulatorium*, fenêtres, rosaces, crypte de la cathédrale. Tout était presque achevé, lorsqu'un incendie détruisit l'ouvrage, renversant le clocher, trouant les toits, fondant les cloches. Loin de s'inquiéter en apprenant cette fâcheuse nouvelle, le Pape se contenta de dire avec résignation : « Béni soit Dieu, qui a permis ce désastre et qui m'a donné les moyens de le réparer. Nous le réparerons et nous y ferons plus de bien que le démon n'y a fait de mal ».

Il donna de nouveaux ordres et assigna de nouveaux fonds pour que le travail fût commencé. Hélas ! le Pape ne vit pas l'œuvre achevée, mais il eut le temps d'envoyer des trésors de toutes sortes « à l'église qu'il portait au plus profond de son cœur, comme une fille préférée¹ ». Il adresse donc à Mende une épine de la couronne de Notre-Seigneur avec un ange d'or qui la porte, une partie de la tête de saint Blaise avec une châsse précieuse, deux calices enrichis de perles fines, trois chapelles de vêtements, blanc, violet, rouge...

Par bulle datée de Montefiascone, il annonce l'envoi d'une statue de la Sainte-Vierge, ornée d'or, d'une cassette pleine de reliques de divers saints, d'un encensoir d'or, d'une mitre et d'une crosse d'argent, de plusieurs autres vêtements de pontife et de prêtres, de diacre et sous-diacre.

Les galères d'Urbain V et des cardinaux qui servirent à l'aller du Pape en Italie et à son retour en France étaient décorées avec une richesse et une solennité dignes d'une attention royale. Tout le lin,

1. Bulle donnée à Rome, II calend. Mart. ann. VII.

tout l'or, toutes les soieries employés aux salons et chapelles des navires, furent transformés en ornements d'église, expédiés au diocèse de Mende et surtout à la cathédrale.

De cette cathédrale mendoise, Urbain V a aimé toutes les pierres et tous les serviteurs et tous les chanoines. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer « les rubis, les topazes, les grenats et les calcédoinés, les camées et les pierres d'Israël, les draps d'Abraham et des prophètes, et les couronnes de la Vierge et les lis en fleur » que le Souverain Pontife se plaisait à lui envoyer.

L'œuvre de la cathédrale se poursuivit longtemps après la mort d'Urbain V.

Saccagé, brûlé, dévasté par les protestants en 1579-1580, le corps de l'église reçut plus tard une restauration. De nos jours, la cathédrale a été mise en état et présente un caractère vraiment remarquable dans sa majesté gothique. Le souvenir du Pape plane dans ce lieu saint à travers les horreurs commises par les religionnaires du xvi^e siècle, et une statue en bronze, représentant Urbain V, perpétue la reconnaissance des Lozériens. Elle fut érigée devant la cathédrale le 24 juin 1874. M^{gr} d'Hulst, descendant des Grimoard du Roure, assistait à la cérémonie.

Ainsi que nous l'avons dit, Chirac était le prieuré où Guillaume de Grimoard avait pris l'habit bénédictin. Devenu Pape, il n'eut garde d'oublier un lieu aussi sacré pour lui, plein des souvenirs de son enfance, des plus belles années de sa jeunesse, de son premier sacerdoce. L'église fut réparée et somptueusement embellie; les cloîtres furent renouvelés¹ et

1. Bibl. Vatic., n° 4026. *Præparavit sumptuose claustra monasterii de Chiriaco.*

une vaste tour s'éleva pour protéger cette retraite des *cantatours* de Saint-Victor.

Les saints, les reliques des saints, notre Bienheureux Pape, avons-nous dit, leur avait voué un culte tout spécial. Il mettait un soin extraordinaire à faire exécuter des travaux d'orfèvrerie pour conserver leurs précieux restes. Quand il avait fondé ou restauré une église, lorsqu'il voulait faire un cadeau amical à ceux qu'il estimait, il ne manquait pas de distribuer des reliquaires. Le monastère de Chirac reçut de sa part une châsse magnifique, et Pierre Boerii lui porta des bijoux évalués à 200 florins¹.

Il existe au Monastier un reliquaire vermoulu, recouvert d'une plaque d'argent, surmonté d'un dôme imbriqué. La nomenclature des richesses qu'il contient est détaillée en un texte latin. Nous y relevons les noms de sainte Anne, de saint Laurent, de saint Denis, de saint Lazare..., des souvenirs du Saint-Sépulcre et de la Croix... Dans les grandes calamités, au moment des gros orages, le peuple apeuré et croyant vient réciter des prières aux pieds de l'ancien monument.

Hélas! ce prieuré, tout rajeuni à la fin du xiv^e siècle, tomba dans le relâchement et fut donné aux Jésuites de Rodez², au xvi^e siècle, par Grégoire XIII.

1. Reg. Vat. 332, fol. 66, 21 février 1370.

2. Cette étonnante union du Monastier « du prieuré bénédictin du Monastier » est consignée dans une infinité de pièces des Archives de Saint-Victor à Marseille et du département de l'Aveyron. C'est bien là le monastère d'Urbain V, appartenant à l'abbaye-mère de Marseille. M. Paul Lecacheux, dans sa publication des *Lettres secrètes et curiales d'Urbain V*, a reproduit un document qui exclut tout doute à ce sujet. Le Pape dit en toutes lettres que « Guillaume de l'Orme était prieur du *Monastier, près Chirac, prior de monasterio prope Chiriacensem...* 3 décembre 1362.

De nos jours, l'église monacale, devenue paroissiale, sert au culte catholique du village de Monastier.

Aider aux fortifications de Buisson, rendre service aux habitants de Montferrand¹, pays de sa mère, construire un pont très hardi sur le Lot, élever une chapelle à Salmon, voilà ce que fit encore Urbain V dans cette région du Gévaudan.

Les localités de Saint-Bonnet, Moriès, Montjézieu, Banassac, Montferrand, Marijoulet, Auxillac gardent le souvenir reconnaissant de tous ces bienfaits, en particulier du pont de Salmon qui reliait les deux rives du Lot.

Quézac, sur la rive gauche du Tarn, adossé aux falaises du causse Méjean, possède un « oratoire spirituel très vénéré². La dévotion à la Sainte-Vierge y est aussi ancienne que fervente ». Le Pape, qui connaissait ce lieu de pèlerinage, particulièrement fréquenté des habitants de la Lozère, le pourvoit de revenus considérables et y fonde une collégiale. Un doyen, un sacriste, six chanoines composent ce collège de clercs séculiers. Le doyen a charge des collégiés et le sacriste des paroissiens. Quant aux chanoines, ils devront être ordonnés prêtres dans l'année, et, s'ils ne le sont pas, on les priera de se retirer.

Urbain V se réserva la première nomination et, aussitôt après, les offices y furent célébrés selon le rite de l'église de Mende. Cocart du Puy, familier du Pape, dressa les statuts de la communauté. Les chanoines étaient tenus de célébrer, chaque jeudi,

1. Château, tour et murailles presque disparus, rappelant à l'indigène les ruines de Salmon et de Chirac, qui gardent l'écusson papal.

2. *Prima Vita*.

une messe du Saint-Esprit pour le Souverain Pontife, et chaque mercredi une autre messe pour Anglic, évêque d'Avignon, sans oublier le père d'Urbain V.

A Ispagnac, par exemple, la mémoire d'Urbain V est bénie et charme l'âme de joies exquises, comme ses belles gorges ouvertes à tous les sourires de la nature. Cette petite ville de 1.600 habitants est d'un aspect séduisant par ses prairies, ses pentes et coteaux couverts de vignes et de céréales, de chênes et de vergers. Au moyen âge, Ispagnac possédait une enceinte fortifiée et les moines de son prieuré dépendaient de Saint-Gérauld d'Aurillac. Beaucoup de ses prieurs sortent de la noble famille gévaudanaise de Peyre. Urbain V termina certaines querelles des évêques de Mende et des moines d'Aurillac, en ordonnant l'union d'Ispagnac à Saint-Victor de Marseille. Une bulle du 23 avril 1365 prescrit au prieuré d'Ispagnac la résidence de douze religieux. Des ressources copieuses, une juridiction s'étendant jusqu'au gué de Quézac et à l'église priorale de Vebron, le droit de confirmation dans le choix du doyen de Quézac, un séjour délicieux au bord du Tarn, de belles bibliothèques, une confortable installation, faisaient un petit paradis terrestre de ce monastère bénédictin.

« Au-dessus d'une porte, avec linteau en forme d'accolade, on voit aujourd'hui un écusson aux armes de la famille d'Urbain V »; et sur les murs de l'ancien prieuré les traces significatives des guerres du xvi^e siècle.

Florac est comme un jardin de fleurs et de fruits, dont les terres viennent se baigner aux limpides eaux du Tarnon et du Tarn. Le Pape connaissait, à

l'ouest de ce pays, la source du Pêcher, une des plus fortes de France, et dans un site pittoresque comme celui de Vaucluse. Il aimait surtout ses habitants, qu'il combla de faveurs et employa souvent à ses nombreux chantiers de construction. Dans les registres du Vatican, nous avons des donations à Saint-Martin de Florac. Notons aussi un compte se rapportant au consul, Étienne Capelarius, auquel le Bienheureux fait remettre deux cents florins, pour les fortifications de la ville.

C'est à Bédouès que nous arrivons en côtoyant les bords du Tarn fleuri. « A cet endroit, Urbain V élève et dote, en grande partie de ses biens patrimoniaux, une église et un collège de prêtres séculiers. Cette église est dédiée en l'honneur de la Sainte-Vierge, et les chapelains qui la desservent sont au nombre de huit. Pour mettre à l'abri les collégiés, les habitants du voisinage et tous les compatriotes, il bâtit une forteresse avec des tours très hautes, de manière que l'ensemble de cet édifice forme un vrai *castrum*¹..... ». En effet, ce Bédouès papal ressemble à l'architecture militaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, et, à ses proportions, on comprend que « toute la patrie de ce lieu s'y soit réfugiée dans les jours d'hostilité », comme dit le texte du XIV^e siècle.

Les chanoines de Bédouès, pourvus de gros bénéfices, veillaient sur les restes mortels des parents d'Urbain V et de la famille des Grimoard ensevelis dans ce *castrum*. Leur tombeau n'était pas à l'église paroissiale, distante de quelques centaines de mètres, mais à la butte schisteuse et solitaire qui do-

mine la route, présente l'édifice papal sous un aspect des plus coquets, le rapproche de la rivière.

« Des livres, des calices, des reliquaires, des tapisseries d'église, des vêtements sacerdotaux, quatre cloches aux tours, rien ne manquait à ce sanctuaire cher au Pape¹ ». C'était, pour lui, la terre, la maison paternelle, c'était son cœur qui était là, car c'était sa mère qui reposait dans ce caveau.

Un article des statuts dressés en 1375 par le cardinal Anglic « ordonne que, tous les ans, le jour du trépas de noble Amphélise, jadis femme de noble Guillaume de Grimoard, chevalier, seigneur de Grisac et Bellegarde, de ses enfants et autres de leur race, après les vêpres du jour on récite tout l'office des morts, et le lendemain grand'messe des morts et après la messe, l'absoute. Ces jours, il y aura double distribution pour prêtres et ministres de ladite église, et tous les prêtres étrangers, d'où qu'ils viennent, qui y diront la messe, auront 12 deniers. On donnera à dîner à 20 pauvres. Tous les ans, le 19 décembre, après vêpres, office des morts et lendemain grand'messe des morts. Double distribution aux prêtres de Bédouès et 5 sols aux étrangers. Dîner à 50 pauvres ». Ce territoire de Bédouès, dont le père du Pape était seigneur, reçut souvent des visites d'Avignon. Urbain V y envoyait tantôt Spinasson, directeur des œuvres, tantôt le lapicide Silvestre, quelquefois des artistes de la Cour romaine, toujours des cadeaux et des florins².

Il serait difficile de préciser exactement ce qu'était autrefois l'intérieur du monument religieux, relevé

1. *Prima Vita.*

2. Reg. Vat. n° 319, *passim*, ann. 1367.

et remanié à diverses époques, avec le *castrum*. Sur l'église, « qui avait quelque aspect de crypte », était une partie de l'habitation des chanoines. Dans la construction de plusieurs maisons du village et dans les fouilles opérées autour des ruines, sont des pierres sculptées ayant appartenu aux primitifs édifices du temps d'Urbain V.

Le zélé Couderc, curé de Bédouès, a eu la bonne fortune, en restaurant son église¹ vers le milieu du siècle dernier, de trouver le caveau des Grimoard. Il l'a remis en état avec tout le soin et le respect dus aux auteurs du glorieux Pontife².

Morne et granitique, le sol du *castrum* de Grisac est couvert de neige une bonne partie de l'année. Ce lieu d'origine d'Urbain V, d'accès difficile, juché sur le sommet des Cévennes, environné de touffes de bois sombre, n'avait point, dit la *Prima Vita*, d'église baptismale et paroissiale. Il fallait aller à Bédouès³, à Fraissinet de Lozère, à Pont-de-Montvert, et c'était fort loin, surtout par les mauvais temps des hivers sans fin. C'est pourquoi le Pape, désirant faciliter les pratiques religieuses à ses compatriotes,

1. Par ordonnance du 3 mars 1825, le service paroissial a été remis à cette église et non point à Saint-Saturnin, située au centre du village et paroisse primitive, laquelle avait été unie à la collégiale de Notre-Dame de Bédouès ainsi que l'église de Prunet et la chapelle de Saint-Julien du Gourg, en 1364.

2. La famille de Grimoard, éteinte dans sa descendance masculine du temps même du Bienheureux Urbain V, s'est continuée par les femmes jusqu'à Urbaine de Grimoard, qui vivait à la fin du xv^e siècle, et, depuis elle, dans la maison de Roure où elle entra par son mariage. Les familles de Roure et de Sabran ont contribué à la réfection du tombeau et de la chapelle des Grimoard.

3. *In loco de Bedoesco, ubi ecclesia baptismalis et parochialis loci suæ originis.*

fit bâtir une église à Grisac. Son emplacement fut choisi à une certaine distance du château paternel, où il était né, où il avait passé son enfance. Il ne travaillait pas pour sa famille, mais pour l'utilité des fidèles.

Cette nouvelle paroisse, fondée pour le bien spirituel du peuple, porta le vocable de Notre-Dame¹. Elle fut dotée de quatre cloches, comme à Bédouès, ainsi que de tous les ornements nécessaires au culte. Guillaume de Spinasson, directeur des travaux de l'église, ne négligea rien pour donner au monument ce cachet religieux et féodal qui était dans les goûts du Pontife.

Le Gévaudan fut ainsi comme inondé « de faveurs et de bienfaits ». Urbain V lui donna son cœur et ses pensées, même lorsqu'il se trouvait en mer, faisant le voyage de Marseille à Corneto. De toutes les belles pièces de soie et d'or qui ornaient sa galère, il fit faire des vêtements sacerdotaux, et ordonna de les distribuer aux paroisses indigentes de son diocèse d'origine.

Les rois de France, à son instigation, accordèrent affranchissement de taille aux divers fiefs de la famille Grimoard, et déchargèrent d'impôts leurs sujets.

Un pays est comme un individu : certaines impressions, profondément reçues, ne s'effacent jamais. Et la montagnarde, la croyante Lozère, justement orgueilleuse de son Pape, a un cœur chaud et reconnaissant ! Durant le cours des siècles, elle s'est souvenue de son incomparable bienfaiteur et lui a voué un culte d'éternelle gratitude. Partout le nom

1. Archives de la Lozère, G. 1890.

de Grimoard, d'Urbain V sourit à l'indigène comme au voyageur, égaré sur les rives du Tarn et du Lot. Ce qui vaut mieux encore, notre Bienheureux suscite des imitateurs de sa foi et de ses vertus. La graine de clercs et de moines jetée par lui dans son diocèse natal continue à germer avec une abondance extraordinaire.

CHAPITRE XII

LE BIENHEUREUX RÉFORME L'ÉGLISE, TRAVAILLE A LA RÉUNION DES SCHISMATIQUES, CONVERTIT LES INFIDÈLES.

Les historiens et les saintes âmes, comme Catherine de Sienne, Brigitte, Vincent Ferrier, Catherine de Suède, nous ont exposé l'état de corruption où s'enlisait la société des grands et des petits, des religieux et des laïcs, au xiv^e siècle. A peine monté sur le trône apostolique, Urbain étudia les desseins de Dieu sur son apostolat et chercha les moyens d'arrêter les désordres.

L'Église catholique doit être sans rides ni taches, innocente et immaculée, et elle ne se trouve telle que lorsque les préceptes du Seigneur y sont suivis.

Par sa vie privée irréprochable, par de sévères exhortations aux cardinaux mondains, par la régularité, l'honnêteté, l'urbanité exigée des fonctionnaires de la chancellerie, le Bienheureux donna à sa Cour un ton de vertu et de distinction qui produisit le plus salutaire effet.

Avignon, du jour au lendemain étant devenue la capitale du monde catholique, attira des milliers d'étrangers. Les vices y affluèrent et, parce qu'ils ne pouvaient s'y dissimuler comme dans une grande ville, tous les yeux les remarquèrent. Pétrarque, dans un de

ses poèmes, appelle Avignon la Babylone hypocrite, l'auberge de la colère, l'école des erreurs, le temple de l'hérésie, écrasée sous le poids du péché. Le poète fougueux exagère, sans doute, mais la corruption y était éclatante.

Surpris de trouver, en Avignon, un grand nombre d'évêques envahis par l'esprit laïque, vivant loin de leurs églises, il les fit rentrer immédiatement dans leur diocèse. Il pourvut aux églises vacantes, n'ayant égard qu'aux vertus et aux qualités du sujet, sans tenir compte des recommandations de complaisance ou la plupart du temps intéressées. Deux mois après son couronnement, il sacra lui-même, en un seul jour, son frère, évêque d'Avignon, et vingt-huit autres évêques ou abbés, qu'il envoya tout de suite à leurs ouailles.

Il tint la main à ce que la loi de la résidence fût observée et, ayant su qu'il y avait, à Naples, de nombreux évêques, il les avertit que leur place n'était point là, mais dans leur diocèse. « Une barque sans pilote, disait-il, ne peut éviter les écueils et périt misérablement ».

Il recommandait aux prélats d'être bienveillants pour leurs inférieurs et de ne pas opprimer les ecclésiastiques d'humble condition¹. Que de fois n'a-t-il point fait de reproches sous ce rapport!

La vie exemplaire des ecclésiastiques fut l'objet de sa constante préoccupation. Il se montra sévère, inexorable même, envers ceux qui manquaient aux devoirs de leur état; mais il prodigua ses grâces à ceux qui menaient une vie édifiante, studieuse, disciplinée.

1. *Informations sur la vie et les miracles d'Urbain V*, n° 147.

Le clerc qui aimait l'Église et pouvait la servir par ses talents était sûr d'être récompensé. Les regards pénétrants du Pontife et les informations qu'il prenait partout, le discernaient immédiatement. Sans miséricorde, il rejetait les demandes injustifiées pour des postes d'évêques ou de simples bénéfices ruraux. Il écrivait au roi d'Angleterre qui lui proposait un sujet inacceptable : « Cher fils, vos envoyés ont paru devant Nous, et Nous ont présenté vos demandes, entre autres celle d'agréer le choix de Jean de Bulintrac, archidiacre de Londres, votre conseiller, pour l'évêché de Lincoln. Ayant pour vous l'affection d'un père, Nous sommes disposé à vous accorder libéralement tout ce que nous pouvons devant Dieu. Or les cardinaux chargés par Nous d'examiner avec soin la forme de l'élection et la science de l'élu, ont trouvé l'élection illicite. Ils craignent de plus que Jean de Bulintrac, homme vertueux du reste, n'ait pas assez d'instruction pour gouverner une église formée d'un peuple très nombreux et qui passe, à bon droit, pour une des premières du royaume. Si vous pensez que Jean ait de la science, qu'il vienne à la Cour romaine; sa présence aplanira toutes les difficultés ».

Un pauvre clerc, couronné de science et de piété, ne demandait-il aucun bénéfice, s'en croyant indigne? Urbain V lui adressait un *veniat* et le promouvait à une haute dignité.

Contre l'ambition des prêtres à cumul, qui cherchent partout et toujours des honneurs ou des titres, il fit des Constitutions très sévères, et publia la décrétale spéciale « *Horribilis* ». Il ne les aimait pas, ces clercs gonflés d'orgueil, ne regardant que leurs promotions, leur costume, leurs revenus, calomniant

les modestes confrères et sans cesse adressant des flat-teries aux puissants. Ces vanités puériles, il les avait en horreur, comme la simonie, qu'il réprima impitoyablement. Il faisait punir ceux qui étaient convaincus de vendre ou d'acheter les choses spirituelles, trafiquant de leur emploi et de leur influence. Ayant découvert quelques-uns de ces malheureux auprès de lui, il les chassa de sa Cour, et engloba dans le même châtement ceux qui étaient oublieux de leur vocation sainte. Aux abus scandaleux des procureurs et des avocats de la Cour romaine il mit un terme décisif. Mais les serviteurs de la curie avaient des imitateurs dans la plupart des administrations épiscopales. C'était bien difficile, dit Pélayo, témoin oculaire, d'obtenir une expédition, une audience, sans avoir l'argent à la main. Là encore, Urbain V atteignit les coupables.

Ils n'étaient pas à l'abri d'une vie parfois scandaleuse, les moines et les vierges du xiv^e siècle. Brisant leur clôture, ces âmes consacrées à Dieu firent souvent un usage criminel de leur liberté. Plusieurs religieuses sortaient à volonté, recevaient toute espèce de visites et n'observaient aucun des vœux qu'elles avaient faits à l'Église. Les moines rougissaient du saint habit qu'ils portaient. Ils lui donnaient la forme des vêtements mondains. On avait de la peine à les distinguer des séculiers. Autant que les évêques et les prêtres, autant que les laïques même, ils s'occupaient des choses du monde. Leur dérèglement est le trait saillant qui ressort de tous les récits historiques. Urbain V fit rentrer dans leurs monastères et dans leurs cloîtres tous ces vagabonds qui couraient çà et là, fréquentant les Cours, donnant le plus mauvais exemple. Il voulut qu'ils s'occupassent de

Dieu et de leur salut, renonçant au monde, chantant l'office divin et étudiant les Saintes Lettres. Le Bienheureux eut une grande vigilance pour maintenir chaque Ordre dans l'esprit de son institution, et pour corriger les abus qui s'y introduisaient. Il fit une Constitution particulière pour défendre les festins que l'on donnait dans les monastères lors de la réception de nouveaux religieux et les contributions d'argent qu'on exigeait des postulants, entrant en religion ¹.

Il y avait aussi beaucoup de débauches parmi les peuples et les princes. Le rédacteur des Informations sur les miracles du Bienheureux ne manque pas de nous dire qu'il y appliqua les remèdes les plus opportuns. Et lui, qui était si condescendant d'ordinaire, on le vit, avec étonnement, bannir toute crainte et paraître plein de fermeté pour défendre tous les intérêts de la religion.

Il poursuivit particulièrement les concussionnaires, les usuriers qui pressuraient les petits et les faibles; il fit porter divers jugements contre ceux que l'on put découvrir et les obligea à rendre le bien mal acquis. On disait qu'il y eut de la sorte pour plus de deux cent mille florins de restitution.

La fiscalité pontificale établie par ses prédécesseurs, il essaya de l'adoucir, recommandant à ses collecteurs d'être moins exigeants ².

Le luxe des vêtements, ces hardes d'un jour, avait pris un développement vraiment inconcevable. L'es-

1. Alvaro Pelayo, l. II, art. 5.

2. Voyez MM. Samaran et Mollat pour les revenus ecclésiastiques exagérés : annates, décimes, droits de dépouille, subsides caritatifs, cens, vacants, taxe de chancellerie, de nomination, etc., etc...

sor imprimé au commerce avait développé le bien-être de toutes les classes. Partout on vit se produire des variations incessantes de la mode et un penchant immodéré, chez tous, pour le luxe, la débauche, les jouissances. L'or devint tout-puissant et on le faisait servir en maître dans les toilettes. L'éloignement des supérieurs explique le relâchement du clergé, au point de vue des mœurs; mais ce qui accentua la corruption, ce fut le dévergondage publiquement affiché de la société entière. De concert avec les rois de France, le Bienheureux fit des décrets pour modérer ce qui était excessif, défendre les modes indécentes, proscrire les costumes indignes des chrétiens. On abandonna les chaussures à la poulaine. Les hommes portaient les cheveux longs et arrangés comme les femmes : il s'éleva contre ces nouveautés et mit les fidèles en garde contre elles. Quand Urbain V concédait des indulgences, il y mettait la condition qu'on abandonnerait ces vanités et toutes les modes indécentes ¹.

Dès qu'une faute des souverains arrivait à sa connaissance, le Pape faisait entendre sa voix de Pasteur.

En Espagne, Pierre le Cruel, roi de Castille, affiche la débauche et l'adultère. Quand une épouse fidèle lui demande raison de tant d'outrages, il la fait mourir. A Milan, Galéas et Bernabo Visconti conjurent la perte de leur oncle, empoisonnent leur frère, exercent mille cruautés. Pierre, roi de Chypre, Casimir, roi de Pologne, la Cour de Suède donnaient publiquement d'autres scandales : tous se voient rappelés à une conduite plus conforme à leur religion.

1. Bibl. Vat., Ms. 4026.

Ce zèle ardent du Bienheureux pour la réformation des mœurs de toutes les classes de la société produisit de grands fruits. La chrétienté entière admira l'énergie du père qui préservait ses fils du poison des erreurs et de la contagion du péché. Voici comment Pétrarque exprimait son approbation dans une lettre qu'il adressait au Pape en 1367 : « J'ai appris, Saint Père, les grandes choses que vous faites et auxquelles je m'attendais. J'ai appris que vous aviez renvoyé dans leurs églises les prélats qui remplissaient la Cour romaine. C'est bien et très bien fait. Car y a-t-il rien de plus inepte et qui contribue davantage à amener un naufrage que de voir les matelots abandonner rames et cordages, se ramasser tous sur l'arrière du navire, embarrasser sans cesse le pilote dans ses mouvements ? Vous avez mis un frein à la poursuite effrénée des bénéfices et forcé les ambitieux insatiables à se contenter d'un seul. C'est juste. N'était-il pas honteux de voir les uns surchargés de revenus, et beaucoup d'autres, meilleurs qu'eux, vivre dans le besoin ?

« Je sais que vous vous donnez beaucoup de peine pour ramener la modestie et la décence dans les vêtements. En cela, vous êtes digne de toute louange, car on ne pouvait plus souffrir les modes ridicules que notre siècle a introduites, croyant s'embellir et se rendre intéressant, tandis qu'il se déshonorait. Comment, en effet, supporter, sans se plaindre, les nouveautés monstrueuses qui s'étaient sous nos yeux, des souliers pointus comme la proue des galères, des chapeaux à ailes, des chevelures entortillées, à longues queues, des peignes d'ivoire plantés sur le front des hommes, simulant les femmes... Il convenait à vous, qui êtes le Vicaire du Soleil de Justice,

de remettre la justice dans tous ses droits et de faire disparaître tous les usages condamnables... ».

Au milieu de ses préoccupations de réformes, Urbain V désirait réunir l'empereur d'Orient et son peuple à l'Église romaine. Il écrivit donc une lettre à Jean Paléologue pour lui inspirer confiance et lui parler de la Terre Sainte. « Rentrez, lui disait-il affectueusement, rentrez avec bonne foi et sans aucune feinte dans le sein de l'Église véritable. Profitez du temps que Dieu vous a donné. Si vous le faites, nous vous reconnâtrons pour nos enfants bien-aimés, nous récompenserons avec un soin paternel votre piété, nous répandrons sur vous nos grâces, nous vous enverrons des secours. Ne vous obstinez pas dans votre endurcissement, car nous serions forcé, comme dit l'Apôtre, de vous traiter en païens et en philistins, etc. Quand on voudra vous attaquer, nous ne pourrons, nous ne devons pas vous secourir, puisque vous serez séparés de l'Église ». Touché de la bonté apostolique, craignant pour ses États, l'empereur se rendit en personne à Bude pour conférer avec le roi de Hongrie et le prier d'écrire au Pape sa résolution.

Quelle joie pour Urbain V que la promesse des Grecs de rentrer au bercail! Le saint Pontife en exprime son bonheur dans une bulle magnifique et rappelle « la cohésion des deux murailles du temple de Dieu ». A son commandement, deux nonces allèrent à Constantinople pour s'entendre avec Jean Paléologue et lui remettre la profession de foi qu'il devait signer. Les choses ne marchèrent point aussi vite qu'on l'aurait désiré. En attendant, le Pape renouvela ses instances. Les nombreuses lettres qui se trouvent dans le Recueil de Raynaldi, montrent

son attachement pour l'empereur, l'impératrice Hélène, sa femme, ses trois fils et les archimandrites des divers monastères. Comme témoignage précieux d'estime et d'affection, Urbain V ajouta des présents, qui réjouirent toute la famille impériale.

Les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem secondèrent Jean Paléologue et écrivirent au Pape leurs bonnes dispositions. Urbain V répondit à leurs lettres, les engageant à accompagner l'empereur à Rome, où il leur promettait un accueil paternel. Tandis qu'il poursuivait le retour des Grecs, le Bienheureux envoya des missionnaires dans un grand nombre de contrées pour procurer la conversion des hérétiques et des infidèles. Les registres de son bullaire sont remplis des lettres qu'il écrivait pour ramener les uns et les autres auprès du Vicaire de Jésus-Christ, le seul, l'unique pasteur du troupeau fidèle.

En Bulgarie, il y avait des foules de Patarins et de Manichéens qui n'avaient jamais été baptisés. Une légion de Frères Mineurs parcourut les villes et les bourgs, prêchant et baptisant avec une ardeur toute céleste : deux cent mille hommes se convertirent en quelques jours ! Les noms des néophytes, inscrits sur des registres, sont envoyés au général des Franciscains. Urbain V, transporté de joie, félicite les ouvriers et leur transmet des secours. Craignant que les efforts des missionnaires ne restent impuissants, que le bien ne dure pas, il délègue, avec plein pouvoir, l'archevêque de Colocza et l'évêque de Csnad. Aussitôt se dilate l'élan le plus magnifique de la conversion d'un peuple entier : grands et petits, jeunes et vieux, princes et serfs, hérétiques et schismatiques, prêtres et moines se précipitent aux pieds

des envoyés du Pape. Toute cette moisson, mûrie par la grâce, remplit les greniers de l'Église et réconforte le cœur du père de famille.

D'autres missions furent entreprises dans l'île de Crète, pour qu'elle formât un seul faisceau avec Constantinople et augmentât les forces des chrétiens contre les barbares de l'Orient.

Dévoré de zèle pour la conversion des Juifs, notre Bienheureux leur facilita tous les moyens pour recevoir le baptême. Soit en Occident, soit dans les régions orientales, il voulut qu'ils eussent entière liberté de suivre l'inspiration divine¹.

La Dalmatie, la Moldavie, la Valachie, touchées de repentir, embrassèrent la doctrine romaine. Devenue catholique, la veuve d'Alexandre, vayvode de Valachie, convertit sa fille, reine de Bulgarie. Le Pape l'engagea à ramener son autre fille, qui régnait en Serbie, et s'adressa directement à son beau-fils, Ladislas, gouverneur des Valaques, le priant de suivre les exemples de sa belle-mère. Après avoir renoncé au schisme, le duc Latzko demande au Souverain Pontife l'érection d'un évêché en Moldavie.

De nombreux prédicateurs parurent aussi parmi les Russes et semèrent la bonne parole du Christ dans les contrées les plus lointaines. Avec une curiosité bien légitime, nous suivons dans les textes pontificaux ces belles missions jusqu'à l'extrémité du monde. Urbain V créa même un archevêque de Cambalu ou de Pékin et l'envoya, accompagné de Frères Mineurs, évangéliser toute la Chine. Il lui donna pour le Khan des Tartares une très belle lettre, dans laquelle il sollicitait la liberté de servir

1. Bibl. Vat., Ms. 4026, n° 50.

Dieu. « Protégez, ajoutait-il, les chrétiens de votre empire et ouvrez vous-même votre cœur aux enseignements de la seule religion véritable ».

Les autres princes Tartares, les peuplades qui habitaient les déserts de l'Asie, Urbain V les prévint, par la même occasion, d'abandonner leurs erreurs et de reconnaître le Maître de l'univers.

Scythes et Arméniens, Ibères, Africains du Nord, Nubiens, peuples de l'Aquilon virent les missionnaires du Pape se dévouer jusqu'au sang, jusqu'au martyre.

Quand Urbain V apprenait ces nouvelles, son cœur saignait, mais son âme répétait : « C'est la semence du ciel et la source du salut ».

De plus en plus enclin à la propagation de la foi, il fit demander des prêtres zélés qui consentiraient à partir pour les îles Canaries. Et, quand il sut que son appel avait un écho, il exulta de bonheur. Il donna immédiatement tous les pouvoirs nécessaires aux évêques de Barcelone et de Tortose pour organiser cette expédition sacrée. Aller délivrer des peuplades idolâtres, marcher à la conquête des âmes, envoyer des élus au ciel, rien ne pouvait être plus agréable au Bienheureux Pontife.

Ainsi, d'un bout du monde à l'autre, Urbain V travaillait à étendre le royaume de Jésus-Christ, accomplissant fidèlement le précepte donné par le Seigneur aux Apôtres « d'enseigner toutes les nations, de les baptiser et de prêcher l'Évangile à l'univers ».

Il embrassait tous les peuples dans un même amour, désirant les réunir tous dans le sein de la véritable Église. Et cette Église catholique, universelle dans l'espace, il la voulait purifiée, sainte dans ses membres.

CHAPITRE XIII

URBAIN V FAIT SA PREMIÈRE PROMOTION DE CARDINAUX. —
IL ORDONNE LA TENUE DES CONCILES ET APPROUVE DE
NOUVEAUX ORDRES RELIGIEUX.

Les Ordres religieux sont les gardiens de l'Église catholique. Urbain V sortait du cloître et ne cessa de prodiguer ses faveurs à tous les monastères sans acception. En cela, il se montrait vraiment éclectique, ne regardant qu'aux talents et aux vertus. Certes, ses Bénédictins lui étaient plus chers que les autres, mais sa conscience dominait toute considération de sympathie personnelle. C'est ainsi qu'on voit, dans les Universités, pour les postès les plus hauts, les légations ou négociations importantes, tous les Ordres monastiques concourir selon leurs mérites. Il prit parmi eux beaucoup d'évêques et même ses premiers cardinaux.

La promotion de 1366 eut lieu aux Quatre-Temps de septembre. D'ordinaire, les créations de cardinaux contenaient un nombre proportionnellement considérable de riches et puissants abbés bénédictins; cette fois, il n'y en eut aucun, chose bien étrange de la part d'un Pape bénédictin! Les descendants des grandes maisons de France et d'Italie formaient presque régulièrement la seconde catégorie

de ceux qui étaient honorés de la pourpre. Pour cette fois, ce furent seulement trois pauvres religieux qui la reçurent.

Anglic, frère du Pape, de la congrégation de Saint-Ruf, s'était montré si digne dans le gouvernement de l'église d'Avignon que tous lui souhaitaient le chapeau rouge. Peu d'hommes lui ressemblaient en prudence ; personne n'était au-dessus de lui, disait-on partout¹.

Le second cardinal, fut l'évêque de Marseille, Guillaume Sudre, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il brillait par la sagesse et la science. Né dans le Limousin, il exerça de hautes fonctions monacales à Toulouse, puis fut nommé maître du Sacré Palais. A Marseille, il s'occupa activement de son diocèse, il le visita avec soin, il y tint synode. Urbain V, en l'introduisant dans le Sacré-Collège, connaissait la valeur de l'homme et le dévouement de l'ami.

En honorant de la pourpre Marc de Viterbe, général des Franciscains, le Pape rendait hommage aux Frères Mineurs, qui venaient de se dépenser de toutes leurs forces dans les missions de Bosnie et de Bulgarie. Initié tout jeune aux règles et coutumes franciscaines, Marc de Viterbe devint une lumière de son Ordre. Très habile dans l'art des négociations, il fit déposer les armes aux Pisans et aux Florentins, réconcilia l'évêque d'Asti et de Verceil avec le marquis de Montferrat, forma une ligue des cités lombardes et toscanes contre les ennemis des terres pontificales.

L'Église, gouvernée par le Saint-Esprit, a compris, de tout temps; que les lois discutées et votées dans

1. *Prima Vita.*

les saintes assemblées exercent une haute influence sur les âmes. Et plus ces assemblées se sont tenues régulièrement sous l'inspiration et la direction des Papes, mieux a prospéré la religion catholique.

Urbain V était pénétré de ces pensées, lorsque, écrivant à l'archevêque de Narbonne, il lui disait : « Les saints canons nous prouvent qu'autrefois les Pères, les Souverains Pontifes et les évêques, pleins de vigilance pour le troupeau du Seigneur, eurent soin de célébrer des conciles, où l'on prenait les moyens d'extirper le vice, de jeter la semence de toutes les vertus dans le peuple et le clergé, de défendre les libertés de l'Église, de conserver les biens des établissements pieux....

« Mais, ô douleur ! la négligence des évêques s'augmentant insensiblement, on a interrompu la célébration des conciles et les vices pullulent, l'indifférence du peuple s'accroît de jour en jour, la liberté de l'Église reçoit mille atteintes, le culte divin est négligé, les clercs sont opprimés par les laïques....

« C'est pourquoi, désirant que votre sagesse et celle de vos frères remédient à tant de maux, nous excitons Votre Fraternité, avec le zèle de la sollicitude apostolique, nous vous exhortons, nous vous ordonnons de convoquer au plus tôt le concile de votre province. Quand vous l'aurez tenu, vous aurez soin de nous en prévenir et de nous communiquer ce que vous aurez décidé. Demandez-nous avec confiance ce que vous croirez devoir être utile¹ ».

Tous les métropolitains reçurent des ordres semblables. Et l'on vit aussitôt se rouvrir dans chaque province ces assises confraternelles, où l'on met en

1. Lettre du 25 novembre 1364.

commun les joies et les peines, les lumières des uns et l'expérience des autres pour la sanctification des âmes, le rappel au devoir, la pratique des vertus professionnelles. On retrouve, dans les Actes des conciles arrivés jusqu'à nous, l'application des principales mesures que le Pape avait prises pour réformer les mœurs.

La Provence vit tous ses prélats assemblés à Apt, en un concile national de ses trois provinces ecclésiastiques. Aix, Arles, Embrun, Cavaillon, Orange, Carpentras, Vaison, Marseille, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Toulon, Digne, Senez, Riez, Vence, Nice, Sisteron, Apt avaient envoyé leurs évêques; les autres s'étaient fait représenter par procureur. On y rédigea des canons, dont quelques-uns sont encore en vigueur, comme l'usage pieux de fléchir les genoux à l'*Incarnatus est* de la messe solennelle. La défense aux évêques d'avoir des bouffons et des chiens de chasse rappelle bien les goûts disparates d'un siècle à la fois mondain, fidèle et croyant.

Le concile de la province de Tours fut célébré dans la ville d'Angers. On y fit trente-quatre canons. Le cinquième et le sixième prescrivent à tous ceux qui sont élus à quelque bénéfice, d'en venir prendre possession dans le délai de six mois. Par le douzième, nous voyons ordonner aux clercs une longue robe et une chape fermée. Aux repas, les ecclésiastiques ne pourront avoir que deux plats. Ils garderont la résidence sous peine de perdre leurs bénéfices.

Au concile de la province de Bordeaux, tenu à Périgueux, le prince de Galles veilla au bon ordre de la réunion des vingt-deux évêques suffragants. La Chronique mentionne que le discours d'ouverture, prononcé par l'évêque de Sarlat, fut un concert de

louanges excessives à l'adresse du prince présent. Aymeric de Peyrac dit qu'il le compara même au Fils de Dieu.

La mauvaise impression en parvint jusqu'au Pape. Apeuré, l'auteur, excellent théologien, vint demander son pardon et l'obtint aisément. Urbain V profita de l'occasion pour lui faire une malice.

L'ayant invité à sa table, ill'interrogea de la sorte :

Le Pape et l'Église doivent-ils se réjouir de la mort de Pierre le Cruel? Cet ennemi de Dieu, ce fauteur des Juifs et des Sarrasins, cet appui des infidèles a-t-il été justement tué par son frère?

L'évêque de Sarlat répondit qu'il se réjouissait de la punition des crimes du roi de Castille, mais qu'il plaignait l'individu, ajoutant qu'il fallait haïr le péché et non les hommes.

Et le Pape, qui voulait embarrasser son visiteur, reprit vivement : « Mais ne lisez-vous pas dans le livre des Psaumes : Le juste se réjouira de la vengeance exercée sur le pécheur¹ ? » — Alors l'évêque conclut modestement : « J'abandonne mon avis à la décision papale ». Et le Bienheureux laissa le cas de Pierre le Cruel pour parler d'autre chose².

Le zèle qu'on montrait en France pour la célébration des conciles, s'étendit aux autres royaumes. A York, on se distingua par des décrets prohibant la coutume de tenir les marchés dans les églises et les cimetières.

Nulle part, peut-être, il n'y eut un concile plus célèbre que celui de Lavour. Par faveur spéciale, s'y

1. Ps. LVII, v. II : Lætabitur justus cum viderit vindictam, manus suas lavabit in sanguine peccatoris.

2. *IV^a Vita.* — Aymeric de Peyrac, auteur de cette vie, assure que l'évêque de Sarlat lui raconta lui-même ce trait.

rendirent les métropolitains de Narbonne, de Toulouse et d'Auch, avec leurs suffragants. « L'excommunication est fulminée contre ceux qui s'enrôlent dans les compagnies si fréquentes en Languedoc et Gascogne. Toutes les sociétés civiles ou religieuses qui présenteront une organisation pareille à celle des compagnies seront dissoutes. Ceux qui, après avertissement régulier, n'assisteront pas au sacrifice de la messe les dimanches et fêtes seront excommuniés. Les Juifs porteront des habits particuliers qui les fassent reconnaître des chrétiens. Le luxe des souliers et des coiffures est banni ici comme ailleurs, etc... ».

En se séparant, les Pères de ce concile durent, suivant l'usage, adresser au Pape le texte de leurs canons pour en demander l'approbation. Dans sa réponse, Urbain V relève un abus très grave, qu'on lui avait signalé. Il réprimande les évêques qui prêtaient aux seigneurs de fortes sommes d'argent appartenant à leurs églises, sommes que les seigneurs ne restituaient pas toujours. La défense pontificale devait être affichée à la porte de toutes les églises, si les évêques le jugeaient convenable.

Rien n'échappait à la sollicitude du Pontife. Après avoir pourvu, comme dans les statuts synodaux d'Avignon¹, à l'administration des sacrements, à la réforme des clercs, aux bonnes mœurs des laïcs, le voilà maintenant souriant à la naissance de plusieurs Ordres religieux.

L'Ordre des Jésuites, fondé par le bienheureux Jean Colombini, recourut à Urbain V pour le prier de sanctionner ses règles.

Dans la ville de Sienne, en face de ces campagnes

1. Le parchemin contenant ces statuts est à la Bibliothèque Calvet, Avignon.

ouvertes aux larges rayons du soleil italien, était venu au monde Jean Colombini. Plein de savoir, environné d'honneurs, il avait renoncé à tout pour se consacrer au service des pauvres de l'hôpital. Cette petite ville, que n'avait point corrompue la civilisation supérieure de Florence, comptait un grand nombre de malheureux. Ému des misères des pauvres qui s'amassaient à la porte des églises, François d'Assise, prenant le chemin de Rome, essaya de consoler, en priant et en aimant, l'humanité réduite à la douleur. A son tour, Colombini, son voisin de patrie, voyant l'homme luttant dès le berceau contre la maladie et la souffrance, se dévoua à toutes les infirmités. Laissant la nature riante de son pays de lumière et comme parée des grâces exquisés d'une matinée d'avril, il s'enferme dans les hospices, marchant pieds nus, se vêtant de misérables habits, formés de mille pièces. Les compagnons de Jean Colombini, le peuple les appela Jésuates, parce qu'ils avaient sans cesse à la bouche ces mots : Loué soit Jésus-Christ !

Leur indigence extrême ayant paru une singularité, et leurs opinions étant devenues suspectes à quelques-uns, ils désiraient obtenir du Saint-Père la confirmation de leur Ordre. Il la leur accorda sans peine. Les cardinaux Sudre et de Grimoard leur furent très favorables, et, quand le premier se fut convaincu, par un sérieux examen, de la pureté de leurs principes, du noble but de leur mission, de la sainteté de leur vie, le Bienheureux Urbain agréa leur supplique. Cependant il voulut changer leur habit et leur donna, à ses frais, des tuniques blanches, ce qui les fit appeler les *Pauvres du Pape*.

Ils ne voulurent point d'approbation solennelle et

ne sollicitèrent ni bulles, ni grâces, ni privilèges, se rapprochant de la sorte de ces primitifs moines de l'Ombrie qui étonnèrent la Cour romaine par leur trop rude profession de pauvreté.

Femme unique dans les annales de l'Église, sainte Brigitte avait reçu de Dieu un cœur mâle et capable des plus grands desseins. Elle fut l'instrument dont le ciel se servit pour réformer les mœurs d'un siècle des plus corrompus. Aidant les Papes, plus d'une fois, leur donnant de sages ou sévères conseils, elle se montra comme une prophétesse pour instruire les peuples, les effrayer par la crainte du sombre avenir dont elle soulevait le voile, les réveiller de leur assoupissement. Durs comme son climat de Suède, ses écrits sont parfois semés d'images terribles.

Quel berceau, quelle enfance, quelles apparitions de Marie et de Jésus ! C'est une vie bien attirante que celle de cette femme mariée, veuve, mère de saints, venant à Rome avec ses enfants, visitant les tombeaux des martyrs, fondant un nouvel Institut.

Le Seigneur, se servant d'une parabole bien connue, lui dit : « J'avais des vignes qui me produisaient du bon vin, elles se sont abâtardies. Je veux maintenant planter une vigne nouvelle, qui poussera de nombreux rejetons et me donnera un vin exquis : je t'ai choisie pour cette œuvre ». Les vieilles vignes représentaient les anciens Ordres, qui étaient déchus de leur ferveur ; la vigne nouvelle, l'Ordre que Brigitte devait établir. La sainte reçut du Seigneur lui-même la règle que l'on devait y suivre et la formula en chapitres. Soumise à l'approbation du Pape, elle reçut l'accueil qu'elle méritait.

L'Institut de sainte Brigitte était établi en l'hon-

neur de la Sainte-Vierge et basé spécialement sur trois vertus : une profonde humilité, une chasteté inviolable, une absolue pauvreté. Il y avait, dans chaque monastère, soixante religieuses figurant les disciples. Le service divin devait se faire dans leurs églises, comme dans une cathédrale. C'est pourquoi, dans un lieu complètement séparé de leur clôture, mais assez rapproché pour pouvoir leur donner tous les secours spirituels, se tenaient vingt-cinq religieux, dont treize prêtres, chargés des offices, des prédications, des confessions : ces prêtres représentaient les apôtres. Ils portaient une croix rouge sur leur manteau. Huit frères, marqués d'une croix blanche, emblème d'innocence, les servaient.

Ainsi tout était symbolique dans cet Ordre né à Vastena, dans le diocèse de Lincopink, en Suède, et répandu dans diverses villes de la chrétienté. Sa ferveur consolait les Papes et ses vertus édifiaient l'Église.

Urbain V, qui s'était intéressé à un commencement de réforme des Frères Mineurs, n'oublia pas de faire revivre l'ancienne discipline de l'Ordre bénédictin. Cette œuvre peut bien être comparée à la naissance d'un Ordre nouveau.

En ce temps, la première abbaye du monde, berceau des Bénédictins, vivait, au milieu de ruines matérielles, dans le relâchement des mœurs et la violation des saints vœux¹. A la vue de cette désolation, Urbain V, qui était venu prier sur le tombeau du fondateur de son Ordre lors de son ambassade à Naples, en 1362, avait promis à Dieu la restauration de ces lieux vénérables.

1. Les *Vitæ antiquæ*, auxquelles nous empruntons tous ces détails, disent que les édifices jonchaient le sol à cause d'un tremblement de terre... *propter terræ motum...*

Sitôt qu'il fut Pape, il pensa au Mont-Cassin et voulut soulager sa douleur. Il commença par supprimer l'évêché que Jean XXII avait, sans succès, mis au Mont-Cassin et rétablit de nouveau la dignité abbatiale. Il fit chercher partout un guide et un modèle, et, comme il ne trouva aucun religieux bénédictin à son gré, il jeta les yeux sur un Camaldule admirable de mortification, adonné à la prière, passionné pour l'étude. Il l'appela à lui et, comme le frère André déclinait l'honneur qu'on voulait lui faire, le Pape exigea que l'élu obéît. Et le moine blanc gouverna les moines noirs. Il devint leur abbé. De tout l'Ordre, on fit venir les religieux les plus fervents et les plus réguliers, on chassa les indignes, les mercenaires, les indisciplinés. Et il semblait que le peuple juif revenait de la captivité de Babylone pour redresser les murs de Jérusalem. Les cloîtres, les cellules, les édifices furent refaits, la montagne sainte se repeupla, le désert fleurit en perfection, en bonne odeur de Jésus-Christ.

La gloire ancienne que reprit le Mont-Cassin, au XIV^e siècle, il la doit au zèle, à la foi, à l'affection d'Urbain V pour son Ordre. Il est juste d'ajouter que les Bénédictins se souviennent de l'œuvre entreprise par le Bienheureux. L'abbaye-mère le regarde comme son second fondateur, et lui a élevé une statue sous le péristyle qui conduit à la grande église.

CHAPITRE XIV

LE BIENHEUREUX URBAIN V TRAVAILLE A LA PACIFICATION DE L'ITALIE ET DE LA FRANCE.

Un esprit de vertige et de haine continuait à agiter presque toutes les républiques d'Italie au moment où Urbain V siégeait à Avignon. Chaque ville voulait être indépendante et le plus petit Etat avait des prétentions d'empire. A ce point de vue, la situation était lamentable.

La Cour de Naples, accoutumée aux scènes sanglantes, était divisée par la querelle de Jeanne et de son nouvel époux. Jacques de Majorque prétendait au titre de roi de Naples et aux honneurs du trône. Trouvant honteux d'être l'époux d'une reine sans partager sa puissance, il se plaignit longuement au Souverain Pontife. Dans une lettre toute de logique et de force, Urbain V « l'exhorta à se défier des flatteurs, ces ennemis cachés qui ont des commencements agréables et des fins terribles. Vous ne pouvez, ajoute-t-il, violer les promesses que vous avez faites. Contentez-vous avec humilité de ce que Dieu vous a donné et songez que ce Dieu abaisse les superbes, élève les humbles, accroît la puissance du juste ».

L'époux de Jeanne, comprenant la leçon, n'osa rien entreprendre en Italie, mais, quittant le beau ciel de Naples, qui lui était devenu odieux, il alla se battre en Castille.

Le Pape réussit mieux auprès de Galéas, des marquis de Montferrat et du comte de Savoie, qu'auprès du roi d'Aragon.

« Comme nous désirons vivement, écrivait-il à Galéas, que, parmi les fidèles du Christ, règne cette paix qui fait bénir Dieu et procure le salut des âmes, nous employons à ce dessein l'autorité apostolique. Depuis longtemps, vous êtes en guerre avec le marquis de Montferrat. Cette querelle a produit des maux innombrables, elle en produit encore, ce que nous ne saurions trop déplorer. Désireux d'appliquer à ce mal un remède, nous vous exhortons à écouter nos avis et à être agréable à Dieu, en faisant goûter à votre peuple le bonheur du repos¹ ».

Pise et Florence, ces éternelles rivales, perdaient alternativement leur sang, leur richesse, leur gloire, leur liberté. Les douceurs de la vengeance passaient avant celle de la paix. Quelque issue, heureuse ou malheureuse, que pût avoir la guerre, on la préférait à tout.

Ressentant une amère affliction de ces perpétuelles nouvelles de combat, le Bienheureux leur disait : « Mes chers fils, reprenez un cœur de chair. Que votre cœur de pierre se ramollisse ! Déposez votre haine et vos rancunes, qui ont déjà des suites si tristes. Puisse la crainte d'un Dieu qui déteste les hommes obstinés et les punit sévèrement, puisse le respect que vous devez au Siègé apostolique, puisse

enfin le désir que vous avez de notre amitié, vous inspirer de la modération et l'amour de la paix¹ ».

Urbain V, qui avait eu tant de peine à réconcilier les Pisans et les Florentins, en eut davantage encore à pacifier le Milanais.

Après la trêve de 1363, Bernabo, furieux contre l'Église, se prépara à reprendre la lutte. Les rois d'Europe se liguèrent cette fois contre lui et l'audacieux révolté eut la prudence de conclure la paix avec le Pape, le 3 mars 1364². Dans sa haine pour son vainqueur, il y mit des conditions pénibles pour la Papauté. Le légat Albornozy dut être remplacé et éloigné. Quelle figure que celle de ce cardinal diplomate, guerrier, législateur, obligé de s'effacer devant la victoire définitive!

Le cardinal Androin reçut la légation de Bologne, Forli, Ravenne; le cardinal Albornozy, les Marches, l'Ombrie, la partie méridionale de l'Italie.

A Milan, on fit fête au nouveau légat; la justice, le droit glorifièrent davantage celui qui, pour le bien inestimable de la paix, accepta sa disgrâce avec une grandeur d'âme antique. Quand Urbain V se résigna à faire savoir à Albornozy ce que les malheurs des temps exigeaient de lui, celui-ci répondit tout de suite, en soldat discipliné, qu'il obéissait. Et il partit, à l'improviste, pour l'Ombrie avec des troupes fidèles, entra dans Assise, en expulsa les Pérusins, rendit cette ville à l'Église.

Ainsi le Saint-Siège, par la politique, pleine de sagesse, d'Urbain V et d'Albornozy, avait reconquis tout son domaine temporel. Divisant leurs enne-

1. Reg. Urb.

2. Villani, l. XI, c. 64. — Theiner, *Codex diplomaticus domini temporalis*, t. II, p. 411, n° 387.

mis, les combattant séparément, usant de la politique fédérative pour dompter les plus rebelles, confiants en Dieu, le Pape et son génial capitaine méritèrent l'admiration du monde. Rome elle-même, déchirée par les factions, répudiant une liberté qui lui était si funeste, se donna au Souverain Pontife.

Tant de gloire, tant de succès excitèrent contre Albornoz la jalousie des vaincus, des médiocres, des flatteurs. Mais Urbain V, parlant à son cœur, lui disait : « Votre zèle m'est connu. C'est pour la défense de la liberté que vous avez fait la guerre comme un bon soldat de Jésus-Christ. Vous avez détruit les tyrans, ne vous laissez pas vaincre ni abattre par la calomnie. Quel homme illustre par ses vertus et comblé d'honneurs a su toujours se soustraire aux attaques de l'envie et imposer silence à de misérables intrigues? Ni les puissants, ni les juges, ni les rois, ni les Pontifes, ni Jésus-Christ lui-même n'ont pu le faire. Nous savons que vous avez encore la vigueur de l'esprit et du corps. Si vous voulez vous souvenir du bienheureux Hilarion, qui redoublait ses travaux et ses abstinences à mesure qu'il avançait en âge, vous reprendrez une force nouvelle dans votre vieillesse. Si vous désirez augmenter vos mérites devant Dieu, comme nous en sommes persuadé, acceptez le travail qui vous est imposé. Nous le croyons nécessaire au peuple de saint Pierre. Pratiquez la vertu de l'obéissance, qui est préférable aux victimes, et vous pourrez, comme saint Paul, vous glorifier plus que les autres dans le Seigneur ¹ ».

Albornoz, se conformant aux désirs du Pontife, rem-

plit une nouvelle mission à Naples, où Jeanne lui fit un accueil brillant. Il fit aussi le procès aux Fratricelles, condamnés par Jean XXII. Ces sectaires dangereux, réfugiés dans les gorges des Apennins, prétendaient former, eux seuls, le corps mystique de Jésus-Christ. Ils continuaient à ébranler les colonnes de l'Église et à révolutionner les États de la Papauté, avec une passion toujours plus ardente. Rien de plus infâme que leur vie et leurs assemblées de jour et de nuit. Albornoz envahit leurs repaires, s'empara des chefs, obtint le nom des coupables et fit punir exemplairement les plus dangereux.

Rentré dans les États pontificaux, *Ægidius* Albornoz consolida toutes les conquêtes par des lois sages. C'est lui, de l'avis de tous les historiens, qui a été le principal restaurateur de la Papauté temporelle au *xiv^e* siècle.

Les Constitutions *ægidiennes*, du nom d'*Ægidius* Albornoz, forment un recueil de règles libérales et démocratiques d'un intérêt exceptionnel. Avec leurs châteaux-forts et leur puissance orgueilleuse, les seigneurs étaient les ennemis de l'Église. Pour les dompter, il fallait s'appuyer sur le peuple. Albornoz ne flatta pas le peuple, ne provoqua pas sa convoitise, comme les ennemis de la société le font de nos jours, en lui promettant des satisfactions imaginaires. Non, il travailla à le rendre heureux et à le soustraire à l'arbitraire de la tyrannie.

Urbain V l'assista de ses conseils et l'encouragea de ses approbations.

Profitant, en même temps, du calme de l'Italie, il envoya de nombreuses lettres aux rois de l'Espagne et aux souverains du Nord, fit partir des légats dans toutes les directions, prêcha l'apaisement aussi

bien dans les plus puissants empires que dans les moindres républiques.

Restait la France à pacifier. Elle n'avait point à soutenir de lutte armée contre les autres puissances, mais elle était dévorée par une plaie bien cuisante, qui équivalait à la guerre la plus désastreuse. Il s'y était formé une infinité de bandes connues sous le nom de *Grandes Compagnies*, qui guerroyaient pour leur compte, parcourant les plus riches provinces et y semant la ruine. Elles pillaient, massacraient et incendiaient tout, sans rien respecter. Que de sang répandu ! Que d'orphelins et de veuves ! Que de malheureux réduits à la dernière misère ! Que d'églises surtout et de monastères brûlés !

Le Pape, prenant en main la cause des populations si criminellement opprimées, chercha les moyens de débarrasser notre pays de ces brigands si dangereux. Une bulle adressée aux gens des compagnies¹ les exhorte à cesser leurs guerres et à se préparer au voyage d'outre-mer. Ces exhortations furent inutiles. Les compagnies se rapprochent des domaines pontificaux, et le Souverain Pontife effrayé lance des estafettes à cheval dans les régions voisines, afin de s'enquérir de leur marche. Comme les pierres des remparts ne constituaient pas une protection suffisante pour empêcher les bandes de piller les récoltes, il fallait réunir des troupes. De là naquit la Ligue des communautés du Midi. Le Languedoc donne l'exemple, la Provence suit, et le Dauphiné et le Comtat et la Savoie. Les assemblées de seigneurs et de prélats votent des subsides. Urbain V autorisait les gens d'église à y contribuer pour leur part. Les

1. Arch. Vat., reg. 245, f° 168 v°.

compagnies continuent leurs ravages, principalement dans les sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire. N'ayant pu les intimider par les préparatifs de guerre, Urbain V essaya de la bienveillance. Il ne réussit pas davantage. C'est alors qu'il a recours à la dernière arme qui lui reste. En même temps qu'il accorde des indulgences aux bienfaiteurs et défenseurs de la Ligue, il lance l'excommunication contre toutes les compagnies qui ne se seraient pas dispersées dans un mois ou n'auraient pas réparé les dommages causés¹. La guerre finie, ou du moins apaisée, entre Charles V et Charles de Navarre, entre le comte de Foix et le comte d'Armagnac, entre Jean de Montfort et la veuve de Charles de Blois, toutes les provinces françaises subissaient une recrudescence des routiers. On intercédâ auprès du roi d'Angleterre et de son fils pour qu'ils consentissent à unir leurs efforts à ceux d'Urbain V et du roi de France. Guy de Prohins, gouverneur de Montpellier, se rendit auprès du prince de Galles, en vue d'aviser à l'expulsion des détestables compagnies. Bertrand Duguesclin, comte de Longueville, vint aussi trouver le même prince, au nom du Pape, afin de l'intéresser à cette œuvre.

L'empereur Charles IV arriva, sur ces entrefaites, à Avignon. C'était le 25 mai 1365². Rien de plus opportun que de mettre à profit son voyage pour obtenir de lui son adhésion. Le duc de Bourgogne, qui n'avait cessé de voir son duché envahi depuis le traité de Brétigny, voulut se rendre favorable l'empereur et lui fit une visite. De son côté, le roi de France envoya à ce monarque l'archevêque de Sens,

1. Arch. Vat., reg. 261, f° 112, 27 mai 1364.

2. *Secunda Vita*.

l'évêque de Nevers et Guillaume de Dormans, chancelier du Dauphiné, pour parler de l'envoi de routiers en Hongrie¹. Au surplus, Raoul de Loupy, gouverneur du Dauphiné, alla au-devant de Charles IV autant pour protéger sa suite que pour lui faire plaisir. Il l'accompagna à Avignon, à Arles et dans le comté de Savoie.

Pendant son séjour à la Cour papale, on prodigua à l'empereur réceptions, solennités, honneurs. Les seigneurs allemands, les princes français, les cardinaux s'unirent à Urbain V pour donner aux fêtes d'Avignon le plus de majesté possible.

Le jour de la Pentecôte, il assista à la messe pontificale en habits impériaux, le diadème en tête et le sceptre à la main.

Des entretiens qui s'échangèrent entre le Pape et l'empereur naquirent les plus heureux résultats. Charles IV promit de subvenir aux frais des routiers jusqu'à leur entrée en Hongrie, et offrit les revenus de son royaume de Bohême pendant trois ans.

Le Saint-Père, tout content, envoya auprès du roi de Hongrie le maréchal d'Audrehem, puis négocia avec les compagnies, afin qu'elles fussent prêtes à partir, sitôt les ordres arrivés. Les négociations traînèrent en longueur. Les capitaines ne voulaient pas entendre parler d'une expédition en Hongrie et ensuite en Turquie, quelques sommes qu'on leur proposât. C'étaient là des pays lointains et inconnus, d'où ils craignaient de ne pouvoir plus sortir, en cas d'une défaite².

1. Le roi de Hongrie les demandait à Urbain V et au roi de France pour les lancer contre les Turcs, avec qui il « guerroyoit et qui lui portoient moult de damages », dit Froissart.

2. Froissart, édit. Luce, t. VI, p. LXXIX.

D'ailleurs, Duguesclin n'étant pas encore libre, il fallait faire choix d'un autre capitaine. Le roi de France résolut de confier à Arnaud de Cervole, vulgairement appelé l'Archiprêtre, le commandement de l'expédition. Si l'Archiprêtre avait moins de prestige que le vainqueur de Cocherel, peut-être jouissait-il auprès des compagnies d'un plus grand crédit. Il usa de son influence, et si habilement, qu'il parvint à entraîner à sa suite une partie des bandes qui ravageaient la Bourgogne. Le Pape, qui était un des promoteurs de l'entreprise, travailla à persuader aux routiers de suivre l'Archiprêtre¹.

Le 19 juillet, il informait les archevêques et évêques français qu'il avait concédé au roi de France la décime des revenus ecclésiastiques pour une durée de deux ans². Il manda un légat à Mâcon pour absoudre les compagnies excommuniées³. Enfin Urbain V s'employa tout particulièrement à déloger d'Anse, petite ville située sur la Saône et non loin de Lyon, les gens de Seguin de Badefol, qui, de là comme d'un repaire, se jetaient sur le Lyonnais, le Mâconnais, le Châlonnais⁴.

Quoi qu'il en soit, l'expédition en Hongrie avait échoué, dès le début. Les villes d'Alsace avaient fermé leurs portes et les Allemands refusé le passage promis par l'empereur. Il fallut donc diriger les compagnies d'un autre côté. A ce moment même une guerre sévissait en Castille, entre don Pèdre et son frère bâtard, Henri de Transtamare. Don Pèdre,

1. *Prima Vita*.

2. Compte de Raoul de Loupy, éd. Chevalier, art. 36-79, 121.

3. Froissart, éd. Luce, *Sommaire*, t. VI, p. xxxvi.

4. M. Prou, *Relations politiques d'Urbain V avec les rois de France*.

par ses crimes, ne s'était pas seulement rendu odieux à ses sujets, il s'était aussi aliéné les princes étrangers. Charles V lui reprochait le meurtre de sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France, et Urbain V l'avait excommunié à cause de ses persécutions vis-à-vis du clergé. Une expédition contre Don Pèdre fut résolue, et Bertrand Duguesclin se mit à la tête des compagnies qui séjournèrent en Bretagne, en Normandie, dans le pays Chartrain et dans le Midi. Il se mit en marche, recrutant des troupes sur son passage. Entre le 12 et le 16 novembre, les compagnies arrivèrent près d'Avignon. Elles s'arrêtèrent à Villeneuve et demandèrent au Pape l'absolution et de l'argent. C'est de l'argent surtout qu'il leur fallait. Urbain V dut négocier et députa un cardinal auprès des capitaines. Cuvelier trace un récit poétique de ces négociations¹. La *Secunda Vita* dit que le Pape promit beaucoup d'argent, et *Les Grandes Chroniques* rapportent que la Chambre apostolique « bailla des florins à messire Bertrand ».

Assurés d'avoir de l'argent, ayant même reçu des sommes considérables², d'une manière ou d'une autre, les compagnies s'éloignèrent d'Avignon. Dès le 23 novembre, la plus grande partie des gens d'armes avait passé dans les sénéchaussées de Beaucaire, de Carcassonne, de Toulouse³.

L'expédition d'Espagne fut couronnée de succès ; elle fut même terminée trop rapidement, car, dès le

1. *Chronique de Cuvelier*, 7474 et suiv.

2. Arch. Vat., *Intr. et Exit.*, reg. 315.

3. Bulle du 23 novembre : *Gentes armigere pro magna parte recesserunt de partibus senescalliarum Tholose, Carcassone et Bellicadre.*

mois d'avril 1366, les routiers, après avoir pillé le trésor de Séville, reprenaient le chemin de la France. Quelques capitaines se proposant d'aller combattre les Maures de Grenade, comme le demandait le Pape, voulurent rester avec Duguesclin, mais ils étaient si peu nombreux!

Déjà les compagnies avaient franchi les Pyrénées et revenaient, menaçantes, à travers le Languedoc. Les sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne, le vicomte de Narbonne, voulurent s'opposer à leur rentrée en France. Ils furent défaits sous les murs de Montauban le 15 août 1366. Les prisonniers furent laissés en liberté sous promesse d'une rançon. Mais le Pape les délia de leur serment, annula les engagements qu'ils avaient contractés et leur défendit de rien payer aux compagnies¹.

Aimeric de Peyrac, auteur de la *Quaterna Vita*, traversait la plaine de la Ville-Dieu trois jours après le combat de Montauban. Il nous raconte qu'il vit de ses yeux les cadavres qu'on n'avait pas eu le temps d'ensevelir. Les routiers que le Pape avait excommuniés, dit-il naïvement, portaient le signe de la malédiction. Ils étaient couchés le visage contre terre, tandis que les soldats du roi et de l'Église tournaient leurs regards vers le ciel. Ainsi, conclut cet historien, « Jésus-Christ, notre Dieu, opérait des merveilles pour glorifier Urbain V ».

Quand le Bienheureux vit que l'expédition d'Espagne n'avait pas débarrassé la France des compagnies, il reprit son premier projet, un moment abandonné, de les envoyer outre-mer. Le comte de Savoie offrait de se mettre à leur tête; il désirait

1. Froissart, t. VI, pp. 226-228.

porter secours à Jean Paléologue. Du même coup, il viendrait en aide au roi de Chypre, qui, après quelques succès sur les Turcs, se voyait menacé par eux jusque dans son royaume. Urbain V, qui l'avait encouragé dans son entreprise, ne pouvait l'abandonner sans adresser au moins une dernière menace et un dernier appel aux princes chrétiens. Notre Bienheureux, pour décider les compagnies à s'embarquer, lança encore contre elles l'excommunication, le 2 mai 1366. Cette arme ne produisit pas grand effet chez des hommes de proie. Elle ne les toucha pas plus que lors de leur descente dans les plaines du Comtat-Venaissin, sur les bords du Rhône, autour des remparts d'Avignon. Raynaldi ¹ cite des bulles adressées ensuite à l'empereur d'Allemagne et aux rois chrétiens, spécialement à Charles V, pour les supplier de porter secours à Pierre de Lusignan. Ces bulles restèrent sans effet, et il fallut renoncer pour toujours à la croisade.

1. Raynaldi, *Annales eccl.*, ann. 1366.

CHAPITRE XV

URBAIN V PART POUR ROME

Depuis longtemps les Romains envoyaient des ambassades à Avignon, suppliant le Pape de venir au milieu d'eux. La première arriva en mai 1363. Urbain V répondit par bulle du 22 mai : « Notre retour à Rome, nous le souhaitons et nous ne tarderions pas à l'effectuer, si des empêchements de la plus haute importance ne nous retenaient ici ; mais, nous l'espérons, le Très-Haut lèvera ces obstacles ». Ces empêchements étaient d'abord les troubles qui agitaient l'Italie, puis l'opposition que le roi de France mettait au départ.

Rome, Florence et d'autres villes célèbres continuèrent leurs démarches. Une des gloires littéraires de l'Italie, le savant Boccace, fondateur de la Renaissance comme Dante et Pétrarque, vint offrir au Bienheureux, de la part des Florentins, cinq galères et quantité d'hommes d'escorte.

Pierre d'Aragon, fils du roi Jacques, devenu moine franciscain, étonnait le monde par sa perfection et les fruits de son ministère. Il raconta à Urbain V une vision par laquelle le ciel signifiait au Pontife d'aller à Rome et de réformer l'Église universelle.

Albornoz, à son tour, le pressait de s'installer au

centre de la catholicité. Il lui dépeignait, dans ses lettres, les factions étouffées, les tyrans abattus, les villes soumises, le peuple dévoué à l'Église, les municipalités régies par des administrateurs étrangers, tous les partis fusionnant dans un même désir : voir le Pape à Rome. Les traditions les plus sacrées semblent avoir créé un lien indissoluble entre la dignité du chef de l'Église et sa résidence à Rome. Le principe de l'universalité est le propre de la papauté. N'exclure aucune nation, ne se marier à aucun royaume, comme dit Dante, n'est-ce pas le génie même du catholicisme ?

Outre les raisons d'ordre général et moral qui devaient pousser au rétablissement du Saint-Siège à Rome, un intérêt immédiat commandait cette translation. Oui, sous peine de perdre son État reconstitué, il y avait obligation pour Urbain V de se substituer aux fonctionnaires, presque tous Français, à qui il avait confié l'administration, et de venir le défendre lui-même contre les princes et les républiques italiennes, dont, seigneur temporel, il excitait la méfiance, la jalousie, la convoitise. Les phases de la politique pontificale, durant cette période, conduisent à la conclusion du retour à Rome. Non seulement rien ne s'y opposait plus, mais Urbain V devait penser qu'il serait là plus en sûreté qu'à Avignon, où il vivait dans une crainte continuelle des compagnies ¹.

En septembre 1366, le Pape décida donc qu'il irait résider à Rome. Le 14, il fit connaître ses intentions à l'empereur, lui disant qu'il voulait enfin exécuter le projet dont il l'avait longuement entretenu

1. Sur l'insécurité d'Avignon, voy. Herquet, p. 49 et suiv.; Gottlob, p. 87, 93 etc.

à Avignon. Bernabo fut informé le 15 septembre et, quelques jours après, le peuple romain. Par lettres du 31 octobre, Urbain V remercia Jean d'Armagnac de l'offre qu'il lui avait faite de l'accompagner avec des gens d'armes jusqu'au terme de son voyage ; mais pareille escorte était inutile, car l'itinéraire se ferait par mer.

Paris n'était pas content. Le roi voyait avec déplaisir le départ d'Urbain V. Il comprenait que, le Saint-Siège une fois rétabli à Rome, l'influence française diminuerait à la Cour romaine ¹.

Une ambassade solennelle part pour Avignon : c'est le comte d'Étampes, Guillaume de Dormans, Pierre de Villers, grand-maître d'hôtel du roi, le sire de Vinay, etc. Sur l'ordre du duc de Bourgogne, Hugues Aubriot, bailli de Dijon, alla au-devant d'eux jusqu'à Noyers, pour protéger leur marche vers Chalon-sur-Saône. Le 22 avril 1367, le comte d'Étampes avec sa suite « se mit sur l'eau et descendit jusqu'à Avignon ».

L'un des ambassadeurs prononça devant le Pape le discours qu'on attribue faussement à Oresme, dit M. Meunier ². C'est un de ces morceaux d'éloquence tout farci de citations bibliques et profanes. Cicéron y coudoie saint Pierre. « Seigneur, où allez-vous ? » dit le dialogue entre le fils et le père, c'est-à-dire entre Charles V et Urbain V. — « Je vais à Rome », dit le père. — « Pour vous faire crucifier une seconde

1. Sur le retour des Papes en Italie il y a lieu de signaler la lettre curieuse de la république de Florence aux Romains, du 4 janvier 1376, publiée par Lud. Pastor, Fribourg, 1891. Il est question d'Urbain V.

2. François Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*.

fois? » réplique le fils. — Puis, l'orateur commente ce dialogue. Le fils s'efforce de retenir son père, qui s'expose volontairement au danger. Le père refuse de se rendre aux prières de son fils. Certes, le roi ne prétend pas corriger le Pape. Ce sont des supplications qu'il adresse, car il ne peut le voir sans douleur quitter la patrie où il a trouvé toujours des serviteurs fidèles. Jules César nous dit que de son temps la religion était en honneur chez les Gaulois. L'attachement de ceux-ci à leur culte, leur respect des dieux se trouve comme la préfiguration de la piété des Français. La France est un lieu prédestiné au développement de la religion chrétienne. Rome est une ville fondée par des brigands. Le peuple romain a martyrisé les Pontifes, tandis que les Français sont restés fidèles au Pape. En France fleurissent les études, Paris est devenu le foyer de la science. Ses rayons illuminent le monde entier. Enfin, c'est en France, à Marseille, que, d'après les géographes, se place le centre de l'Europe, et c'est au centre de la chrétienté que doit siéger le Vicaire de Jésus-Christ. De plus, le gouvernement qui régit la France est préférable à celui de Rome, car la royauté est la meilleure forme de gouvernement. Que le Saint-Père n'oublie pas non plus qu'il est né en France; qu'il imite le Christ, qui resta dans la Judée, sa patrie. « Ne devez-vous pas, avant tout, apaiser les discordes, maintenir la paix à ce peuple au milieu duquel vous avez vécu, et ne pas ressembler au pasteur fuyant devant le loup, tant il a peu souci des brebis confiées à sa garde? »

Ce discours fit grand bruit. Pétrarque en eut connaissance, et, lui, qui appelait le Pape de tous ses vœux, s'empressa d'écrire à Urbain V : « Plus

que personne, le roi de France, fils de l'Église et qui aime sa mère d'un amour sincère, mais peu réfléchi, désirant la garder auprès de lui, a cherché à arrêter vos pieds dans toutes sortes d'entraves. Un homme docte et disert, à ce qu'on assure, a prononcé devant vous et devant vos frères un discours où il s'est efforcé d'exalter la France et de rabaisser l'Italie... Je vous conjure de ne pas vous laisser fléchir et d'arriver au plus tôt ».

Un caractère ferme et fidèle comme Urbain V ne pouvait se laisser vaincre par des prières et des obstacles, quand il s'agissait de devoir.

Appauvrie, veuve, misérable et seule, Rome, qu'Urbain V avait sans cesse à la bouche et dans le cœur, allait bientôt avoir sa présence. La Papauté retournerait au berceau providentiellement gardé pour sa mission. Au palais du Vatican, il avait ordonné de faire les réparations utiles pour le loger lui et les cardinaux qui le suivraient¹. Le vicaire de Rome avait mis en culture les jardins du Palais de Saint-Pierre. Quant au château de Viterbe, le cardinal Albornoze l'avait entièrement restauré.

Urbain V avait eu la consolation, comme nous l'avons dit plus haut, de bénir son vieux père mourant et de veiller ensuite sur sa sépulture ; les navires offerts par la reine de Sicile, les Vénitiens, les Génois, les Pisans étaient annoncés ; le jeune seigneur de Grisac et Montferrand, sa femme et d'autres membres de la famille de Grimoard avaient été

1. Sur les travaux de restauration exécutés dans les Palais du Vatican, voyez *Chronique des arts et de la curiosité*, 22 mai 1880, et *Archivio della Soc. Rom.*, t. VI, p. 13-14. On répara aussi, à cette époque, les murs de la cité Léonine : Adinolfi, t. I, p. 130.

couverts de leurs dépenses de voyage¹ : tout était prêt. Le Pape quitte Avignon, le vendredi 30 avril 1367, accompagné de ses parents et de quelques cardinaux.

Les habitants versaient des larmes. Plusieurs cardinaux refusent de le suivre, il les dépouille de toute autorité. Le spectacle des indocilités, la douleur de la foule et des clercs, le déchirement de cœur des vieillards et des enfants causent une vive émotion à ce bon Pape. Mais il domine tout et il se dirige vers le Pont de Sorgues, où il passa deux nuits dans le château qu'il avait beaucoup embelli, fréquemment habité, tant aimé².

Quelles pensées durent agiter le Pape, au cœur tendre, en ce premier jour de mai, qui devait être le dernier de sa vie passé dans ce nid de verdure d'où il avait daté plusieurs de ses bulles ! Sorgues, traversée par la jolie rivière qui porte le même nom, offre un aspect très souriant. Tout était si beau, agréable, doux dans cette petite Capoue Comtadine, avec son habitation fortifiée, ses ornements délicieux, ses frais bosquets ! Urbain V fait un nouveau sacrifice et, quittant cette ravissante campagne, il fuit les caresses d'une nature charmeuse qui, elle aussi, voudrait le retenir, il prend résolument le chemin de Marseille. D'après le *Petit Thalamus*, « nostre

1. *Introitus et Exitus*, reg. 321, fol. 129 v^o. *Pro ministrandis necessariis dominarum de Grisaco, Montisferrandi et nonnullis aliis personis quæ de mandato domini nostri sequuntur earum maritos Romam.*

2. Sorgues rappelait Cluny à Urbain V. L'auteur de la *Secunda Vita* signale la présence du Bienheureux au château de Sorgues, notamment le 11 juillet 1364. Werner dit encore expressément que « le Pape visita, à cette époque, Carpentras et d'autres lieux du Comtat-Venaissin ».

senhor lo papa, per ana a Marcelha et d'aqui en Roma, anet jazer a Novas ¹.

« Item, a III de May, parti d'aqui et anet a Orgon. Item, a IIII de May, parti d'aqui et anet a San Canat. Item, a V de May, parti d'aqui et anet a Aycs (Aix); et aqui foro los ambaysadors de Venezia que y eron vengutz per far li la reverencia. Item a VI de May parti d'aqui et anet a Marsselha ».

Arrivé à son abbaye de Saint-Victor, il y séjourna jusqu'au 19. On eût dit qu'il ne pouvait se séparer de cette France qu'il chérissait, et qu'on lui faisait tant regretter. Il avait emmené avec lui cinq cardinaux. Tous profitent du retard que mettait Urbain V à prendre la mer, pour le dissuader encore de son projet. Ils menacent même de l'abandonner et de le laisser aller seul en Italie. Rien ne put le fléchir, pas plus à Marseille qu'à Sorgues et en Avignon. Ce caractère d'une trempe si forte, parfois aux saillies impétueuses, intimida d'autant plus ses contradicteurs, qu'il donna le chapeau rouge à Pierre d'Aigrefeuille. Ce cardinal, à peine âgé de vingt-huit ans, était docteur en droit et protonotaire apostolique. Son âge ne faisait pas supposer qu'il arriverait si tôt à cette haute dignité, mais Urbain V voulut prouver aux mécontents qu'il pouvait se passer d'eux. Pierre d'Hérenthals, prémontré, raconte, dans sa *Vita*, que le Bienheureux, indigné du découragement des Éminences de sa suite, leur dit d'un ton très sec : « Sachez que, des poils de mon capuchon, je pourrais faire sortir beaucoup d'autres cardinaux ». Au surplus, par cette promotion, le Pape témoigna sa reconnaissance au vieux cardinal d'Aigrefeuille

1. Noves, sur la Durance, où les Papes avaient un château.

qu'il avait eu dans sa jeunesse pour ami et dont le ciel s'était servi afin de l'élever à la Papauté. Le premier, en effet, il avait prononcé dans le conclave le nom de Guillaume de Grimoard, n'oubliant rien pour faire réussir cette élection. Donner la pourpre à son neveu, à Marseille même, cet acte avait une double signification.

Ce fut encore à Saint-Victor, dans l'église abbatiale de Marseille, qu'il publia une bulle contre les grandes compagnies, voulant, avant son départ, donner un témoignage d'affection à la France. Ce terrible anathème, enlevant les biens spirituels et même les biens temporels, frappa les routiers dans ce qu'ils avaient de plus cher. Aucune fonction publique ne leur était permise, et les villes, châteaux, domaines qu'ils possédaient, les évêques avaient ordre de les prendre le plus tôt possible. Jamais le Pape n'avait été si impétueux dans son commandement. C'est le don de force qui cette fois agit en lui ; sous le coup d'une grâce toute spéciale, il voit uniquement autour de lui la société des âmes, les droits de Dieu, les devoirs de son magistère.

Des tours de l'abbaye, on guette, dès l'aurore, l'horizon coloré de la mer. Le 19, la flotte papale, mouillée dans le port de Marseille, en face de Saint-Victor, annonce un vent favorable. Les voiles se carguent, les pavillons flottent aux mâtures. Les ambassadeurs de Venise, les comtes, les barons italiens, les notables, les savants de Naples, les capitaines et « l'amiralh de totas las galeas, lo Maistre del Hospital de Rodas », s'agitent, se parent, accourent auprès du Bienheureux. Agenouillé au pied de l'autel qu'il avait consacré, en face de ces reliques de saints célèbres dans l'univers entier, Urbain fait une dernière prière et des-

cent lentement de son vieux moutier si aimé.

Les mariniers de Gênes et de Florence, de Pise, d'Ancône, de Naples, et, encore plus, ceux des galères d'Albornoz poussent des cris de joie. Des cris de douleur partent du cœur des Marseillais et de tous les Provençaux venus au port pour assister au départ. Venise a envoyé et orné la plus importante de ses galères : c'est sur elle qu'au soleil levant le Bienheureux va prendre place, dit le *Petit Thalamus*¹. Les cardinaux ne peuvent retenir leurs larmes et, poussant des soupirs, exhalant des plaintes, ils murmurent encore contre le Pape, lui disant : « O mauvais Père, où menez-vous vos malheureux enfants ! »

Quelle scène, et comme elle serait digne d'être reproduite par un de ces peintres de talent qui sont installés sur le quai du vieux Lacydon ! Une toile qui représenterait le Bienheureux regardant la vieille abbaye, bénissant le peuple entassé sur le rivage, muet devant les cardinaux désolés et donnant avec résolution l'ordre de lever l'ancre, serait une page authentique dans un cadre merveilleux.

Garosc, qui fut du nombre des accompagnateurs du Pape, nous a laissé l'itinéraire du voyage². Il nous apprend que les « vingt-trois galères³ du Pape » s'arrêtèrent à Toulon le soir du 19, pour y passer la nuit.

1. « Nostre senhor lo Papa ausi sas messas a sant Victor, e pueys a solelh levant montet en la galea dels Venessias et estet foras la cadena del port, esperan los cardenals et aquel jorn de XIX de May ero bon vent ».

2. *Iter italicum*.

3. Le *Petit Thalamus* distingue les galères d'un mot caractéristique. Celles de Gênes avaient à leur tête le frère du doge « am motz embayssadors, savis e mot ben ornatz. E en aque-las de la Regina Iohana de Napols era Capitani lo comte Camarlenc, et en cascuna galea de la Regina avia 1 comte e 1 baron am mota cavaleria ben ornada ».

Le lendemain, jeudi, on reprit la mer, et on s'arrêta à Port-Olive, près de Nice, où l'on dormit.

Vendredi, 21 mai, la flotte arriva au petit village de Saint-Étienne. La mer étant belle, le Pape voulut descendre à Albenga, le samedi, et le dimanche à Gênes.

Cette ville fit éclater les plus vifs transports de joie à l'aspect du Pontife. On eût dit qu'elle voulait lui offrir comme une fleur d'allégresse de l'Italie entière. Muratori rapporte¹ qu'une immense vague humaine s'était jetée sur le rivage. Des drapeaux blancs flottaient sur les arbres et aux devantures des maisons. Plus de mille personnes couvrirent d'étoffe de cette couleur, escortèrent le Pape « am i sollempne papelhon » et l'acclamèrent. Urbain V demeura cinq jours à Gênes, chantant des messes et pacifiant la noblesse avec le peuple. Il rendit visite à la maison bénédictine dite « du Paradis », qui se trouvait près de la mer, et « donet perdon de VII ans et VII quarantenas ».

Le 28 mai, il quitta Gênes avec ses cardinaux et vint se reposer trois jours à Porto-Venere, « car fazia orre temps de pluoia ». Au soir du 31 mai, il y eut halte à Salsadas.

Le 1^{er} juin, on amarrait dans le port de Pise, mais Urbain V n'osa descendre à terre, à la vue du doge qui avait amené une cavalerie nombreuse et trop bruyante².

Piombino, petit port voisin, retint une journée les

1. Muratori, t. XVII. *Chronique italienne des événements ecclésiastiques*.

2. D'après le *Petit Thalamus*, Urbain V changea de galère pendant le trajet et, pour faire plaisir, monta un peu avec tous, encourageant, récompensant, bénissant.

illustres navigateurs et les voilà tous en face de Corneto, le jeudi 3 juin.

Le port de Corneto ne touchait pas immédiatement à la ville. C'est pourquoi on avait disposé, dans la petite plaine qui fait suite aux rochers, les pavillons de soie et les arcs de verdure, les banderoles bariolées et les bouquets de fleurs. Un pont élégant, orné de riches tapis, s'avancait dans la mer et faisait communiquer la terre avec les navires.

L'auteur de l'*Iter italicum*, en disant que Corneto était du patrimoine de l'Église, fait une réflexion curieuse : il appelle ce lieu le commencement de l'Italie ! Il est certain qu'à Corneto le spectacle fut magnifique en la matinée du 4 juin. Au premier rang des notables et seigneurs de l'État pontifical, devançant les évêques et les députés de toutes les villes d'Italie, qui avaient amené sur la plage un peuple immense, se présenta le cardinal Ægidius Albornoz. La fièvre le minait, ce vieillard triomphateur, mais lui, qui avait fait les préparatifs de cette fête, ne manqua pas de se traîner jusqu'aux pieds du Souverain Pontife, pour le saluer de tout son cœur. Un concert unanime de louanges partait de toutes les bouches. Les députés de Rome se firent remarquer par l'offrande des clefs du Château Saint-Ange. Les Jésuites se distinguèrent par leurs acclamations enthousiastes.

Ces religieux, ayant à leur tête Jean Colombini, appartenaient presque tous aux plus grandes familles de la péninsule¹. Illustres par leur savoir et leur naissance, ils l'étaient encore davantage par leur humilité. Ils accoururent préparer les apparte-

1. *Vita del B. Giovanni Columbini*, Siena, 1541.

ments du Souverain Pontife et des cardinaux, puis, debout sur le littoral, tenant aux mains des rameaux d'olivier, le front ceint de jeunes rejetons de cet arbre de paix, ils attendirent le passage d'Urbain V. Quand ils le virent franchir la passerelle, ils crièrent de toutes leurs forces : « Loué soit Jésus-Christ ! Vive le Saint-Père ! »

Les foules répétaient ces acclamations, et tout le long du rivage on n'entendit qu'une voix : « Vive le Saint-Père ! Vive le Saint-Père ! »

A la suite du Pape, les prélats, officiers, soldats gagnèrent la terre et passèrent quelques jours à Corneto. On y célébra la Pentecôte, on y prit possession de l'État temporel, on reçut l'hospitalité chez les Frères Mineurs¹, et l'on remercia Dieu de l'heureux voyage maritime.

Le mardi 8 juin, Urbain V quitta Corneto, accompagné d'un cortège imposant.

Toscanello avait montré un ardent dévouement à l'Église. Urbain V la récompensa en s'y arrêtant, et en passant même une nuit dans ce petit bourg si pieux.

Viterbe en toute hâte courait à la rencontre du Bienheureux. Une multitude étonnante de clercs et de laïcs chantaient le *Benedictus qui venit in nomine Domini*. C'était le 9 juin. Urbain V entre dans la ville, reçoit la députation des Lombards, et va s'établir dans la citadelle bâtie par le cardinal légat.

Cependant, la prudence n'indiquait pas encore l'heure opportune d'aller d'un trait à Rome. Urbain V connaissait trop l'humanité pour se confier à un sentiment populaire.

Dès qu'il fut à Viterbe, il se mit à réunir tous les éléments qui lui feraient bien connaître l'état d'âme de l'Italie. Malheureusement celui qui était à même de mieux le renseigner vint à mourir à Viterbe. Le cardinal Alborno, en disparaissant de ce monde, le 24 août, causa un deuil universel. Depuis quatorze ans, il était légat en Italie et, tandis qu'à son arrivée l'Église ne possédait que les châteaux de Montefiascone et de Montefalco, il avait récupéré, par une admirable suite de brillantes campagnes, toutes les provinces usurpées. C'est bien à lui que revenait la gloire du retour du Pape. En lui baisant le pied à Viterbe, il lui remit pacifiquement et librement tout le domaine ecclésiastique, dit le *Liber pontificalis*.

Urbain V, qui avait l'intention de mettre à profit ce cœur magnanime, cette intelligence si élevée, le pleura comme un ami et un bienfaiteur insigne. Pendant plusieurs jours, il s'enfonça dans le silence et son attitude douloureuse produisit une consternation générale. C'était le deuil de l'amitié et le deuil de la patrie.

De Bel-Reposo de Viterbe, le corps d'Alborno fut porté à Assise avec les plus grands témoignages d'estime et d'affection qu'on puisse donner à un homme. Selon sa volonté, on le déposa, momentanément du moins, dans une chapelle privée qu'il s'était fait construire à l'église Saint-François¹.

Urbain V sentit bientôt le vide que laissait Alborno. Il n'avait, parmi ses légats, personne d'assez ferme pour dominer le peuple. Les habitants de Viterbe voyaient d'un œil jaloux cette foule d'étrangers, officiers, collecteurs, qui avait suivi la Papauté.

1. *Liber Pontificalis*. — *Prima Vita*.

L'orage éclata le 5 septembre. Les familiers de quelques cardinaux en vinrent aux mains avec des bandes populaires. Il y eut dix morts¹. Une sédition s'ensuivit, qui dura trois jours. On criait : « Meure l'Église, vive le peuple ! » Les maisons des cardinaux furent envahies ; plusieurs d'entre eux durent se sauver sous un déguisement ; le Pape fut assiégé. Apprenant ce danger et entendant l'appel d'Urbain V, les villes voisines accoururent et leurs troupes assurèrent la délivrance.

Les habitants, ayant compris d'eux-mêmes combien leur conduite était criminelle, s'enfuirent ou se rendirent à discrétion. Mais, comme un exemple de rigoureuse justice était indispensable, on pendit sept coupables devant la porte des cardinaux assaillis et leurs maisons furent détruites².

Révolte sanglante et punition exemplaire remplirent de douleur l'âme du Pontife. Il comprit mieux encore la mentalité italienne et, pensant aux maux de l'avenir, il prononça ces mémorables paroles : « Voilà le commencement des épreuves que l'Église subira ».

Au milieu des inquiétudes qui tourmentaient Urbain V, un rayon de joie lui vint de Rome. Le patriarche de Constantinople et huit ambassadeurs de l'empereur Jean Paléologue se rendirent à Viterbe et lui promirent le retour de l'Orient à l'Église catholique. Le même jour, lit-on dans la *Prima Vita*, Amédée, comte de Savoie, se présenta aussi.

Le Pape, malgré ses craintes, décida d'aller à Rome, mais il voulut une armée pour le protéger.

1. *Prima Vita*... « Sex de civibus et quatuor de familiaribus mortui sunt. »

2. *Iter italicum*. — *Petit Thalamus*.

Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, s'unit au comte de Savoie avec Rodolphe de Camerino et les Malatesta. Tous ces princes étaient dévoués à l'Église.

Le 16 octobre, Urbain V laissa Viterbe et partit avec deux mille gens d'armes, prêts à le défendre jusqu'à la mort.

CHAPITRE XVI

LE BIENHEUREUX URBAIN V ENTRE A ROME. — IL RESTAURE LES BASILIQUES ET S'APPLIQUE A RÉFORMER LES MŒURS DES ROMAINS. — SES RELATIONS AVEC PÉTRARQUE.

Aidé des témoignages précis de ceux qui vécurent avec Urbain V, nous pouvons définir exactement l'entrée du Pape dans sa Ville éternelle¹. Ce fut le samedi, 16 octobre 1367, qu'eut lieu cet événement mémorable. Le marquis d'Este conduisait le cheval du Souverain Pontife. Des cavaliers précédaient la marche, des colonnes de fantassins la protégeaient, et des hommes armés se serraient autour de l'étendard de l'Église, qui abritait le Pape entouré du collège des cardinaux. Cette marche avait quelque allure de conquérant, mais les circonstances ne la justifiaient-elles pas? Une foule de barons, de gentilshommes s'étaient joints au cortège. Des milliers de prêtres ou de religieux suivaient à cheval et à pied. Incalculable était le nombre des curieux et des dévots.

Pétrarque salua ce retour par les paroles du Psalmiste : « Lorsque Israël sortit d'Égypte et la maison de Jacob du milieu d'un peuple étranger, ce fut le signal universel de l'allégresse ». Le monde entier

1. *Iter italicum. — Prima Vita. — Chronique de Rimini.*

sentait l'importance du fait historique s'accomplissant en ce jour.

Urbain V alla droit à Saint-Pierre, descendit de cheval au bas des degrés du portique et entra dans l'église. Aussitôt il se prosterna devant le tombeau du Prince des Apôtres, sanglota longuement, et, saisi d'une intense émotion, il répéta ces paroles de David : « Nous étions assis là-bas sur les fleuves de Babylone et nous versions des larmes, quand nous pensions à toi, ô Sion. *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, dum recordaremur tui, Sion* ».

Après avoir prié, il voulut s'asseoir dans la Chaire des Pontifes, accorda les indulgences à tous ceux qui étaient présents à la cérémonie ou qui visiteraient Saint-Pierre dans la journée, puis monta au Palais du Vatican.

Le 17, Urbain V se reposa, mais, le 18, il s'empressa d'aller prendre possession de Saint-Jean de Latran, la mère de toutes les Églises, et d'y publier les indulgences.

Pour la première fois, il dit la messe à Saint-Pierre, le 31 octobre. « Depuis Boniface VIII personne n'avait célébré à cet autel réservé aux Papes ». Pendant la messe, Urbain V sacra évêque de Sabine son vieil ami, le cardinal Guillaume d'Aigrefeuille. En bénissant le peuple, il récita la formule ordinaire : *Sit nomen Domini benedictum*, et ajouta ces paroles d'actions de grâces : *qui voluit quod ego complem votum et voluntatem meam*¹.

Le « vœu que le Bienheureux venait d'accomplir », était celui qu'il avait fait à Dieu de ramener le Saint-Siège à son centre naturel. Son cœur était dans la

1. *Iter italicum*.

joie de voir enfin consommée cette entreprise difficile devant laquelle avaient reculé cinq Pontifes, ses prédécesseurs.

Plus favorisé qu'eux, il revoyait l'Italie et allait lui consacrer, ainsi qu'à Rome, tout ce qui lui restait de sainte ardeur.

L'absence du Souverain Pontife avait été fâcheuse pour la Ville éternelle. Ruines morales et matérielles, Urbain V, confiant en Dieu et en Marie, se mit résolument à tout relever. Plus l'œuvre était considérable, plus il s'y appliqua avec une persévérance que rien ne lassait. Il commença par réparer les églises, qu'un abandon de soixante-six ans avait mises dans un état pitoyable.

Les toitures de Saint-Jean de Latran étaient totalement démolies; cette basilique, balayée par la pluie, fut aussitôt couverte. Les murs du Latran croulent à terre; ils sont refaits. Jusqu'au pied de son autel délabré venaient paître les troupeaux errants. Tous les ravages des hommes, de l'incendie et du temps disparaissent sous des somptuosités dignes des libéralités papales « pour le premier temple de l'univers ».

Saint-Paul demandait une réfection complète. Elle fut entreprise aux frais de celui qui était responsable de ce délabrement. L'abbé de Saint-Paul offrit au Pape une forte somme dans l'espoir d'obtenir le cardinalat. C'était mal connaître le Bienheureux et son horreur pour la simonie. Il prit l'argent, mais l'employa à la basilique, et l'abbé n'obtint pas ce qu'il ambitionnait. Le Pape fit donc ainsi, avec son argent, ce qu'il aurait dû faire lui-même¹.

1: *Vita, auctore Petro de Herenthals.*

L'église de Saint-Pierre était dans un état un peu moins mauvais. Il y fit pourtant exécuter des travaux considérables par respect pour le Prince des Apôtres¹.

Une des plus vénérables basiliques, Sainte-Croix de Jérusalem, fut donnée aux Chartreux avec mission de l'entretenir.

Non content de ces réparations matérielles, Urbain V enrichit les églises de Rome d'une grande quantité de vases sacrés, de linge, d'ornements et de vêtements ecclésiastiques par l'entremise du cardinal Capoccia, qui, Romain, connaissait mieux les besoins. S'étant fait apporter le trésor pontifical conservé à Assise depuis Boniface VIII, et y ayant trouvé en abondance des vases précieux, des livres, des reliques, il fit tout distribuer aux églises de la ville.

Il y avait alors à Rome un certain nombre d'artistes attirés par la venue du Pape. Le Vatican, qu'on réparait, donnait plus d'une occasion de les occuper². A Giotto, Gaddi, Jean de Milan, Urbain V confia la décoration du palais qui devenait sa demeure. Ils y firent un cycle de fresques et des travaux d'art considérables, dit E. Müntz.

Le Bienheureux n'en resta pas aux seules œuvres d'architecture et de peinture. Sa présence ranima la vie dans tous les organismes sociaux.

Comme il apercevait beaucoup de gens désœuvrés sur les places et dans les rues, il les fit appeler et les occupa aux jardins du Vatican. « La vaste vigne papale, il l'agrandit encore et il y tint jusqu'à plus

1. Bibl. Vatic., ms. 4026.

2. *Magnis sumptibus palatium sancti Petri dirreptum reparare fecit.*

de mille ouvriers à la fois¹. Quand on lui demandait pourquoi tant de dépenses, il disait : « Je ne puis faire l'aumône aux pauvres de Rome d'une manière plus avantageuse. L'oisiveté les aurait portés à commettre beaucoup de mal. En s'occupant, ils gagnent leur vie et ils perdent l'habitude de l'oisiveté ».

Dans ce vignoble, qui lui rappelait la Provence, il avait planté des arbres fruitiers de toute espèce, tirés de divers pays.

Et il aimait, ce bon Père, à se promener, avec quelques cardinaux et ses familiers, au milieu de ses turbulents chantiers. Parler aux ouvriers, leur demander des explications, les interroger sur leurs travaux et leurs familles, c'était sa plus douce récréation, dit le texte du xiv^e siècle, que nous analysons. Jamais il ne s'éloignait d'eux sans les avoir bénis en souriant. Les ouvriers, à genoux, écoutaient avec respect les conversations si bienveillantes de leur Père et, quand ils le voyaient rentrer au palais, ils restaient ravis de tant de grâce, de tant d'humilité, de tant de familiarité.

Ceux qui accompagnaient le Souverain Pontife dans ses promenades quotidiennes, lui disaient quelquefois : « Saint-Père, vous devriez, en venant en ce jardin, vous faire suivre de gardes bien armés, car ces travailleurs sont nombreux et, parmi eux, il y a des hommes méchants, qui pourraient attenter à vos jours ». A quoi il répondait : « Si Dieu ne nous garde, nous sommes mal gardés. J'ai confiance en la bonté divine. Ces hommes sont mes enfants et non mes ennemis; avec la grâce de Dieu, je n'ai rien à craindre d'eux ».

1. Bibl. Vat., ms. 4026, n° 55 : ... mille, quandoque plures laboratores...

A ces délassements Urbain V entremêlait des occupations de la plus haute importance. Il profitait de toutes les occasions pour s'entretenir avec les hommes les plus influents de Rome, comme avec les plus modestes d'entre le peuple. Se montrant à eux, il les questionnait, il les édifiait, il les consolait.

Par ses ordres, les grands comme les petits eurent des prédications sur les vérités essentielles de notre religion. Les foules depuis longtemps n'entendaient plus la parole de Dieu et abandonnaient le sacrement de pénitence. Rien n'était plus déplorable que les mœurs publiques à Rome, dans tous les milieux, sans exception. L'évêque d'Arezzo, qui était vicaire d'Urbain V dans la ville, affirme qu'en moins de trois ans, il constata une amélioration extraordinaire : « Plus de 20.000 personnes avaient reçu les sacrements, qui auparavant ne s'étaient jamais confessées ni présentées à la sainte table¹ ».

Cette œuvre de zèle, le Bienheureux la confia à deux cardinaux. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, délégués à leur tour, visitèrent les églises, les monastères, les hôpitaux, et se firent rendre compte de l'emploi des revenus. Quant à la conduite des prêtres et des vierges sacrées, elle devint peu à peu régulière et, sous le souffle de Dieu, porta d'heureux fruits de salut.

Urbain V rencontra des obstacles autrement sérieux, quand il voulut doter la ville d'institutions

1. Rappelant le souvenir d'Urbain V, l'austère Gilles de Viterbe écrivait : *Si urbis et Romanorum Ecclesiam ruinas inspicias, hoc exilii tempus noctem dixeris; si mores sanctitatemque pontificum, diem appellandum existimabis.* Bibl. Angélique, Rome, Ms. Cod. C. 8-19.

politiques plus sages, plus conformes au bien public. Les Romains ne cessaient de faire des révolutions. Ricci, Guelphe, Bolsenti de Prato, Bonifacio Ricciardi, Bindo, Blasio, Belvise, tous ces sénateurs ou réformateurs populaires, passaient avec une désinvolture d'anarchie dans le gouvernement de Rome.

Le tempérament que voulut mettre le Bienheureux à la compagnie des bannerets et à l'élection des chefs ne réussit pas. Malgré tout, il aima le peuple et voulut son bonheur. Plus les Romains penchaient vers l'émeute, plus il leur témoignait d'affection. La famine se faisant sentir, il oublia les torts de ce foyer de mécontentement et d'insurrection qu'était Rome, et distribua du blé jusqu'à la moisson.

Avignon, le Languedoc, Mende et son diocèse, en proie à une pareille pénurie, reçurent les mêmes secours. De la Campanie et des provinces riches en récoltes, il envoya des chargements de blé et ordonna de pourvoir à tous les nécessiteux durant une année entière¹.

Tant de charité ramena beaucoup de pécheurs à Dieu, soit en Italie, soit en France.

Une découverte qu'il avait à cœur de faire, c'était celle des reliques des Saints Apôtres Pierre et Paul. Depuis de longues années, elles étaient cachées, à Latran, dans l'oratoire appelé *Sancta Sanctorum*. Ne laissant à personne le soin de faire ces pieuses recherches, il décida d'aller coucher au palais de Latran. Le 2 mars 1368², environné du sénateur et des plus hauts personnages de Rome, suivi de ses cardinaux, il s'appliqua personnellement aux fouilles

1. Bibl. Vatic., ms. 4026, nos 135-136-137.

2. *Iter italicum*.

avec une particulière dévotion et une profonde humilité. Enfin il heurta de ses mains les vases d'argent qui contenaient les têtes des Saints Apôtres. A cette vue, il tressaille de joie, se prosterne et baise, en révérence de Dieu même, ces chers monuments des plus glorieux saints.

La nouvelle de cette trouvaille se répandit promptement dans Rome et remplit de joie tous les cœurs. Prélats, clercs, moines, peuple, tous envahirent Saint-Jean de Latran. Urbain V, après de solennelles prières, fit ranger tout le monde sur la place et monta lui-même dans la loggia qui dominait l'esplanade. De ce lieu élevé, il présenta la tête de saint Pierre à l'immensité des fidèles réunis devant ses yeux, tandis que le cardinal Capoccia, se tenant à ses côtés, montrait la tête de saint Paul.

Le Souverain Pontife donna aux assistants cent ans et cent quarantaines d'indulgences, ce qui était alors bien extraordinaire.

Cependant notre Bienheureux, jugeant que les restes des Saints Apôtres méritaient plus d'honneur, leur réserva une autre destination.

Il fit refaire le *Ciborium* qui recouvre le grand autel de Saint-Jean de Latran et élever sur quatre magnifiques colonnes un monument digne de la basilique. Au sommet, il ménagea un espace, entouré de tous les côtés de grilles de fer, où les chefs des Apôtres pouvaient être en même temps visibles et protégés. Cet ouvrage, il y mit la main tout de suite, mais on resta longtemps à le finir. D'ailleurs, il devait marcher de pair avec les bustes des Saints Apôtres. C'étaient deux merveilles que ces bustes. Le talent de l'artiste, Giovanni Bartolo de Sienne, et les pierres précieuses envoyées par les rois de France,

les placent parmi les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie du moyen âge. Celui de saint Paul était en vermeil : il portait une tunique et un manteau bordé de saphirs et d'émeraudes. Sur le cœur était un onyx célèbre et sur la poitrine brillait un lis d'or. D'une main il tenait une longue épée d'argent et de l'autre un livre couvert d'émaux. Sa tête était entourée d'un chapeau royal, *capeletum reginale*, semé de perles de grande valeur. La reine Jeanne l'avait donné. Au bas du manteau se déroulait un ruban en or, où l'artiste avait gravé ces mots : *Urbanus Papa fecit fieri hoc opus ad honorem Beati Pauli anno MCCCLXIX.*

Au-dessus du piédestal de saint Pierre, sur une spirale, il y avait un texte presque analogue : ... *ad honorem capitis Beati Petri.*

Les traits de l'apôtre saint Pierre respiraient la fermeté. A sa tiare brillait une croix, don des reines de France et de Navarre. Les deux fanons étaient étincelants de pierres précieuses.

Cardinaux, prélats, princes, sur la demande d'Urbain V, avaient coopéré à enrichir ces objets d'art. Si nous savons que chaque buste pesait 1.700 marcs d'argent, nous ne pouvons dire la valeur totale du trésor. Le Pape donna personnellement 30.000 florins, ce qui, à une trentaine de francs, environ, le florin, représente une belle libéralité¹.

Quand ce travail fut terminé, le Bienheureux

1. Les auteurs arrivent à des calculs très différents sur la valeur relative ou la puissance d'achat du florin. En l'estimant, pour l'époque d'Urbain V, à trois ou quatre fois celle d'aujourd'hui, nous croyons être dans les zones moyennes des hypothèses reçues, comme veulent bien nous l'écrire les maîtres les plus autorisés de la numismatique médiévale.

béni, au Vatican, les deux reliquaires, les confia aux cardinaux de Saint-Pierre et des Ursins, puis les fit porter solennellement à Latran. Le peuple et le clergé étaient venus en masse escorter les saintes images. La procession parcourut la ville avec des flambeaux et se rendit à la chapelle *Sancta Sanctorum*. En présence des cardinaux, du sénateur de Rome et des bannerets, on tira les vieilles cassettes : *Sanctus Petrus* et *Sanctus Paulus*. Les têtes de saint Pierre et de saint Paul furent enlevées et déposées dans les nouveaux reliquaires. On porta ensuite tous ces trésors à la basilique, sous l'artistique et riche baldaquin préparé à cette intention.

Cette belle cérémonie laissa des traces profondes dans le souvenir des Romains et fit connaître quelle était la dévotion du Pape envers les Apôtres. Sa confiance n'était pas moins vive. Comme on lui reprochait de laisser dans un endroit solitaire des bijoux de cette valeur, il répondit en souriant : « Ne voyez-vous pas que saint Pierre tient dans ses mains deux grandes clefs et saint Paul une longue épée? Ils peuvent donc se défendre eux-mêmes et nous espérons qu'ils le feront, étant si puissants auprès de Dieu ¹ ».

Ceux qui visitent Saint-Jean de Latran y retrouvent encore, à la même place, les têtes des Saints Apôtres et le monument, un peu restauré, que la piété du Bienheureux leur éleva. Les bijoux d'or et d'argent ont pu périr, mais le souvenir d'Urbain V demeure.

L'activité réparatrice du Bienheureux menait de front l'amour de Dieu, le zèle des âmes, la résur-

1. Bibl. Vatic., ns. 4026.

rection des monuments. Si les basiliques de premier ordre se trouvaient dans l'état lamentable que nous avons vu, où donc devaient en être les monuments d'un ordre secondaire? Et que dire des antiquités païennes couvrant le sol, et entremêlées aux dégradations du moyen âge chrétien? Une rage de destruction s'acharnait sur la Rome païenne : sans tenir compte de la valeur artistique ou historique, on démolissait tout. Un légat mit en vente les marches du Colisée pour en faire de la chaux! Des quantités de monuments de premier ordre furent dispersés au loin. Les chefs-d'œuvre étaient employés à des revêtements de mur! Plus l'éloignement des Papes se prolongeait, plus le désordre allait croissant. Pétrarque, de sa plume élégante, nous donne une idée des misères et de l'ensemble des ruines de Rome, lorsqu'il écrit à Urbain V : « Le repos a fui loin des murs de cette ville appauvrie. La paix est exilée; les guerres civiles l'agitent; les maisons sont abattues; les remparts s'écroulent; les pierres des temples tombent; les sanctuaires périssent abandonnés; les lois sont foulées aux pieds; la justice est violée. Un peuple malheureux gémit et pleure, invoquant votre nom de toutes ses forces ».

Mais quand il eut vu à l'œuvre le Souverain Pontife, le même Pétrarque lui disait : « Vous avez fait, ô Père saint, ce qu'on croyait au-dessus d'un homme. Bienheureux le jour qui vous vit naître, tel qu'un astre bienfaisant se levant sur le monde, sans pareil dans notre siècle ». En parlant ainsi, Pétrarque se faisait l'écho de louanges unanimes. Dans une lettre au poète, Collucio Salutato s'exprimait ainsi : « Si vous étiez à Rome, vous verriez les tem-

ples ruinés relevés par un labeur incessant, et vous seriez réjoui, je le sais. Votre piété d'âme bénirait celui qui a rebâti Latran, restauré Saint-Pierre, réveillé toute la cité ».

Et Pétrarque, cette puissance politique soutenue par les lettres, comme l'a appelé Villemain, répandait son admiration pour ce « luminaire du monde, qui faisait sortir des décombres les basiliques et les palais », tout en sauvant les œuvres d'art de la Rome antique.

Cette plume de Pétrarque, la plus littéraire, la plus magnifique du ^{xiv}^e siècle, fut souvent mordante et injuste pour l'Église. Mais nous devons reconnaître que, si les éloges publics décernés à Urbain V « trahissent des espérances italiennes », les lettres intimes, plus indépendantes, nous touchent davantage. C'est là que le poète de Vaucluse et le philosophe d'Arqua nous paraît moins suspect, plus vrai, plus pieux.

François Brunì, originaire de Toscane, devenu secrétaire apostolique d'Urbain V, était un ami de Pétrarque. Il ne manquait pas d'entretenir des relations avec un des plus grands hommes de son temps. Et Philippe de Cabassole, écrivain distingué, et les Colonna et Collucio Salutato, jeune secrétaire adjoint, tous ces savants et familiers du Pape, étaient aussi les correspondants du grand poète de l'Italie. Urbain V, qui n'avait pu attirer près de lui l'humaniste, avait donc la facilité de connaître ses sentiments intimes, de lire ses libelles, de juger ses traités.

Cette âme qui incarnait l'inquiétude séditeuse de sa patrie, rêveur de puissance et de gloire, enthousiaste de son ciel bleu, jusqu'à repousser tout

ce qui ne venait pas d'au delà des monts, se fit un cœur singulièrement tendre pour plaire au Bienheureux Urbain revenu en sa ville, *Urbem*.

« Dans l'office du Carême, disait-il à Bruni, il y a une prière pour le Pape qu'il faut réciter trois fois. Auparavant je vous jure que, lorsque j'en étais venu là, quoique ce fût le temps de pleurer et de gémir, j'étais saisi par un certain rire lent et indigné. Eh quoi! disais-je en moi-même, je prie plus souvent pour un homme qui tient l'Église dans l'exil et qui laisse le siège de Pierre vide, que pour mes parents et mes bienfaiteurs! Cependant je priais toujours, mais ce n'était point de bon cœur. Quelle différence, à présent, depuis que cet ami de Dieu a réjoui par son retour l'Église triomphante! Quand je prononce son nom, je m'incline trois fois profondément; je dis ces trois prières d'une voix plus haute, plus distincte : il me semble que je n'ai récité tout le reste que pour arriver là¹ ».

Pétrarque a écrit mieux que cela encore sur Urbain V. Lorsque Étienne Colonna vint prier le poète de sortir de son désert milanais pour visiter le Bienheureux à Rome : « Présentez mes hommages au Saint-Père, dit Pétrarque, et racontez-lui ce trait qu'on lit dans Sénèque. Alexandre retournant chargé de victoires, les Corinthiens lui offrirent le titre de citoyen. Ce qui donnait du prix à cette offre, c'est que les Corinthiens ne l'avaient faite qu'à Hercule. Un pareil exemple m'autorise à offrir mon cœur au Pape, quoique je ne sois rien devant lui. De tous les Papes de ce siècle, il est le seul à qui je l'ai offert. S'il demande pourquoi des hommes

savants, éloquents, généreux, et qui m'ont bien traité, n'ont pu recevoir de moi cette faveur, répondez-lui que, suivant ma manière, il est le seul qui ait fait son devoir¹ ».

Il est certain que, dans les conversations du Pape et de ses érudits familiers, le nom de Pétrarque revenait fréquemment. Urbain V désirait recevoir à Rome ce vieillard qui connaissait les plaies de son pays et en restait l'orgueil. Il voulait aussi faire du bien à son âme inquiète. L'auteur des *Canzoni*, dont l'Italie faisait ses délices, le troubadour qui avait chanté la belle Laure en des vers immortels, d'une tendresse d'amour dont le cœur humain a laissé peu d'exemples, le pamphlétaire fougueux qui frappait ses adversaires et ses bienfaiteurs avec une audace sans mesure, une passion haineuse, consolait maintenant ses infirmités par la lecture de Cicéron, de Virgile et de la Bible.

Voici sa réponse à l'invitation du Pape² : « Pourrais-je, ô très saint Père, ne pas désirer ardemment de voir le grand homme que Dieu a suscité pour tirer l'Église du cachot où elle gémissait? Je ne me croirais pas chrétien, si je n'aimais pas, si je n'adorais pas le Pontife qui a rendu un tel service à la République et à moi-même. Si ma santé était meilleure, si, du moins, le Pô se jetait dans la mer de Toscane, je m'embarquerais sur-le-champ. Le cours des eaux suppléerait à ma faiblesse et vous me verriez arriver assis dans mon bateau au milieu de mes livres. Les médecins me font espérer que le printemps achèvera de rétablir mes forces. Dans cette espérance, je cherche des chevaux pour faire mon

1. *Seniles*, lib. IX, ep. 2.

2. *Ibidem*, ep. 16, décembre 1369.

voyagé. Je sais bien que Caton le Censeur n'avait qu'un cheval et trois valets, mais nos mœurs dépravées ne s'accommodent plus de cette simplicité romaine... Je résiste autant que je puis au torrent des coutumes perverses; deux chevaux dans la maison me suffisent, mais en voyage il m'en faudra davantage pour éviter les murmures du peuple. Je suis plus connu que je ne voudrais... Croyez que je profiterai du premier regain de santé pour me rendre à vos ordres ».

Tout l'hiver 1369-1370 se passa à préparer ce grand voyage. Au milieu d'avril, Pétrarque se mit en route, après avoir fait son testament, daté du 4 avril 1370.

La joie, l'ardeur avec laquelle l'illustre poète entreprenait cette pérégrination, dernier rayon pour ses vieux jours, ranima d'abord ses forces. En se voyant en selle, il croyait avoir retrouvé sa jeunesse, mais à chaque halte il vit qu'il s'abusait. A Ferrare, en descendant de cheval, il tomba comme mort. Ce fut un deuil public. Peu à peu il revint à la vie et, alors qu'il eût désiré continuer sa route, ses médecins le ramenèrent à Padoue. C'est de là qu'il écrivit cette lettre d'adieu au Pontife de son cœur :

« Très Saint Père, beaucoup de ceux qui ont entrepris de grandes choses ont été arrêtés par la mort... Pour moi, n'ayant rien fait par les armes et bien peu par le génie, j'ambitionnais une seule chose, grande par elle-même, la plus grande de toutes pour moi : c'était de venir près de vous. Que pouvait espérer de plus beau, de plus heureux, un humble chrétien comme moi, appelé, invité tant de fois et par des lettres si honorables, si délicates, si bienveillantes, que de partir pour voir, je ne dirai pas un

Pontife romain, mais, parmi tous les Pontifes de notre âge, celui que le Christ a choisi et donné à l'Église pour la renouveler? Quelles magnifiques espérances ne me donnait pas ce voyage puisque votre seule invitation m'avait attiré tant de gloire? A mesure que vous m'aimiez plus, les autres m'admiraient davantage! Je venais vers vous avec de si vifs transports de joie, avec une ardeur si grande que je ne me souviens ni d'avoir vu ni d'avoir lu qu'un homme ait éprouvé de pareils sentiments. Mais cette ardeur était seulement dans mon cœur, et mon corps était si accablé, si souffrant que, ne comptant plus sur mes forces, je n'avais d'espoir que dans l'aide du Ciel. Tandis que j'accomplissais cette œuvre au-dessus de mon pouvoir et de mon âge, me sentant emporté par le désir d'arriver à vos pieds, une mort imprévue est venue m'arrêter. Je le dis bien, ce fut une mort et non point une maladie. Pendant plus de trente heures, j'ai été comme avant ma naissance, tellement que plusieurs accoururent pour assister à mes funérailles. Je soupçonne même que ce bruit est arrivé jusqu'à vos saintes oreilles, non que j'attribue cela à ma célébrité, mais à la soif des richesses de ceux qui jour et nuit vous environnent, cherchant à abuser de votre clémence. Il y a peu d'années, profitant d'un accident qui m'arriva, ils vous ont circonvenu pour se disputer quelques bénéfices, qu'ils croyaient opulents par cela seul qu'ils étaient miens. Je ne suis grand que pour les envieux.

« Pour moi, je méprise les intrigues et les rumeurs de telles gens qui briguent les bénéfices, comme les vautours guettent les cadavres...

« Revenu à la vie, le même désir qui me faisait

marcher auparavant, me poussait encore, mais les menaces des médecins m'arrêtèrent. Et je voulais aller, confiant que votre bénédiction n'aurait pas fait défaut à mon âme se séparant de mon corps, et pensant que Rome est le lieu du monde le plus saint et le plus sacré, celui où tout vrai chrétien doit par-dessus tout désirer vivre, désirer mourir. Ce qui me fit retourner à Padoue, c'est ma faiblesse extrême. On me coucha sur une barque et on me dirigea sur cette ville, où le peuple me regardait ainsi qu'un homme revenant de chez les morts.

« C'est là que je suis, Très Saint Père, non seulement malade mais surtout triste de l'insuccès de mon entreprise. Souvent, quand je réfléchis en silence, je me désole de ce qui m'est arrivé, mais je ne m'en étonne point, car j'en comprends la cause : je n'étais pas digne de vous voir ¹ ».

1. *Rer. sen.*, l. XI, ep. 17.

CHAPITRE XVII

LE BIENHEUREUX URBAIN V A MONTEFIASCONE, A VITERBE. — IL CÉLÈBRE A ROME DE SOLENNELLES CÉRÉMONIES. — EFFORTS ET LUTTES POUR RAMENER LES PEUPLES AU SAINT-SIÈGE.

Au mois de mai 1368 , le Pape alla à Montefiascone pour y passer l'été. Le château de l'État pontifical, somptueusement rebâti, avait une vue magnifique, plongeant sur le lac Bolséna ¹, et recevait en plein l'air pur des montagnes. Urbain V s'y trouva si bien, après sa récente maladie, qu'il résolut d'y revenir tous les ans, dans la saison des chaleurs. Et, pour que cette résidence fût digne de la Cour romaine, il lui donna le titre de cité, y établit un évêché, érigea en cathédrale l'église Sainte-Marguerite. On y manquait d'eau potable : il fit creuser, au milieu de la ville, un puits large et profond, qui en fournit aux habitants. Les cardinaux et prélats étant logés à l'étroit, il leur permit de se disperser dans les villas des environs... Dans ses promenades autour du lac et au pied des Apennins verdoyants, il charmait ses yeux, réconfortait son corps, mais surtout il pensait aux graves problèmes de la situation

1. L. Duchesne, *Liber Pontificalis*, II, p. 494 et appendice.

politique, religieuse et morale, de son écrasant ministère.

C'est à Montefiascone qu'il termina la fameuse querelle des Frères-Prêcheurs et des Bénédictins de Fosse-Neuve touchant la possession du corps de saint Thomas d'Aquin ¹. C'est à Montefiascone que mourut, le 26 juillet, le cardinal Capoccia, évêque de Tusculum, homme droit, ami des belles-lettres, zélé pour la justice, soutien des pauvres. Il était si loyal que, dans les consistoires et les assemblées publiques, il n'omettait jamais de dire en face ce qu'il pensait des personnes et des événements. Urbain V affectionnait beaucoup ce prince de l'Église, qui, comme lui, estima l'étude au point de fonder à l'Université de Paris un *Studium* de pauvres écoliers. Sa mort détermina le Pape à combler les vides du Sacré-Colège. Il fit une promotion de huit cardinaux, le 12 septembre, à Montefiascone même. Après l'opposition que ses compatriotes lui avaient déclarée quand il vint d'Avignon à Rome, il eût choisi de préférence des Italiens pour faire prévaloir son idée, mais n'avait-il pas déjà le projet de retourner en France? Il semble qu'il donna à sa promotion une signification bien française. Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon, patriarche de Jérusalem, réjouit la Provence par sa nomination. Pétrarque en fut consolé et écrivit à Bruni : « Je savais qu'il serait cardinal. Je suis étonné de ce qu'il l'a été si tard. Urbain est le seul qui l'ait bien connu ² ». Jean de Dormans, évêque de Beauvais, chancelier de France; Étienne, évêque de Paris; Bernard du Bouquet, archevêque

1. Voir Raynaldi. — Voir aussi de Mota et Nicolas Forjot, Bibl. Nat., ms. lat. 5029.

2. *Rer. Sen.*, l. XV, ep. 4.

de Naples, originaire de Cahors; Pierre de Banhac, abbé de Montmajour, ces personnages honorés de la pourpre, représentaient avec éclat notre nation. Le chapeau attribué à Simon de Langar, archevêque de Cantorbéry, moine bénédictin, honora à son tour l'Angleterre et charma son roi.

Les Romains, qui furent de tout temps très perspicaces, ne se méprirent pas sur les intentions secrètes d'Urbain V. Le choix qu'il avait fait de ces cardinaux leur inspira une démarche hardie. Craignant son départ pour Avignon, ils lui envoyèrent une ambassade pour lui témoigner le désir qu'ils avaient de le voir à Rome. Sans la Papauté, disaient-ils, leur ville est privée de son plus bel ornement, le flot des pèlerins n'arrive plus jusqu'à ses murs et ce beau jardin de l'Europe se trouve désert.

Le Bienheureux écouta les ambassadeurs avec bienveillance et répondit par lettre aux Romains qu'il irait bientôt les rejoindre.

Charles IV, en effet, arrivait d'Allemagne et descendait en Italie, à la tête d'une puissante armée. Son contact avec Bernabo, sa venue à Pise, à Florence, à Sienne provoquèrent bien des colères et décurent bien des espérances. Le Saint-Siège ne semblait pas tirer grand profit de l'empereur. A Milan et dans les républiques du centre se levaient des ferments de discorde prédisant de futurs orages. Urbain V se disposa néanmoins à recevoir dignement son hôte auguste. Quittant Montefiascone, dont le château n'était pas assez grand, il vint habiter Viterbe. C'est là qu'eut lieu la rencontre.

Le Pape demanda à l'empereur de renouveler solennellement, par une confirmation expresse, tous les droits du Saint-Siège sur les domaines qui ve-

naient d'être heureusement ramenés sous sa loi. Charles IV reconnut ces droits et alors eurent lieu les fêtes du couronnement.

Le 21 octobre 1368, Urbain V entra à Rome. « Il était à cheval, dit l'auteur de la *Prima Vita*. L'empereur l'attendit hors de la ville et marcha à pied devant lui, tenant les rênes de la monture pontificale ¹. » De la porte du Château Saint-Ange jusqu'à Saint-Pierre, les Romains, ivres de joie de voir unis ensemble César et le Pape, l'Empire et l'Église, l'écuycer impérial et le vicaire du Christ, le modérateur des âmes et le modérateur des corps, admiraient ce spectacle et applaudissaient les deux maîtres du monde. Ce fait si heureux frappa d'émotion Collucio Salutato. Écrivant à Pétrarque, il lui disait : « Ce fut une radieuse journée, celle où l'Empire et la Papauté unis montrèrent que la chair obéissait à l'esprit et la terre au ciel ».

Une fête, bien belle aussi, était réservée à l'impératrice Élisabeth. Elle arriva le 29 octobre avec une suite de nobles dames et des milliers de lances. Tous les cardinaux allèrent à sa rencontre et le peuple romain l'attendait au passage. Le jour de la Toussaint, le Bienheureux la couronna de ses propres mains, après qu'elle eut été ointe et sacrée par le cardinal évêque d'Ostie. L'empereur était présent. Il servait à l'autel. Comme un diacre, il présenta humblement le corporal et le livre, mais il ne lut pas l'évangile, parce qu'il n'a ce privilège qu'à la messe de Noël. Couronnée, toute radieuse de foi et de bonheur, l'impératrice parcourut, le même jour, la ville de Rome et alla à Saint-Jean de Latran remercier Dieu

1. Bibl. Vat., ms. 4026.

de tant de grâces¹. Le cheval qui la portait caracolait sous la poussée des cris de joie de la population, mais la présence des cardinaux apaisait le cortège. En passant sur le Pont Saint-Ange, on s'arrêta et l'impératrice conféra la chevalerie à quelques seigneurs.

Cette solennité rappelle celle qui avait eu lieu au carême précédent. La reine Jeanne vint à Rome ainsi que le roi de Chypre et son fils. Comme le Bienheureux donna la rose d'or à Jeanne de préférence au roi de Chypre, plusieurs cardinaux murmurèrent, soutenant que jamais, en pareille rencontre, on n'avait vu préférer une reine à un roi. Urbain V repartit allègrement : « Jamais un abbé de Saint-Victor de Marseille n'a été Pape² ».

Tenant la rose à la main, la reine parcourut la ville à cheval accompagnée des cardinaux et du roi de Chypre. Le spectacle unique d'une femme ainsi récompensée attirait à Jeanne les ovations des foules, toujours si avides de nouveautés.

Rome n'avait point vu de canonisation depuis le commencement du siècle. C'est Boniface VIII qui avait inscrit le dernier nom dans le catalogue des saints. A la suite de saint Louis, roi de France, Urbain V résolut de faire figurer Elzéar de Sabran.

Ce personnage appartenait à l'une des plus nobles familles de Provence et avait été élevé à Marseille dans l'abbaye de Saint-Victor, dont son oncle, Guillaume de Sabran, était abbé. Modèle de vertu, il s'unit, à Marseille, à une femme digne de lui sous tous les rapports, avec laquelle il vécut dans une

1. *Iter italicum.*

2. *Iter italicum.*

perpétuelle continence. Il occupa à la Cour de Naples le rang le plus élevé et mourut à Paris en 1325. Dieu opéra plusieurs miracles sur son tombeau, à Apt, et les faveurs divines qu'il obtenait, méritèrent un procès d'information sur sa vie. Toutes les formalités juridiques, enquêtes, interrogation des témoins, examen des pièces, avaient eu lieu en 1352, par ordre de Clément VI. Il ne manquait qu'une chose, la plus importante, la sanction papale. Elle était réservée au filleul même du saint.

Pressé par les instances de la reine Jeanne et de toute la noblesse provençale, mais plus encore par sa vénération envers un parent qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux, dans sa Lozère bien-aimée, Urbain V se décida à couronner l'œuvre de Clément VI. Il s'y prépara en confiant le soin de gouverner la Ville éternelle et d'y maintenir la tranquillité au neveu d'Elzéar, Louis de Sabran, comte d'Ariano, fils aîné de Guillaume de Sabran, qu'il créait sénateur de Rome pour l'année 1369. Puis, au printemps de cette année, l'avant-dernière de son Pontificat, le Bienheureux réunissait à Saint-Pierre, le 15 avril, le Sacré-Collège, le clergé et la noblesse¹. Il montait en chaire au milieu d'une foule empressée et prononçait lui-même l'éloge du bon chevalier qu'il avait personnellement connu dans sa jeunesse, et que plus tard il avait appris à connaître plus intimement encore dans ses entretiens avec son épouse Delphine². Il déclarait, en finissant, qu'il

1. *Prima Vita et Informations*, n° 52.

2. *La bienheureuse Delphine de Sabran*, par la marquise de Forbin d'Oppède, ch. xxvii. Une bulle du 5 mars 1363, signée par Urbain V, ordonnait l'enquête de canonisation sur Delphine, épouse d'Elzéar de Sabran.

fixait sa fête au 27 septembre, date de sa mort à Paris.

Le jour même de cette grande cérémonie, le Pape adressait un bref à l'évêque d'Apt et au Père gardien de la même ville pour les informer de ce qui s'était passé. Il leur défendit expressément, sous peine d'excommunication majeure, de toucher sans permission aux restes d'Elzéar, parce qu'il se réservait de faire très solennellement la levée du corps à une époque ultérieure ¹.

Urbain V eut, dans la même année, la consolation de réconcilier à l'Église Jean Paléologue, empereur de Constantinople. L'Orient préoccupait vivement notre Pontife et, dans de nombreuses lettres, il pressait toutes les hautes personnalités grecques d'embrasser la foi catholique. Fidèle à sa promesse, l'empereur se rendit à Rome, en octobre 1369. De son côté, le Bienheureux quitta Viterbe le 13 de ce mois et, le 14, il officia à Saint-Jean de Latran. Il soupa et coucha à Saint-Paul et revint le lendemain à son palais du Vatican ².

L'abjuration de Jean Paléologue se fit à l'église du Saint-Esprit, le 18 octobre, devant plusieurs cardinaux et de nombreux témoins. L'empereur confessa expressément la primauté de l'Église romaine et reconnut Urbain V comme le représentant de Dieu.

Quatre jours après, le Pape sortit du Vatican, en habits pontificaux, et se dirigea vers un trône placé au portail de Saint-Pierre. Il monta sur ce trône et s'assit. A ce moment, arriva l'empereur de Constantinople.

1. ... *Ex certis causis inhibimus ne corpus sancti Elzeari transferatis nec de ipsius reliquiis quicquam disponatis...*

2. *Iter italicum.*

Dès qu'il vit le Souverain Pontife, il se prosterna trois fois suivant l'usage, et, se relevant ensuite, baisa ses pieds, ses mains, sa bouche. Urbain descendit du trône et, prenant l'empereur par la main, il l'introduisit dans la basilique au chant du *Te Deum*. Pendant la messe, que célébra le Bienheureux, en latin, Jean Paléologue renouvela la profession de foi qu'il avait faite, déclarant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, que le Pontife romain est le chef de tous les catholiques¹.

Cet acte combla de joie Urbain V et tous les cardinaux. La multitude des personnalités grecques accompagnant l'empereur dans sa démarche augmenta encore le bonheur de tous.

Il y a, dans la narration des divers auteurs contemporains, des scènes délicieuses sur l'amitié et les rapports, à Rome, du Pape avec l'empereur d'Orient. Après le premier dîner fraternel du dimanche 21 octobre, l'intimité se resserra. Jean Paléologue, plein de vénération pour Urbain V, le visitait très souvent, *sæpissime visitabat*; il lui portait des cadeaux et l'entourait de ses hommages et l'honorait de sa dévotion. A certains jours, sans prévenir, sans être invité, il arrivait à l'heure des repas. On lui préparait de suite une place, et tous deux ensemble mangeaient les mets qui étaient destinés à un seul. Cette réfection simple et affectueuse charmait Jean Paléologue, qui disait en se retirant : « Dans les festins du monde, je n'ai jamais pris tant de plaisir qu'en ces agapes. Mon corps et mon âme en sont rassasiés² ».

1. Bibl. Vat., ms. 4026 et *Informations*, n° 51.

2. *Iter italicum*. — *Informations*, n° 51, etc.

Traité avec cordialité au dedans, l'empereur reçut, au dehors, dans la ville, sur les places, à travers les rues, presque les mêmes distinctions que l'empereur des Romains. Aussi, quand, après avoir signé les bulles en langue grecque et latine¹ sur la réconciliation avec l'Église, il se promenait dans Rome, toutes les faveurs, toutes les acclamations allaient à lui et à son cortège oriental.

Pleinement satisfait, très consolé, Jean Paléologue retourna à Constantinople, et Urbain V exprima la joie de sa conversion par une encyclique à tout le monde chrétien. « Oh ! si Dieu nous accordait la grâce, disait-il, de réunir toute l'Église grecque à l'Église latine, nous fermerions volontiers les yeux à la lumière et nous dirions avec le juste Siméon : « Maintenant renvoyez en paix votre serviteur, car mes yeux ont vu votre salut. »

Presque en même temps que l'Orient s'ébranlait vers le bien, à l'exemple de l'empereur de Constantinople, les pays latins causaient des ennuis à la Papauté. Le duc d'Anjou, rêvant de hautes conquêtes, voulut s'emparer de la Provence. Déjà il avait essayé de mettre la main sur Montpellier, et les raisons qu'il invoquait pour justifier son entreprise contre la reine Jeanne étaient aussi spécieuses. Bertrand Duguesclin enrôla des compagnies et, payé par le duc d'Anjou, vint, de Nîmes, mettre le siège devant Tarascon. Urbain V pria le roi de France de faire cesser cette guerre. « Nous déplorons d'autant plus amèrement ce fait, disait-il, que votre frère, le duc d'Anjou, aurait dû plutôt soutenir notre fille la

1. *Suscripsit manu propria cum sanguine conchylii et bulla aurea sigilavit cartam scriptam græce et latine, repositam in archivis Ecclesiæ (Secunda Vita).*

reine Jeanne. Elle est votre parente et ne mérite pas un pareil traitement... ».

Non seulement on n'écouta pas le Pape, mais les capitaines des compagnies envahirent le Comtat-Venaissin, « y portant l'incendie, le pillage, le meurtre ». Urbain V manda, en conséquence, à l'official d'Avignon de prononcer l'excommunication contre eux et de mettre sous l'interdit tous les lieux qu'ils détenaient ¹.

Le mois suivant, d'après Fontanieu, une trêve fut conclue entre Louis d'Anjou et la reine de Naples². L'auteur de la *Prima Vita*, complétant cet historien, affirme que tout fut remis ensuite en état par la médiation pontificale. Charles V, pour faire plaisir au Bienheureux, lui donna en toute souveraineté la partie du pont d'Avignon qui s'étendait de la ville sur le Rhône jusqu'à la chapelle Saint-Benezet, située au milieu du pont³.

La Castille, avec ses abîmes de tyrannie, Chypre, avec la perte de son roi, « massacré comme le juste Abel », apportèrent l'épouvante à la Cour romaine⁴; mais la révolte des Pérusins consterna spécialement le Bienheureux. Au premier bruit du soulèvement, Urbain V délaissa Montefiascone et courut s'enfermer derrière les fortifications de Viterbe. Heureuse inspiration! Pérouse prit à sa solde l'anglais Jean Acuti et ses routiers, poursuivit le Pape et l'assiégea dans son *Castrum*. Que d'ignominie, que d'oppo-

1. Lettres du 1^{er} septembre 1368.

2. *Cartulaire du Dauphiné*. — Bibl. Nat., ms. lat. 10958, f^o 228 v^o.

3. Lettres de Charles V, du Louvre, le 5 décembre 1368. *Histoire du Languedoc*, t. IV. Preuves, n^o CXXXV.

4. Bibl. Vat., ms. 4026.

bres, dit le premier biographe du Bienheureux, ne souffrit-on pas en cette sédition inconcevable!

Le Vicaire de Jésus-Christ dut voir, de sa citadelle, les révoltés allumer partout des incendies et piller les campagnes environnantes, ne pouvant s'emparer de la ville elle-même.

Urbain V, surmontant la douleur que lui causaient ses propres sujets et le deuil où le plongeaient les cardinaux morts à Viterbe, se sauva vers Rome avec le Sacré-Collège. Dieu lui inspira de faire venir son frère Anglic, gouverneur de Bologne, pour le consoler et l'aider. On décida une croisade contre les Pérusins, mais on eut de la peine à les vaincre. Les Visconti, la république de Venise, celle de Florence, Rome même les encourageaient secrètement à la résistance et leur faisaient passer de l'argent. Voilà comment les populations de l'État romain comprenaient leur devoir et leurs intérêts!

Il n'était pas homme à sacrifier les droits du Saint-Siège¹. Une bulle d'excommunication fut lancée contre Pérouse le 22 mai 1370, et quelques troupes levées interceptèrent les convois de vivres qui alimentaient la ville. Les habitants, en proie aux horreurs de la famine, firent leur soumission.

Hélas! les routiers auxquels Bernabo, l'éternel ennemi des papes, avait insufflé la haine du Saint-Siège, couvrent maintenant le sol de la Toscane et menacent l'Église. L'incendie de la révolte est prêt à s'allumer à nouveau dans les villes si remuantes du centre de l'Italie². Le Milanais est toujours à la tête des insurrections. A cela, il prodigue persévèrement son or et son intelligence.

1. *Secunda Vita* et Bibl. Nat., ms. lat. 16553.

2. Raynaldi, *Annales*. — Regest., t. VIII, f° 83.

Urbain V s'adressa à l'empereur d'Allemagne et au roi de Hongrie pour venir à son secours¹. Ils ne tinrent pas leur promesse. Pétrarque aurait pu rendre de grands services à la Papauté, à cause de son crédit auprès de ses compatriotes et de son influence à la Cour de Bernabo. Mais ce prébendé, qui avait bravé de grandes fatigues pour les ennemis de l'Église, ne put arriver jusqu'à Rome pour voir le Pape!

Restait la France, le pays de la fidélité, au cœur généreux. Une nouvelle rupture avec l'Angleterre venait d'y éclater. Dès le 21 juillet 1369, le Pape, dans une bulle datée de Montefiascone, accorda à Charles V, pour une durée de deux ans, un subside pris sur les revenus ecclésiastiques du royaume, non compris la province de Languedoc². Dans cette dernière province, le duc d'Anjou, qui avait poussé son frère à rompre le traité de Brétigny, se préparait avec ardeur à soutenir la lutte contre les Anglais. Les populations, lassées des ravages des compagnies, se montrèrent empressées à seconder ses efforts.

1. Arch. du Vatican, regist. 259, f° 81 v°.

2. Bulle datée de Saint-Pierre de Rome., Arch. Vat., reg. 250, f° 68.

CHAPITRE XVIII

DERNIERS MOIS D'URBAIN V, SON RETOUR EN AVIGNON,
SA MORT.

Le 17 avril 1370, sortait de Rome pour la dernière fois le Bienheureux Urbain V¹. Son cœur était triste et sa pensée emplie de graves préoccupations. Le préfet de Rome s'agitait et Vico était en révolte. Dans son corps, dans son âme, dans tout son être affaibli, le Pape souffrait des trahisons horribles de l'amitié, et son regard plongeait fixement sur l'immensité aux haltes songeuses de la campagne romaine. Il allait, silencieux, le long de la voie antique, bordée de souvenirs, pensant peut-être aux bandits féodaux qui enlevèrent Grégoire VII, une nuit de Noël, à l'autel de Sainte-Marie-Majeure et Gélase II en plein conclave. Hélas ! au lieu de vivre tranquille dans ce « royaume qui n'est pas de ce monde », il fallait s'occuper durement des choses de la terre. Partout des violences et des injustices à la place des œuvres de la charité. Les circonstances obligent le Vicaire de Dieu à la vie politique et militaire. Une armée le suit, afin qu'il soit libre dans l'exercice de son pouvoir spirituel.

Quand le Souverain Pontife se vit en sûreté à Vi-

1. *Iter italicum.*

terbe, il manifesta publiquement la résolution qu'il avait prise de revenir à Avignon. Les curiaux furent avertis de se tenir prêts à partir pour le mois d'octobre. En apprenant cette nouvelle, les Romains furent consternés. Ils entrevirent pour leur cité les troubles intestins et surtout la profonde misère d'où les tirait la présence de la Papauté en Italie. L'expérience de deux générations leur avait démontré que si, à la rigueur, les Papes pouvaient se passer de Rome, Rome, au contraire, ne pouvait se passer des Papes. Et ils se repentirent de la guerre sourde que leurs concitoyens et les provinces du Saint-Siège n'avaient cessé de leur faire. Voulant donc essayer de retenir Urbain V, ils lui envoyèrent des ambassadeurs à Montefiascone. C'était le 22 mai. « L'Esprit-Saint, leur répondit le Bienheureux, m'amena vers Rome, il y a trois ans, et maintenant, pour l'honneur de l'Église, je dois aller à d'autres régions. Croyez que de tout cœur je reste avec vous¹. »

Le 23 mai, ces ambassadeurs sont invités à la table du Pape et repartent ensuite lentement pour leur ville endeuillée.

Pétrarque, mis au courant, accusa la faiblesse d'Urbain V et, rude, bref, âpre, lui reprocha, avec amertume, de céder aux instances de quelques cardinaux habitués au séjour avignonais.

De saints personnages, voyant que le Souverain Pontife ne tenait pas compte des prières, lui adressèrent des menaces. Le moine franciscain Pierre d'Aragon lui fit entrevoir la possibilité d'un schisme, s'il venait à s'éloigner du tombeau des Apôtres. Alors

1. *Iter italicum.*

que déjà tout se trouvait réglé pour le départ, sainte Brigitte vint à Montefiascone, éplorée, demandant à exposer une révélation à Urbain V. En présence du cardinal de Beaufort, plus tard Grégoire XI, Brigitte prédit la mort du Bienheureux, s'il quittait l'Italie. Cette prophétie d'une sainte qui pensait être l'interprète de la volonté divine, comme Pétrarque l'était des sentiments italiens, laissa le Pape inflexible. Pieux comme il l'était, il tenait compte des voies surnaturelles dans le gouvernement de l'Église, mais il jugeait que la sagesse humaine, assistée par l'Esprit-Saint, devait l'emporter sur les révélations.

Dans cette affaire capitale, Urbain V semble véritablement s'être laissé guider, comme il fit constamment, par ce qu'il croyait être le devoir. Découragement, manque d'énergie pour dénouer une situation embrouillée, suggestion diabolique, conseils de cardinaux éperdument attachés aux délices de la France, politique des intérêts princiers, tous ces motifs ont été apportés, surtout de l'autre versant des monts, pour amoindrir la grandeur d'âme du Bienheureux. Collucio Salutato, le célèbre chancelier de la république florentine, accuse Urbain V d'avoir cédé à la mobilité d'esprit de sa race. Mais ce transfuge du secrétariat apostolique, ardent humaniste, plus ardent ennemi encore des Papes et des « brigands français », laisse beaucoup voir sa partialité nationale.

Si nous nous en rapportons aux premiers biographes du Bienheureux, au procès de sa canonisation, à ses secrétaires, ce fut le fléau de la guerre abattu sur le royaume de France qui causa le retour de la Papauté. Urbain V dit expressément lui-même « qu'il fut poussé, incliné, amené à aller en Avignon

pour mettre fin aux luttes terribles de sa patrie¹ ».

L'Angleterre et la France rallumaient, en effet, leur haine traditionnelle, se portaient l'une contre l'autre aux dernières violences. La fureur des combattants était telle qu'à Limoges tout fut mis à feu et à sang, la ville détruite de fond en comble, à l'exception de la cathédrale².

Charles V désirait le retour du Pape, parce que, étant plus près du théâtre de la guerre, il serait à même d'interposer sa médiation.

Dans une bulle datée de Montefiascone, le 26 juin 1370, Urbain V s'exprime ainsi : « Nous ne doutons pas, chers fils de Rome, qu'après vous être réjouis de notre présence, vos cœurs ne s'attristent en apprenant l'éloignement de votre père. Vous craignez que les Pontifes romains, nos successeurs, ne renoncent à venir à Rome, en voyant qu'au lieu d'y fixer notre séjour, comme vous l'espérez, nous y sommes resté fort peu de temps. Cet événement, nous le déplorons ; mais, pour votre consolation, pour l'instruction de ceux qui vivent aujourd'hui ou qui viendront après nous, nous affirmons à nos successeurs, au monde, à la postérité que nous n'avons pas été troublé pendant les trois ans passés au milieu de vous. En nous proposant de passer la mer avec l'aide du Seigneur, nous avons *la pensée d'être utile à l'Église universelle et au pays où nous allons*. Notre cœur reste au milieu de vous. Éloigné, nous vous soutiendrons comme si vous nous étiez présents. C'est pourquoi nous vous prions, nous vous ordonnons de vous consoler de notre départ, ainsi que des hommes pleins de force et de sagesse. Gardez la

1. *Prima Vita*.

2. *Ibidem*.

paix et la concorde, faites en sorte que notre ville persévère dans ces bons sentiments et s'améliore même, afin que, si nous ou nos successeurs avons la pensée de revenir à Rome pour de justes raisons, nous n'en soyons pas détournés par les troubles qui pourraient y régner ».

Ce document, quoique flatteur pour les Italiens, ne manqua pas de les affliger beaucoup. Ils sentirent que les *intérêts généraux* de l'Église dont parlait le Pape, sans doute avec une intention de futur conclave, de liberté entière d'élection²... s'alliaient à sa très profonde affection vis-à-vis de la France, et formaient en lui une conscience définitive pour son départ irrévocablement prochain.

Le Bienheureux consacra les mois d'été à terminer les affaires pendantes. Au mois de juin, il fit deux cardinaux : Pierre d'Estaing, archevêque de Bourges, ancien religieux de Saint-Victor, auquel il se proposait de laisser le gouvernement du patrimoine de Saint-Pierre, et P. Corsini, évêque de Florence.

Les écrivains de la Cour pontificale, restés à Avignon, il mande de les révoquer, écrit Werner de Liège, afin de rendre les autres plus obéissants à l'avenir. Toutes les mesures qui avaient été prises dans le Comtat, en son absence, il les annule.

Enfin il donne des ordres au sujet de la rebelle Pérouse, il confirme les pouvoirs spirituels à Pierre d'Arezzo sur la ville de Rome, il lui recommande les têtes des Saints Apôtres, il nomme son frère An-

1. Raynaldi, *Annal. Eccles.*, ann. 1370, § XIX.

2. Le schisme, suspendu sur l'Église, comme une épée de Damoclès, à partir du jour où Clément V s'était fixé en France, faillit, en effet, éclater sous Urbain V, comme nous l'apprend la relation inédite de Franciscus de Aguzzonis. Bibl. Vat., n° 4927, f° 146.

glic vicaire du Saint-Siège pour tout l'État ecclésiastique, et envoie l'archevêque d'Aix prier le roi de Hongrie de secourir l'Église.

C'est le moment de s'occuper de la flotte. Gaucelin, évêque de Maguelone, son trésorier, et l'abbé de Montmajour louent des galères et les dirigent vers Corneto. Dès le 27 mai, Marseille avait déjà six galères toutes prêtes¹.

Le roi d'Aragon, la reine de Sicile, la ville d'Avignon, les Provençaux se firent une vraie joie d'offrir de magnifiques navires à Urbain V².

Le Bienheureux les accepta, mais il ne voulut point se servir des bateaux italiens, comme il l'avait fait pour se rendre à Rome. Il se défiait maintenant des Italiens et craignait qu'ils ne missent obstacle à ses desseins.

Ce qui le toucha beaucoup, ce fut l'envoi de dix galères par le roi de France. Étienne Brandis, maître des ports de la sénéchaussée de Carcassonne, en avait le commandement. Qu'elles étaient richement équipées! Des tentures de velours bleu, avec des fleurs d'or, semées aux armes royales, ornaient la chambre du Pape, formaient le ciel-de-lit et recouvraient tous les meubles.

Sur l'arrière de la galère se dressait un « bancal », garni de lambrequins de quatorze palmes de long et deux palmes et demi de large ; une tente d'étoffe bleue à fleurs de lis d'or protégeait la promenade du pont contre les ardeurs du soleil. A la salle à manger, des tentures de velours tapissaient le siège du Pape.

L'or, la soie, les couleurs bleues et safran resplen-

1. Reg. Vat., *Introitus et Exitus*, reg. 322.

2. *Prima Vita*.

dissaient de l'avant à la poupe, des portes des cabines jusqu'à la passerelle.

Deux grands étendards aux armes d'Urbain V et des rois de France, six bannières aux timbres du Pape et de Charles V flottaient aux mâtures¹.

Enfin le Bienheureux se mit en route. Il dit adieu à Montefiascone, le 26 août, et gagna Corneto. Le 5 septembre, il s'embarqua et sa défiance allait si loin vis-à-vis des Italiens qu'il ne descendit dans aucun port, de peur d'une surprise.

D'après Muratori, il vint bien mouiller le 12 septembre devant celui de Gênes, mais il passa la nuit sur la galère armée et, le lendemain, il continua directement son voyage.

La flotte de trente-quatre galères aborda à Marseille le 16 septembre. Huit jours après, Urbain V faisait son entrée à Avignon. Le peuple de ces deux villes, qui ne croyait plus le revoir, le reçut avec des transports d'allégresse. On voulait lui faire oublier ses souffrances d'au delà des monts.

Dès l'arrivée du Souverain Pontife, le duc d'Anjou vint le saluer. Il désirait obtenir un subside pour subvenir à la guerre contre les Anglais. Urbain V céda à ses prières et, par bulle du 2 novembre 1370, il lui accorda une dîme à percevoir pendant un an sur les revenus ecclésiastiques du Languedoc².

Vers le même temps une assemblée des États de cette province avait décidé d'envoyer au Pape un certain nombre de bourgeois, afin de lui exposer la situation difficile où elle se trouvait et examiner avec lui les mesures à prendre pour organiser la défense.

1. Bibl. Nat., titres scellés de Clairambault, vol. 54, f° 4139.

2. Arch. Vat., reg. 260, f° 112.

De son côté, le Bienheureux ordonna de faire des préparatifs pour aller personnellement visiter et réconcilier Edouard III et Charles V. Mais, en novembre, vers l'époque où commençait la neuvième année de son Pontificat, il fut saisi d'une grave maladie, dont il comprit qu'il devait mourir.

Dès ce moment, l'affaire de son salut fut sa préoccupation unique. Il assistait avec piété aux messes qu'on célébrait devant lui, récitait, autant qu'il le pouvait, le saint office, confessa ses péchés et reçut avec respect le corps du Seigneur.

En présence d'un grand nombre de témoins, de tous ses familiers, de son confesseur, il professa qu'il croyait expressément tout ce que croit la sainte Église catholique, et ajouta que, si, dans ses leçons, son enseignement ou ses prédications, il avait dit quelque chose de contraire à cette foi, il le rétractait.

Sa dernière volonté fut qu'on l'ensevelit comme les pauvres, dans la terre, en l'église Notre-Dame des Doms. Il exprima aussi le vœu « que, lorsque son corps serait réduit en poussière, on portât ses ossements du sanctuaire de la Bienheureuse Marie des Doms devant l'autel majeur de Saint-Victor à Marseille. Il demanda enfin qu'une simple dalle indiquât l'endroit où ses restes reposeraient ».

Lorsqu'il sentit que la fin approchait, il reçut tous les sacrements de l'Église et mourut à la soixante et unième année de son âge. C'était le jeudi 19 décembre 1370, vers trois heures après-midi¹.

L'auteur des Informations de sa vie ajoute que, par humilité, Urbain V ne voulut pas mourir dans le

1. Bibl. Vat., ms. 4026, n^{os} 166, 167, etc.

Palais apostolique¹. Il se fit porter dans la maison de son frère, au pied même de ces hautes tours où il avait reçu tant d'honneurs. Il commanda que toutes les portes demeurassent ouvertes afin que, librement, chacun pût entrer et assister à ses derniers moments.

Revêtu de son habit bénédictin qu'il n'avait pas déposé durant sa maladie, il était couché sur un pauvre lit, tenant en ses mains une croix qu'il baisait amoureusement.

La mort respecta le corps du Bienheureux. Ses traits restèrent colorés et tout son extérieur inspirait plutôt le contentement que la crainte. Un licencié en droit, familier du Pontife, contemplant le visage du défunt, le baisa avec émotion et s'écria : « En toute vérité, ce corps a renfermé une âme très pure : il fut l'habitable du Saint-Esprit et déjà cette âme, bienheureuse, intercède pour nous ».

Le 21 décembre eurent lieu, avec les cérémonies d'usage, les obsèques solennelles du Pontife. Tout Avignon accompagna la dépouille d'Urbain. A l'église de Notre-Dame des Doms, devant le Sacré-Collège, les clercs et le peuple, Guy de Boulogne prononça l'oraison funèbre. Ce cardinal, revêtu de la pourpre depuis trente ans, était le doyen de la Cour romaine. Il appartenait à une illustre famille française : une de ses nièces avait épousé le roi de France ; une autre fut la mère du Pape Clément VII.

1. Étienne de Conty, bénédictin à Corbie, décédé en 1413, prétend qu'Urbain V se repentit d'être revenu à Avignon. Il n'y a rien de cela dans les *Informations* si détaillées et si précises de la vie d'Urbain V de 1382. Sainte Brigitte ne nous étonne pas non plus, lorsqu'elle apprécie un peu sévèrement le Bienheureux pour ce qu'elle appelle sa désobéissance aux révélations de Dieu.

D'après un auteur du temps, Guy de Boulogne avait été candidat à la Papauté dans le conclave où fut élu Urbain V : ceci nous explique, sans doute, le sens de quelques expressions déplacées en pareille circonstance.

L'orateur prit pour texte les paroles de Job : *Ubi est? — Velut somnium advolans, non invenitur.* Ce « qu'est-il devenu? — Ce songe qui s'est envolé » firent une profonde impression sur l'assistance.

« Urbain V, dit Guy de Boulogne, enseigna la science, avec un éclat incomparable; il rendit la justice avec une souveraine autorité; il administra l'Église avec un génie sans pareil. Et cette bouche éloquente et ce cœur si chaud et cet esprit si actif, tout a disparu comme une fumée.....

« Prions pour l'âme du défunt et, avec le Vénérable Pierre de Cluny, disons : O Seigneur Jésus, vous qui êtes l'auteur de cette vie passagère et de la vie de l'éternité, placez dans le séjour du ciel celui qui était le pasteur de toutes vos brebis.....

« Vous aussi, Bienheureuse Vierge Marie, mère du Sauveur, donnez-lui votre protection et n'abandonnez pas celui qui, après Dieu, mettait en vous toute sa confiance¹ ».

En Espagne, en Italie, en France on célébra des services solennels pour le repos de l'âme d'Urbain V, et on fit son éloge dans les chaires sacrées.

Une cérémonie grandiose eut lieu à Montpellier, le mardi, veille de Noël. Les consuls, se mettant à la tête des habitants de la ville qu'aimait tant notre Bienheureux, vinrent à Notre-Dame des Tables. Dans l'église ornée de « bel drap d'aur fin de Lu-

1. Ce discours a été publié par Albanès. Le texte est au fonds du Vatican, cod. 3986, f^o 24 v^o.

cha, cantet la messa mossen Berenguier de Salve, prebost de Magalona et prior de la dicha glieya ¹ ».

Bologne se distingua plus encore par son hommage à la mémoire du Pontife défunt. Durant huit jours, les portes des magasins furent closes et les princes voisins se joignirent à l'immense cortège qui suivit le cardinal Anglic, du Palais Apostolique à l'église.

Pétrarque touchait à la fin de sa vie, et lui, qui aurait voulu voir Urbain V « mourir au pied de l'autel de Saint-Pierre », sut prouver par un effort touchant l'étendue de sa vénération. Oubliant ce qu'il avait appelé « le manque d'énergie du Bienheureux et sa tentation d'amour pour sa belle France », il se fit transporter de Padoue jusqu'à Bologne. Tremblant, affaibli, le vieillard prit part au deuil solennel de cette ville et s'en retourna dans sa maison d'Arqua, où il devait rendre le dernier soupir, quatre ans après, la tête appuyée et les yeux ouverts sur une page de Virgile.

C'est de la solitude d'Arqua, couronnée de vergers d'oliviers, enrichie de vignobles aux fruits savoureux, que Pétrarque écrivait à Bruni : « J'en prends ma conscience à témoin, jamais mes paroles n'ont égalé ce que je pense de ce Pontife. Je lui ai fait des reproches que je croyais justes, mais je ne l'ai pas loué comme je voulais. Mon style a été vaincu par ses mérites. Ce n'est point l'homme que je célèbre, c'est cette vertu que j'aime et que j'admire avec étonnement ».

S'il est un milieu où le Bienheureux fut pleuré avec la plus sincère des sympathies, ce fut dans les

collèges et Universités, dans les ateliers de peintres et de sculpteurs, dans les cabinets des savants et à la Cour des princes français.

Lorsque voyant le Pape augmenter sans cesse le nombre des écoles et ses libéralités envers les étudiants, on lui reprochait ses dépenses extraordinaires, il répondait tout bonnement : « Je souhaite que les hommes instruits abondent dans l'Église de Dieu. Tous ceux que je fais élever et soutiens ne seront pas ecclésiastiques, j'en conviens. Beaucoup se feront religieux ou séculiers, les autres resteront dans le monde et deviendront pères de famille. Eh bien ! quel que soit l'état qu'ils embrasseront, dusent-ils même exercer des professions à travaux manuels, il leur sera toujours utile d'avoir étudié¹ ».

La voix publique connaissait et exaltait le culte du Bienheureux pour toutes sortes d'études. Les médecins, les littérateurs, les poètes obtenaient les mêmes faveurs que les théologiens et les canonistes.

Il enseigna que l'Église a le devoir d'encourager *Studia litterarum* et, pour lui, les Universités étaient les jardins tout fleuris de la science.

La jeunesse studieuse de tous les pays, les professeurs, les artistes, les guerriers reconnurent donc, sous ce Pontificat, que l'Église avait d'autres armes « que le chant des Laudes, le son des cloches ou la fumée des cierges ». Et tous ces professionnels unirent leur voix à celle du peuple pour bénir et regretter « une des plus belles figures de l'histoire des Papes² ».

Mais la France, particulièrement, s'attrista de la disparition d'Urbain V. Elle perdait en lui un puis-

1. *Informations*, n° 131.

2. *Pastor*, t. I, p. 110.

sant auxiliaire. C'était, dit Froissart, « un tout vaillant clerc, preudon et bon français ».

Si d'autres Papes ont été préoccupés, ainsi que notre Bienheureux, de maintenir la paix entre les nations chrétiennes, aucun n'apporta dans l'accomplissement de ce devoir plus de zèle et d'équité, ni un dévouement plus entier à la patrie. Les lettres innombrables échangées avec la Cour française sont un témoignage de son patriotisme. Les entreprises de Jean II et de Charles V, il eut à cœur de les faire toutes réussir. Dans nos démêlés nationaux, il apparaît comme un médiateur. Le plus souvent le succès couronna ses démarches. Surtout il travailla jusqu'au bout à chasser de la France tous ceux qui menaçaient de ruiner son ancienne prospérité. La mort le surprit au moment où il venait de faire à l'intérêt de la patrie un grand sacrifice qu'un historien, blâmant sa conduite, a cru devoir appeler « l'acte de faiblesse de cette belle vie ¹ ».

Certains chroniqueurs allemands font d'Urbain V un magnifique éloge : « lumière du monde, voix de la vérité, amateur de justice, craignant Dieu ² ».

La France, admirant le patriotisme du fils de son Gévaudan, éclairé entre tous les princes, homme de goût et de science entre tous les savants et les artistes, ne manque pas de garder la plus profonde sympathie à Urbain V. Elle voue à sa mémoire de bon Français un souvenir impérissable.

Le penseur, le philosophe reconnaît en lui les sentiments les plus filtrés, les plus beaux d'une nature supérieure. Et les pauvres êtres que nous som-

1. Pastor, *Histoire des Papes*, p. 110.

2. *Deutsche Stædtchroniken*, t. XVIII, 172, et Limburg, *Chronik*, p. 51 et 59.

mes, au regard de ce parfait transporté en pleine lumière, saluent au moins de leur humble admiration un caractère qui dépasse la commune humanité.

Quant à l'Église, elle fait mieux que tous encore ! Appréciant, comme il convient, les réformes, la surveillance de la foi, la restauration de la discipline, dues à l'initiative de ce Pontife, elle a voulu aller plus loin et chercher les vertus de son âme. Rien n'étant plus éloquent que ceux qui savent, elle a interrogé les compagnons de vie d'Urbain V et les fidèles qui avaient invoqué son nom auprès de Dieu. Les documents qu'ils nous ont laissés, les prodiges qu'ils nous ont racontés, joints aux dépositions canoniques de tous ceux qui ont obtenu des grâces, ont permis de faire rendre, en sa faveur, un décret de béatification.

CHAPITRE XIX

MIRACLES OPÉRÉS PAR URBAIN V. — TRANSFERT DE SES RESTES A MARSEILLE. — HISTOIRE ET APPROBATION DE SON CULTE.

Le corps d'Urbain V fut à peine enseveli à Notre-Dame des Doms, dans la chapelle du pape Jean XXII, qu'on commença à parler publiquement des miracles opérés à son invocation. Au tombeau du Bienheureux on apporta des torches et on fit brûler toutes sortes de lampes pour attester les bienfaits reçus ¹.

Durant quarante jours les miracles se multiplièrent et la bonté divine, sous les yeux mêmes de Grégoire XI, se plaisait, par ces prodiges répétés, à faire connaître la sainteté du défunt, en Provence et dans tout l'univers ².

Bientôt, en effet, nous disent les documents contemporains, « des pèlerins arrivèrent à Avignon de toutes les parties de la terre ». Ils venaient remercier le Bienheureux des grâces qu'ils avaient obtenues du ciel par ses mérites, et ils lui apportaient de la cire, des aumônes, des images d'argent et des

1. *Informations sur la vie et les miracles du Bienheureux Urbain V*, nos 169, 170, etc.

2. *Ibidem.*

oblations sans nombre. Ces faits sont constatés non seulement par les premiers biographes d'Urbain V, mais aussi par l'historien de Grégoire XI, qui nous dit : « Dieu fit de grands miracles sur la tombe d'Urbain V et il continue, sans interruption, depuis le jour de sa mort ».

Cependant le cardinal Anglic de Grimoard, qui n'avait pas eu la consolation d'assister aux derniers moments de son frère, fut autorisé à quitter Bologne. Rentré dans Avignon, il voulut exécuter les suprêmes volontés d'Urbain V et exhumer son corps de la chapelle de Jean XXII. Les ossements furent soigneusement placés dans une caisse couverte de velours rouge, tandis qu'une seconde caisse recueillit tout ce qui avait touché le bienheureux mort.

C'était le 31 mai 1372.

On se mit en route le même jour. Grégoire XI désigna six cardinaux pour se joindre au cortège. Les rangs étaient compacts et serrés, au point que les chevaux portant les reliques avançaient avec peine. Les Avignonnais témoignèrent une dévotion ardente pour le Bienheureux et, ayant gardé son corps dix-sept mois, ils le voyaient, à grand regret, disparaître de leurs murs. Pour se dédommager en quelque sorte de la perte de ce précieux dépôt, la foule se jeta sur la litière pontificale, enleva la pourpre qui recouvrait le cercueil et s'en partagea les fragments. Continuellement grossi, le flot de la multitude, comme le Rhône un jour où il déborde, se répandait dans les champs voisins et suivait la procession jusqu'à l'église toute proche de Saint-Ruf.

Autour des reliques brûlèrent des cierges en quantité infinie : le chroniqueur de 1372 parle de plus de six quintaux ! Quand il fallut, le lendemain,

reprendre le chemin de Marseille, la ferveur de ces fidèles, exaltée par le chagrin et l'amour, les poussa à dételer les chevaux et à porter respectueusement sur leurs épaules les restes précieux du Pontife. C'est ainsi qu'ils arrivèrent, le soir, à Orgon.

Le 2 juin on gagna Salon et, le 3, dans la soirée, le corps saint, toujours porté par des hommes zélés, s'arrêta dans l'église des Pennes.

Parti de bon matin, le cortège s'ébranla du village des Pennes, qui appartenait au territoire et à l'évêché de Marseille. Les gens d'Avignon s'étaient accrus des riverains de la Durance, des paroisses d'Orgon, de Salon, d'Aix et des lieux les plus éloignés, tenant tous des flambeaux à la main et priant avec dévotion. Les miracles nombreux, presque sans interruption¹, dont ils avaient été témoins depuis le départ d'Avignon, ouvraient tous les cœurs à la joie, à la reconnaissance, à l'enthousiasme.

Quand les Marseillais vinrent se joindre à cette procession avec plusieurs prélats et toute la noblesse de la ville, ce fut un solennel triomphe. Il n'y avait plus rien de funèbre en cette cérémonie, et le savant chanoine Albanès a raison de dire qu'il faut chercher dans la vie des grands saints pour trouver une pareille manifestation. On estime à plus de trente-cinq mille les cierges qui furent brûlés en ce jour du 4 juin².

Le corps du Bienheureux fut exposé dans l'église de Saint-Victor pour laisser à tous la liberté de satisfaire leur piété et, le 5 juin, à une heure très matinale, eut lieu la déposition définitive dans le sépulcre.

1. *Informations sur la vie d'Urbain V*, n° 177.

2. *Ibidem*, n° 176.

Le monument funéraire d'Urbain V était un des tombeaux les plus somptueux du xiv^e siècle, écrit E. Müntz¹. Il rappelait, évidemment, la forme gothique si à la mode à ce moment.

Les Bollandistes nous en donnent un très beau dessin². Il fait honneur à Grégoire XI, qui le commanda, et à Joglarii, qui exécuta le travail. Cet artiste plaça le tombeau, du côté de l'évangile, dans le chœuret contre le mur de cette vénérable basilique. Il avait 7 mètres de haut et 3^m,75 de large. La partie la plus basse jusqu'à la naissance de l'arc était ornée de parements sculptés, de colonnettes et d'une ogive trilobée. Au-dessus on voyait deux anges emportant au ciel l'âme du Souverain Pontife, et la déposant aux pieds de l'Éternel représenté assis avec la Sainte-Vierge à ses côtés. Des anges en adoration sont placés autour de ce groupe. Il y a aussi des niches, des clochetons et des colonnettes, dont les sculptures aériennes ressemblent à de blanches dentelles. Enfin le Pontife, coiffé de la mitre et revêtu des ornements pontificaux, est couché sur le marbre du couvercle.

C'est là que, devant la noble et pieuse réunion de Saint-Victor³, le cardinal Anglic prend dans ses bras les reliques, puis, s'adressant à Étienne, abbé du monastère, aux prélats, à Gilles Boniface et à Pierre de Langres, syndics de la ville de Marseille, leur dit : « Vous savez déjà, révérends et illustres seigneurs, et vous, peuple marseillais, que notre Père en Dieu, le Pape Urbain V, a désiré que son corps reposât dans ce monastère. C'est pour cela que moi, par

1. Le soubassement et quelques autres vestiges peu importants sont seuls visibles aujourd'hui.

2. *Acta sanctorum, Propyl. mensis maii*, p. 93.

3. Archiv. de Saint-Victor. Lefournier, R. 23, quater.

ordre de Grégoire XI, actuellement régnant, accomplissant sa volonté, je vous remets entier le précieux dépôt, et je vous le livre pour être enfermé dans le monument ici préparé¹ ».

Sur quoi, Gilles Boniface et Pierre de Langres, en leur qualité de syndics, déclarèrent solennellement accepter de bon cœur ce souvenir si cher. On vit ensuite Étienne, abbé, assisté de ses religieux, se prosterner à genoux, recevoir toutes les reliques apportées, les vénérer longtemps et les placer dans le tombeau.

Des réparations faites neuf ans après² à ce monument papal et de l'épithaphe en 32 vers latins que nous donne Papebroch, nous pouvons à peine faire mention. Il nous reste tant à dire sur les miracles et l'histoire du culte du Bienheureux.

Marseille, Avignon, Montpellier furent privilégiées dans ces prodiges; mais on sait que l'Europe entière sollicita et obtint des miracles de premier ordre, où le crédit du Bienheureux se fait voir avec éclat.

Tous ceux qui lui demandaient des grâces promettaient de faire une visite à son tombeau, et ils y venaient en réalité. Des notaires publics³ désignés pour dresser, en forme authentique, les procès-verbaux des faits miraculeux survenus à Saint-Victor, nous ont laissé leurs actes originaux⁴. C'est d'eux que nous pourrions extraire trois cent quatre-vingts dépositions des plus édifiantes. Parmi ces centaines de miraculés, nous en trouvons de riches et de

1. Les bouleversements de la Révolution nous laissent dans l'ignorance au sujet des ossements du Bienheureux.

2. Archiv. de Saint-Victor. Lefournier.

3. Jacques d'Olières, Antoine Mayne, Jean de Thama, notaires en 1376, 1377, 1378 et 1379.

4. Archives de Saint-Victor. — *Miracula Urbani Quinti*.

pauvres, de jeunes et de vieux ; mais jamais les notaires du xiv^e siècle ne manquent de signaler leur pèlerinage *ad sepulchrum*.

Quant aux images d'Urbain V que l'on fit peindre dans les églises, elles se multiplièrent partout.

Ces toiles, dues à des artistes de grande valeur, comme à Fiesole, à Assise, à Saint-Marc de Venise, étaient mises à portée des fidèles et sous leurs regards, de manière à recevoir facilement les fleurs, les offrandes, les ex-voto. Elles avaient déjà l'auréole des saints.

Cependant ces figures, toutes significatives qu'elles fussent, ne parlaient pas assez haut à la ferveur des fidèles et le Bienheureux eut des autels. A Sienne, on dit la messe d'Urbain V, et des chapelles portèrent son nom dans plusieurs diocèses italiens. Il y eut aussi des antiennes, des hymnes et des oraisons particulières pour l'invoquer, exalter ses mérites, demander des grâces¹. En présence de tant de prodiges, à la vue des autels qui se préparaient en Lozère aussi bien qu'en Provence, en Languedoc, en Italie, des démarches furent faites pour la canonisation solennelle. En 1375 Waldemar, roi de Danemark, s'était déjà adressé à Grégoire XI pour lui demander de mettre au catalogue des saints son glorieux prédécesseur, que Dieu exaltait par la voix des miracles. Le Pape lui répondit, le 23 août de la même année, qu'il serait heureux de travailler à cette cause. En attendant de l'avertir, il se préparait à son voyage en Italie. Les temps n'étaient pas propices pour les longues procédures de canonisation

1. Nous avons trouvé de belles oraisons à Rome dès la xv^e siècle et à Aix dans le manuscrit de la Bibliothèque Méjanes, R. 946.

cette grave affaire ne fut reprise que sous le règne de Clément VII.

La reine Jeanne de Naples, Charles V, Charles VI, le duc d'Anjou, les archevêques d'Aix, d'Arles, d'Auch, de Toulouse, d'Embrun, les évêques de Marseille, de Mende, de Rodez, de Viviers, le diocèse de Maguelone, les conseils communaux de Marseille et de Montpellier renouvelèrent la tentative. L'abbaye de Saint-Victor envoya à Avignon une députation, à la tête de laquelle était Pierre Flamenqui. Celui-ci, admis en plein consistoire devant le Pape et sept cardinaux, sollicita avec instance l'honneur de la canonisation pour Urbain V.

Par bulle du 17 avril 1381, Clément VII nomma des commissaires chargés d'informer sur la vie et les miracles du Bienheureux : c'étaient Seguin, patriarche d'Antioche et évêque de Nîmes, Raymond, évêque de Vaison, Savaric Chrétien, abbé de Saint-André près d'Avignon. Pierre Olivier, postulateur de la cause, était licencié en droit. Ce chanoine d'Aix, ce chapelain du Pape, était très lié avec le cardinal Anglic, qui lui confia l'affaire. Il s'en tira avec honneur et apporta un zèle fervent, pieux, dévoué à l'accomplissement de tous ses devoirs. Il parut devant les commissaires muni des procurations régulières, et parla au nom des villes ou personnages que nous venons de citer.

Il présenta aux prélats commissaires, en 1382, les principaux traits, ainsi que les miracles dont Olivier put avoir la preuve juridique, mais les événements du schisme empêchèrent la conclusion de la cause et Dieu ne permit point qu'un Pape douteux rendît le décret souhaité.

L'an 1414, quelques semaines avant l'ouverture

du concile de Constance, se tint un chapitre à l'abbaye de Saint-Victor. On y régla la solennité de l'office qui se célèbre le jour de la naissance au ciel d'Urbain V.

La Providence avait son heure et, comme pour Jeanne d'Arc, elle la fit sonner tardivement pour notre bien-aimé Pontife.

Le culte du Bienheureux n'avait certainement subi aucune éclipse à Saint-Victor jusqu'à la Révolution de 1789 et, depuis, sa permanence était constatée en Normandie, à Assise, à Fossato, à Rome, etc.¹.

M^{gr} Place, évêque de Marseille, démontra que, plus de cent ans avant les décrets pontificaux de 1634, touchant les actes du culte public, notre Pape français était connu et honoré comme un saint. La procédure était simple et les preuves surabondaient. Grégoire XI, qui passa douze jours à Saint-Victor en 1376, et Clément VIII, dans son séjour d'un mois en 1553, avaient approuvé les témoignages de vénération accordés à Urbain V. Benoît XIV fait mention de son culte, et l'Italie ainsi que la France ont toujours continué d'invoquer ses images, ses vertus, son nom. Aucun doute donc sur le culte immémorial, ininterrompu du Bienheureux.

L'Évêque de Marseille, en présence des actes qui lui furent remis par son tribunal ecclésiastique, prononça, le 7 juillet 1869, que « Urbain V était compris au nombre des cas privilégiés et exceptés des décrets d'Urbain VIII ».

Sa sentence fut transmise, avec toutes les pièces du procès, à la Congrégation des Rites pour recevoir confirmation. Les archevêques ou évêques de Tou-

1. Antoine Albozzi, préfet de la Bibliothèque Ambrosienne, appelle Urbain V « le Pape de sainteté et d'érudition ».

louse, d'Aix, d'Avignon, de Sens, de Montpellier, de Mende, de Nîmes, d'Orléans, de Troyes appuyèrent la requête de M^{gr} Place.

En même temps s'unirent à eux les cardinaux de Bologne, de Naples, de Prague, les archevêques de Florence, de Gênes, de Catane et les évêques de Citta-del-Pieve, de Nocera, de Montefiascone, de Patti.

Dieu bénit la pieuse entreprise à laquelle avaient coopéré, par leurs écrits, plusieurs savants des diocèses de Mende, de Montpellier et de Marseille. M. Th. Roussel, l'abbé Magnan et surtout l'érudit chanoine Albanès firent beaucoup pour cette cause. L'illustre cardinal Pitra la fit sienne, à son tour. Il présenta un rapport admirable de doctrine et de logique à la Congrégation des Rites, qui confirma le jugement de l'évêque de Marseille. C'était le 5 mars 1870.

Un rapport fidèle de tout ceci fut fait à Notre Saint Père le Pape Pie IX par le substitut de la Congrégation des Rites. Sa Sainteté approuva, ratifia, confirma le rescrit de la Sacrée Congrégation, et, le 10 mars 1870, signa le décret touchant le culte du Bienheureux Urbain V.

Daigne ce bon Français, ce grand Pape, qui a reçu les suprêmes honneurs des autels, bénir la France et rester son protecteur dans le Ciel!

BIBLIOGRAPHIE

Les sources où j'ai puisé les documents de ce travail sont nombreuses et abondantes. Avant tout, il convient d'indiquer :

Archives et Bibliothèque du Vatican.
Archives de Saint-Victor de Marseille.
Aix-en-Provence, manuscrits de la Bibliothèque Méjanès.
Paris, Bibliothèque nationale, collection des manuscrits.
Avignon, Bibliothèque Calvet, Archives départementales.
Carpentras, Bibliothèque, fonds des manuscrits.
Montpellier, Archives départementales de l'Hérault.
Marseille, Archives municipales.
Mende, Archives départementales de la Lozère.

Parmi les ouvrages consacrés à Urbain V, il m'a paru le plus utile de connaître :

BALUZIUS. — *Vitæ paparum Avenionensium*, Parisiis, 1693, 2 vol.

Ulysse CHEVALIER. — *Actes anciens et documents concernant Urbain V, sa famille, ses miracles, son culte*, Paris, 1897, 1 vol.

ALBANÈS. — *Abrégé de la vie et des miracles d'Urbain V*, Paris, 1872, 1 vol.

Oraison funèbre du pape Urbain V, par le cardinal Gui de Boulogne, publiée et traduite par ALBANÈS, Marseille, 1870.

L. DUCHESNE. — *Liber pontificalis*, Paris, 1892, 2 vol.

- M. CHAILLAN. — *Le Studium d'Urbain V à Trets*, Paris, 1898, 1 vol.
- M. CHAILLAN. — *Le Studium d'Urbain V à Manosque*, Aix-en-Provence, 1904, 1 vol.
- M. CHAILLAN. — *L'Orphanotrophium de Grégoire XI, à Avignon*, 1904, 1 vol.
- M. CHAILLAN. — *La maison des Repenties à Avignon, au XIV^e siècle*, 1904, 1 vol.
- L. GUIRAUD. — *Les fondations du pape Urbain V à Montpellier*, 1889-1891, 3 vol.
- KOTHEN. — *Urbain V, translation de ses restes à Marseille*, « Revue de Marseille », 1857.
- LECACHEUX. — *Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V, se rapportant à la France*, 2 fasc., Paris, Fontemoing.
- LECACHEUX. — *La première légation de Guillaume de Grimoard en Italie*, dans « Mélanges arch. hist. », École française, 1897.
- MURATORIUS. — *Rerum italicarum scriptores præcipui, Mediolani*, 1723-1751, 28 vol. in-folio.
- Petrarcæ Epistolæ*, Firenze, 1864.
- MAGNAN. — *Histoire d'Urbain V*, Paris, 1862, 1 vol.
- ALVARIUS PELAGIUS. — *De planctu Ecclesiæ*, Ulmæ, 1874.
- E. MUNTZ. — *Le pape Urbain V, essai de l'histoire des Arts à Avignon*, dans *Revue archéologique*, 1889-1890.
- M. PROU. — *Étude sur les relations politiques d'Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V*, Bibl. des Hautes Études, LXXVI^e fasc., Paris, 1888.
- M. FAUCON. — *La librairie des Papes d'Avignon*, dans *Revue des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 1886.
- RAYNALDI. — *Annales ecclesiastici*, t. XV, XVI, XVII, Lucæ, 1752-1753.
- Th. ROUSSEL. — *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V* (*Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère*), ann. 1850, 1856, 1857, 1858, etc.
- EHRLE. — *Historia bibliothecæ Romanorum Pontificum*, Romæ, 1890, 1 vol.
- DENIFLE. — *Chartularium Universitatis Parisiensis*, Parisiis, 1889-1894, 4 vol.
- F. DIGONET. — *Le Palais des Papes à Avignon*, 1907, 1 vol.

PASTOR. — *Histoire des Papes*, Paris, 1888, 2 vol.

Marquise de FORBIN d'OPPÈDE. — *La Bienheureuse Delphine de Sabran*, Paris, 1883, 1 vol.

Petit Thalamus de Montpellier, édit. 1840.

THEINER. — *Cod. dipl.*, t. II, Rome, 1862.

Marcel FOURNIER. — *Les statuts et privilèges des Universités françaises*, Paris, 1890-1894, 4 vol.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Naissance et premières années d'Urbain V. — Son entrée au monastère bénédictin de Chirac, en Lozère, et à Saint-Victor de Marseille. — Ses études de droit canon. — Il reçoit le doctorat à Montpellier.....	1
--	---

CHAPITRE II

Urbain V professeur de droit canon, religieux de l'Ordre de Cluny, nonce en Italie, abbé de Saint-Germain d'Auxerre et de Saint-Victor de Marseille.....	10
--	----

CHAPITRE III

Élection d'Urbain V. — Commencement de son pontificat.....	22
--	----

CHAPITRE IV

Vie intime d'Urbain V.....	32
----------------------------	----

CHAPITRE V

- Le bienheureux Urbain V favorise les études. — Il fonde plusieurs collèges et universités..... 40

CHAPITRE VI

- Affection du Bienheureux pour Montpellier expliquée par ses études et son professorat dans cette ville. — Ses fondations scolaires. — Sa venue..... 52

CHAPITRE VII

- Séjour du Bienheureux à Montpellier. — Achèvement et organisation de ses collèges..... 67

CHAPITRE VIII

- La bibliothèque d'Urbain V..... 76

CHAPITRE IX

- OEuvres du Bienheureux à Avignon. — Remparts, palais, architectes, artistes, décoration..... 84

CHAPITRE X

- Urbain V restaure et embellit l'église de Saint-Victor, dont il avait été abbé. — Il visite Marseille et consacre l'autel de l'abbaye..... 93

CHAPITRE XI

- Les œuvres d'Urbain V dans la Lozère..... 107

CHAPITRE XII

- Le Bienheureux réforme l'Église, travaille à la réunion des schismatiques, convertit les infidèles. 119

CHAPITRE XIII

- Urbain V fait sa première promotion de cardinaux. — Il ordonne la tenue des conciles et approuve de nouveaux Ordres religieux. 130

CHAPITRE XIV

- Le bienheureux Urbain V travaille à la pacification de l'Italie et de la France. 140

CHAPITRE XV

- Urbain V part pour Rome. 152

CHAPITRE XVI

- Le bienheureux Urbain V entre à Rome. — Il restaure les basiliques et s'applique à réformer les mœurs des Romains. — Ses relations avec Pétrarque. 167

CHAPITRE XVII

- Le bienheureux Urbain V à Montefiascone, à Viterbe. — Il célèbre à Rome de solennelles cérémonies. — Efforts et luttes pour ramener les peuples au Saint-Siège. 184

CHAPITRE XVIII

Derniers mois d'Urbain V, son retour en Avignon, sa mort.....	196
---	-----

CHAPITRE XIX

Miracles opérés par Urbain V. — Transfert de ses restes à Marseille. — Histoire et approbation de son culte.....	210
BIBLIOGRAPHIE.....	219

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY



3 1197 21916 7886

